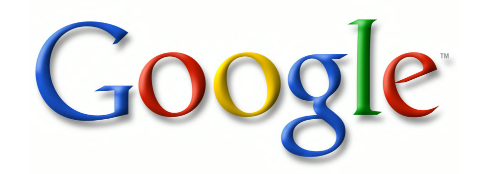





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
VS. MM. 1830



Presented by G. G. Barber

J. MESLIER.

LE
BON SENS
DU CURÉ
J. MESLIER,
SUIVI DE SON
TESTAMENT.

Detexit quo doloso vaticinandi furore sacerdotes mysteria, illis sæpè ignota, audacter publicant. (PETRON. Satyr.)

PARIS.
GUILLAUMIN LIBRAIRE,
RUE NEUVE DES PETITS-CHAMPS, N° 61.
1830.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

On dit que la vérité se place ordinairement sur les lèvres des mourans. Lorsque des hommes pleins de santé et jouissant de tous les agrémens de la vie s'efforcent sans cesse d'exalter les esprits et d'exploiter à leur profit le fanatisme, en se parant du masque de la religion, il ne sera pas sans intérêt, ni sans importance, de savoir ce que d'autres hommes, investis du même ministère, ont enseigné dans l'épanchement d'une conscience pressée par la dernière heure. Leurs aveux sont d'autant plus précieux qu'ils peuvent avoir tout le caractère de la *contrition*; c'est alors que la vérité, qui n'est plus obscurcie par de petites passions et de sordides intérêts, se présente dans tout son éclat, et impose à celui qui l'a cachée pendant sa vie, le devoir et même le besoin de la dévoiler tout entière à sa mort; c'est alors que la parole, dégagée en quelque sorte de ce qu'elle avait de terrestre, devient persuasive et convaincante.

On connaît ce trait d'un prédicateur assez célèbre, qui, au commencement de la révolution, monta dans cette même chaire que l'on se plaît à appeler *la chaire de la vérité*, et la main sur la conscience, déclara que jusqu'alors il n'y avait

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

On dit que la vérité se place ordinairement sur les lèvres des mourans. Lorsque des hommes pleins de santé et jouissant de tous les agrémens de la vie s'efforcent sans cesse d'exalter les esprits et d'exploiter à leur profit le fanatisme, en se parant du masque de la religion, il ne sera pas sans intérêt, ni sans importance, de savoir ce que d'autres hommes, investis du même ministère, ont enseigné dans l'épanchement d'une conscience pressée par la dernière heure. Leurs aveux sont d'autant plus précieux qu'ils peuvent avoir tout le caractère de la *contrition;* c'est alors que la vérité, qui n'est plus obscurcie par de petites passions et de sordides intérêts, se présente dans tout son éclat, et impose à celui qui l'a cachée pendant sa vie, le devoir et même le besoin de la dévoiler tout entière à sa mort; c'est alors que la parole, dégagée en quelque sorte de ce qu'elle avait de terrestre, devient persuasive et convaincante.

On connaît ce trait d'un prédicateur assez célèbre, qui, au commencement de la révolution, monta dans cette même chaire que l'on se plaît à appeler *la chaire de la vérité*, et la main sur la conscience, déclara que jusqu'alors il n'y avait

enseigné que le mensonge. Il fit plus; il supplia ses paroissiens de lui pardonner les erreurs grossières dans lesquelles il les avait entretenus, et les félicita de voir enfin arriver une époque où il fût permis d'établir l'empire de la raison sur les ruines des préjugés. Les temps sont bien changés, il est vrai; cependant, tant que la presse pourra combattre les funestes tentatives du fanatisme religieux, et peut-être même en prévenir les fureurs, il sera du devoir de tout ami de l'humanité, de reproduire sans cesse ces rétractations éclatantes qui opposent la sincérité et la conscience des mourans à la mauvaises foi et à l'hypocrite avidité des vivans. Guidés par cette intention, honteux pour le genre humain de voir renaître, dans la terre naguères affranchie du joug des préjugés, une jonglerie déhontée qui finira par dominer l'autorité, et l'associer aux persécutions dont nos ancêtres incrédules ou dissidens ont été les tristes victimes, nous croyons utile de réimprimer les dernières leçons qu'un curé honnête homme légue à ses concitoyens et à la postérité. Le service que nous rendons à la philosophie sera d'autant plus grand, que l'on peut considérer comme immuable, perpétuelle, permanente et prête à paraître à l'instant du besoin, l'édition que nous préparons du

BON SENS du curé J. MESLIER et de son TESTAMENT.

Pour faire dignement l'éloge de ces deux ouvrages, auxquels nous avons ajouté des tables analytiques qui faciliteront beaucoup les recherches, nous nous bornerons à citer les suffrages imposans de Voltaire et de d'Alembert, deux de ces philosophes du dix-huitième siècle, qui certes comprenaient mieux la sublimité de la morale évangélique, et en parlaient d'une manière plus digne de son auteur, que ceux qui le divinisèrent pour exploiter sa divinité, et abusèrent si cruellement de l'ignorance et de la barbarie des premiers siècles, pour établir, dans l'intérêt de leur fortune et de leur domination, tant de préjugés avilissans, tant de pratiques puériles et superstitieuses. Voici ce que pensaient Voltaire et d'Alembert du curé MESLIER et de son ouvrage; leurs lettres nous ont paru faites pour piquer la curiosité et fixer l'opinion.

VOLTAIRE A D'ALEMBERT.

A Fernay, février 1762.

On a imprimé en Hollande le *Testament de Jean* MESLIER. J'ai frémi d'horreur à la lecture. Le témoignage d'un curé qui, en mourant, demande pardon à Dieu d'avoir enseigné le christianisme, peut mettre un grand poids dans la balance des libertins. Je vous enverrai un exemplaire de ce *Testament de l'Antechrist*, puisque vous voulez le réfuter. Vous n'avez qu'à me mander par quelle

voie vous voulez qu'il vous parvienne; il est écrit avec une simplicité grossière qui, par malheur, ressemble à la candeur, etc.

VOLTAIRE AU MÊME.

A Ferney, 25 février 1762.

. . . . . MESLIER est curieux aussi. Il part un exemplaire pour vous; le bon grain était étouffé dans l'ivraie de son *in-folio*. Un bon suisse a fait l'extrait très-fidèlement, et cet extrait peut faire beaucoup de bien. Quelle réponse aux insolens fanatiques qui traitent les sages de libertins! Quelle réponse, misérables que vous êtes, que le testament d'un prêtre qui demande pardon à Dieu d'avoir été chrétien!

RÉPONSE DE D'ALEMBERT.

A Paris, 31 mars 1762.

UN malentendu a été cause, mon cher philosophe, que je n'ai reçu que depuis peu de jours l'ouvrage de Jean MESLIER, que vous m'aviez adressé il y a près d'un mois; j'attendais que je l'eusse pour vous écrire. Il me semble qu'on pourrait mettre sur la tombe de ce curé: *Ci-gît un fort honnête prêtre, curé de village en Champagne, qui, en mourant, a demandé pardon à Dieu d'avoir été chrétien, et qui a prouvé par là que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois ne font pas cent bêtes.* Je soupçonne que l'extrait de son ouvrage est d'un suisse qui entend fort bien le français, quoiqu'il affecte de le parler mal. Cela est net, pressant et serré; et je bénis l'auteur de l'*Extrait*, quel qu'il puisse être.

C'est du Seigneur la vigne travailler.

Après tout, mon cher philosophe, encore un peu de temps, et je ne sais si tous ces livres seront nécessaires, et si le genre humain n'aura pas assez d'esprit pour com-

prendre par lui-même que trois ne font pas un, et que du pain n'est pas Dieu. Les ennemis de la raison font dans ce moment assez sotte figure, et je crois qu'on pourrait dire comme dans la chanson :

> Pour détruire tous ces gens-là,
> Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Je ne sais ce que deviendra la religion de Jésus, mais sa *compagnie* est dans de mauvais draps. Ce que Pascal, Nicole et Arnaud n'ont pu faire, il y a apparence que trois ou quatre fanatiques absurdes et ignorés en viendront à bout : la nation fera ce coup de vigueur au dedans, dans le temps où elle en fait si peu au dehors; et on mettra dans les abrégés chronologiques futurs, à l'année 1762 : *Cette année, la France a perdu toutes ses colonies, et chassé les Jésuites.* Je ne connais que la poudre à canon qui, avec si peu de force apparente, produise d'aussi grands effets.

VOLTAIRE A D'ALEMBERT.

Aux Délices, 12 juillet 1762.

.... Il me parait que le *Testament de Jean* Meslier fait un grand effet; tous ceux qui le lisent demeurent convaincus : cet homme discute et prouve. Il parle au moment de la mort, au moment où les menteurs disent vrai : voilà le plus fort de tous les argumens. *Jean* Meslier *doit convertir la terre.* Pourquoi son Évangile est-il en si peu de mains? Que vous êtes tièdes à Paris! vous laissez la lumière sous le boisseau.

REPONSE DE D'ALEMBERT.

A Paris, 31 juillet 1762.

Vous nous reprochez de la tiédeur; mais je crois vous l'avoir déjà dit, la crainte des fagots est très-rafraichissante. Vous voudriez que nous fissions imprimer le *Testament de Jean* Meslier, et que nous en distribuassions

quatre ou cinq mille exemplaires ; le fanatisme infâme puisque *infâme* y a, n'y perdrait rien ou peu de chose, et nous serions traités de fous par ceux mêmes que nous aurions convertis. Le genre humain n'est aujourd'hui plus éclairé que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que peu à peu. Si le soleil se montrait tout à coup dans une cave, les habitans ne s'apercevraient que du mal qu'il leur ferait aux yeux ; l'excès de lumière ne serait bon qu'à les aveugler sans ressource.

D'ALEMBERT A VOLTAIRE.

A Paris, 9 juillet 1764.

. . . . . A propos, on m'a prêté cet ouvrage attribué à Saint-Évremont, et qu'on dit de Dumarsais, dont vous m'avez parlé il y a long-temps : cela est bon, mais le *Testament de* MESLIER vaut encore mieux.

VOLTAIRE A D'ALEMBERT.

A Ferney, 16 juillet 1764.

Le TESTAMENT DE MESLIER *devrait être dans la poche de tous les honnêtes gens*. Un bon prêtre, plein de candeur, qui demande pardon à Dieu de s'être trompé, doit éclairer ceux qui se trompent.

VOLTAIRE AU COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 février 1762.

. . . . MAIS les anges ne m'ont rien dit du livre infernal de ce curé Jean MESLIER, ouvrage très-nécessaire aux anges de ténèbres, excellent catéchisme de Belzébuth. Sachez que ce livre est très-rare ; *c'est un trésor*.

VOLTAIRE AU MÊME.

Aux Délices, 31 mai 1762.

IL est juste de vous envoyer un exemplaire de la seconde édition de MESLIER ; on avait oublié dans la première son *avant-propos*, qui est très-curieux. Vous avez

des amis sages qui ne seront pas fâchés d'avoir ce livre dans leur arrière-cabinet; il est tout propre d'ailleurs à former la jeunesse. L'*in-folio* qu'on vendait en manuscrit huit louis d'or est inlisible; ce petit extrait est très-édifiant. Remercions les bonnes âmes qui le donnent pour rien, et prions Dieu qu'il répande ses bénédictions sur cette lecture utile.

VOLTAIRE A DAMILAVILLE,

Aux Délices, 8 février 1762.

Mon frère aura un Meslier dès que j'aurai reçu l'ordre : il paraît que mon frère n'est pas au fait. Il y a quinze à vingt ans qu'on vendait le manuscrit de cet ouvrage huit louis d'or. C'était un très-gros *in*-4°; il y en a plus de cent exemplaires dans Paris. Frère Thiriot est très au fait. On ne sait qui a fait l'extrait, mais il est tiré tout entier, mot pour mot, de l'original. Il y a encore beaucoup de personnes qui ont vu le curé Meslier : il serait très-utile qu'on fît une édition nouvelle de ce petit ouvrage à Paris; on peut la faire aisément en trois ou quatre jours.

VOLTAIRE au même.

A Ferney, 6 décembre 1762.

. . . . Mais je crois que rien ne fera jamais plus d'impression que le livret de Meslier. Songez de quel poids est le témoignage d'un mourant et d'un prêtre homme de bien.

VOLTAIRE au même.

A Ferney, 6 juillet 1764.

Trois cents Meslier distribués dans une province ont opéré beaucoup de conversions. Ah! si j'étais secondé!..

VOLTAIRE au même.

A Ferney, 29 septembre 1764.

Il y a trop peu de Meslier, et trop de fripons.

VOLTAIRE AU MÊME.

Aux Délices, 8 octobre 1764.

Les noms nuisent à la cause; ils réveillent le préjugé. Il n'y a que le nom de Jean Meslier qui puisse faire du bien, parce que le repentir d'un bon prêtre, à l'article de la mort, doit faire une grande impression. *Ce Meslier devrait être entre les mains de tout le monde.*

VOLTAIRE A MADAME DE FLORIAN

Aux Délices, 20 mai 1762.

Ma chère nièce, il est bien triste d'être loin de vous. Lisez et relisez Jean Meslier; c'est un bon curé.

VOLTAIRE AU MARQUIS D'ARGENCE.

A Ferney, 2 mars 1763.

J'ai trouvé un *Testament de Jean* Meslier, que je vous envoie. La simplicité de cet homme, la pureté de ses mœurs, le pardon qu'il demande à Dieu, et l'authenticité de son livre, doivent faire un grand effet.

Je vous enverrai tant d'exemplaires que vous voudrez du *Testament* de ce bon curé.

VOLTAIRE A HELVÉTIUS.

Aux Délices, 1er. mai 1763.

On m'a envoyé les deux extraits de Jean Meslier : il est vrai que cela est écrit du style d'un cheval de carrosse; mais qu'il rue bien à propos! Et quel témoignage que celui d'un prêtre qui demande pardon, en mourant, d'avoir enseigné des choses absurdes et horribles! Quelle réponse aux lieux communs des fanatiques qui ont l'audace d'assurer que la philosophie n'est que le fruit du libertinage!

VIE
DE J. MESLIER,
D'APRÈS VOLTAIRE.

Meslier (Jean), né en 1678, au village de Mazerny (1), dépendant du duché de Réthel, était fils d'un ouvrier en serge; élevé à la campagne, il fit néanmoins ses études et parvint à la prêtrise.

Étant au séminaire, où il vécut avec beaucoup de régularité, il s'attacha au système de Descartes.

Devenu curé d'Étrépigny (2) en Champagne, et desservant d'une petite paroisse annexe nommée But (3), il se fit remarquer par l'austérité de ses mœurs.

Assidu à tous ses devoirs, il donnait tous les ans aux pauvres de ses paroisses ce qui lui restait de son

---

(1) Mazerny, dernier village (nord) du canton de Tourteron, arrondissement de Vouziers, département des Ardennes, est situé sur la route de Paris à Stenay par Pierrepont, aux sources d'une petite rivière qui se jette dans l'Aisne à Attigny.

(2) Étrépigny est à deux lieues (est) de Mazerny, au canton de Flize, arrondissement de Mézières, département des Ardennes, à une demi-lieue à droite de la nouvelle route de Mézières à Sédan.

(3) But, village du même canton que le précédent, à une lieue et demie du chef-lieu, est situé à la naissance d'un ruisseau qui se jette dans la Meuse à Flize. La forêt de Mazarin couvre au sud Étrépigny et But. Entre ces deux villages on trouve celui de Balèvre.

revenu; enthousiaste, d'une vertu rigide, il était très sobre, tant sur sa bouche que sur les femmes.

MM. Voiri et Delavaux, l'un curé de Varq (1), l'autre curé de Boulzicourt (2), étaient ses confesseurs, et les seuls qu'il fréquentait.

Le curé MESLIER était sévère partisan de la justice, et poussait quelquefois son zèle un peu trop loin. Le seigneur de son village (M. de Touilly) ayant maltraité quelques paysans, il ne voulut pas le recommander nommément au prône : M. de Mailly, archevêque de Reims, devant qui la contestation fut portée, l'y condamna. Mais le dimanche qui suivit cette décision, l'abbé MESLIER monta en chaire et se plaignit de la sentence du cardinal. « Voici, dit-il, le sort « ordinaire des pauvres curés de campagne; les ar« chevêques, qui sont de grands seigneurs, les mépri« sent et ne les écoutent pas. Recommandons donc « le seigneur de ce lieu. Nous prierons Dieu pour « Antoine de Touilly : qu'il le convertisse et lui fasse « la grâce de ne point maltraiter le pauvre et dé« pouiller l'orphelin. » Ce seigneur, présent à cette mortifiante recommandation, en porta de nouvelles plaintes au même archevêque, qui fit venir le curé MESLIER à Donchery, où il le maltraita en paroles.

Il n'a guère eu depuis d'autres événemens dans sa vie, ni d'autre bénéfice que celui d'Étrépigny.

Il mourut en odeur qu'on dit de sainteté (3), en

(1) Varq est à une lieue de Mézières et deux d'Étrépigny.

(2) Boulzicourt n'est qu'à trois quarts de lieue d'Etrépigny.

(3) Anacharsis Clootz proposa à la Convention d'ériger une statue à ce curé.

1733, âgé de cinquante-cinq ans. On a cru que, dégoûté de la vie, il s'était exprès refusé les alimens nécessaires, parce que, pendant sa maladie, il ne voulut rien prendre, pas même un verre de vin.

A sa mort, il donna tout ce qu'il possédait (ce qui n'était pas considérable) à ses paroissiens, et pria qu'on l'enterrât dans son jardin.

On fut bien surpris de trouver chez lui trois manuscrits de trois cent soixante-six feuillets chacun, tous trois de sa main, signés de lui et intitulés : *Mon Testament*. Cet ouvrage que l'auteur adressait à ses paroissiens et à M. Leroux, procureur et avocat au parlement à Mézières, est une réfutation naïve de tous les dogmes religieux sans en excepter un seul. Des trois exemplaires, il y en eut un que le grand vicaire de Reims retint; un autre fut envoyé à M. Chauvelin, garde des sceaux; le troisième resta au greffe de la justice de Sainte-Menéhould (1). Le comte de Caylus eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies; et bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris que l'on vendait dix louis pièce : un prêtre qui s'accusait en mourant d'avoir professé et enseigné la religion chrétienne, fit une impression plus forte sur les esprits que les *Pensées de Pascal*.

Le curé MESLIER avait écrit sur un papier gris qui enveloppait l'exemplaire destiné à ses paroissiens, ces paroles remarquables : « J'ai vu et reconnu les

---

(1) On verra plus loin que cet exemplaire avait été déposé par l'abbé MESLIER lui même ; d'où il faut conclure, ou qu'il y avait quatre copies (ce qui n'est pas présumable), ou qu'on n'en trouva que deux à Etrépigny

« erreurs, les abus, les vanités, les folies, et les « méchancetés des hommes; je les ai haïs et détestés; « je ne l'ai osé dire pendant ma vie, mais je le dirai « au moins en mourant et après ma mort; et c'est afin « qu'on le sache, que je fais et écris le présent « mémoire, afin qu'il puisse servir de témoignage de « vérité à tous ceux qui le verront et qui le liront, si « bon leur semble. »

En tête de l'ouvrage, se trouve cette pièce (espèce d'amende honorable que, dans sa lettre * au comte d'Argental, du 31 mai 1762, Voltaire qualifie d'*avant propos*), adressée à ses ouailles :

« Vous connaissez, leur dit-il, mes frères, mon « désintéressement; je ne sacrifie point ma croyance « à un vil intérêt. Si j'ai embrassé une profession si « directement opposée à mes sentimens, ce n'est « point par cupidité; j'ai obéi à mes parens. Je vous « aurais plus tôt éclairés, si j'avais pu le faire impu- « nément. Vous êtes témoins de ce que j'avance. Je « n'ai point avili mon ministère en exigeant des ré- « tributions qui y sont attachées.

« J'atteste le ciel, que j'ai aussi souverainement « méprisé ceux qui se riaient de la simplicité des peu- « ples aveuglés, lesquels fournissaient pieusement « des sommes considérables pour acheter des prières. « Combien n'est pas horrible ce monopole! Je ne « blâme pas le mépris que ceux qui s'engraissent de vos « sueurs et de vos peines, témoignent pour leurs mys- « tères et leurs superstitions; mais je déteste leur in-

---

* Voyez ci-devant, pag. 10.

« satiable cupidité et l'insigne plaisir que leurs pareils
« prennent à se railler de l'ignorance de ceux qu'ils ont
« soin d'entretenir dans cet état d'aveuglement. »

« Qu'ils se contentent de rire de leur propre ai-
« sance; mais qu'ils ne multiplient pas du moins les
« erreurs, en abusant de l'aveugle piété de ceux qui
« par leur simplicité leur procurent une vie si com-
« mode. Vous me rendez sans doute, mes frères, la
« justice qui m'est due. La sensibilité que j'ai témoi-
« gnée pour vos peines me garantit des moindres
« soupçons. Combien de fois ne me suis-je point ac-
« quitté gratuitement des fonctions de mon ministère!
« Combien de fois aussi ma tendresse n'a-t-elle pas
« été affligée de ne pouvoir vous secourir aussi sou-
« vent et aussi abondamment que je l'aurais souhaité!
« Ne vous ai-je pas toujours prouvé que je prenais
« plus de plaisir à donner qu'à recevoir? J'ai évité
« avec soin de vous exhorter à la bigoterie; et je ne
« vous ai parlé qu'aussi rarement qu'il m'a été possible
« de nos malheureux dogmes. Il fallait bien que je
« m'acquittasse, comme curé, de mon ministère. Mais
« aussi combien n'ai-je pas souffert en moi-même,
« lorsque j'ai été forcé de vous prêcher ces pieux
« mensonges que je détestais dans le cœur! Quel
« mépris n'avais-je pas pour mon ministère, et parti-
« culièrement pour cette superstitieuse messe, et ces
« ridicules administrations de sacremens, surtout
« lorsqu'il fallait les faire avec cette solennité qui
« attirait votre piété et toute votre bonne foi! Que de
« remords ne m'a point excités votre crédulité! Mille
« fois sur le point d'éclater publiquement, j'allais

« dessiller vos yeux, mais une crainte supérieure à « mes forces me contenait soudain, et m'a forcé au « silence jusqu'à ma mort. »

L'abbé MESLIER avait écrit aux curés de son voisinage deux lettres pour leur faire part de son testament; il leur dit qu'il a consigné au greffe de Sainte-Menéhould une copie de son écrit (1) en 366 feuilles *in*-8°., mais qu'il craint qu'on ne le supprime, suivant le mauvais usage établi d'empêcher que les simples ne soient instruits et ne connaissent la vérité.

Le curé MESLIER, le plus singulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funestes à la religion chrétienne, travailla toute sa vie en secret pour attaquer les opinions qu'il croyait fausses. Pour composer son écrit contre Dieu, contre toute religion, contre la Bible et l'église, il n'eut d'autre secours que la Bible elle-même, Moréri, Montaigne, et quelques Pères.

Tandis que l'abbé MESLIER avouait naïvement qu'il ne voulait être brûlé qu'après sa mort, Thomas Woolston, docteur de Cambridge, publiait et vendait publiquement à Londres, dans sa propre maison, 60,000 exemplaires de ses Discours contre les miracles de Jésus-Christ.

C'était une chose bien étonnante, que deux prêtres écrivissent en même temps contre la religion chrétienne. Le curé MESLIER est encore plus emporté que Woolston; il ose traiter le transport de notre sauveur par le diable sur la montagne, la noce de Cana, les pains et les poissons, de contes absurdes, injurieux

(1) Voyez la note précédente au bas de la page 15.

la divinité, qui furent ignorés pendant trois cents ans de tout l'empire romain, et qui enfin passèrent de la canaille jusqu'au palais des empereurs, quand la politique les obligea d'adopter les folies du peuple pour le mieux subjuguer. Les déclamations du prêtre anglais n'approchent pas de celles du prêtre champenois. Woolston a quelquefois des ménagemens; MESLIER n'en a point; c'est un homme si profondément ulcéré des crimes dont il a été témoin, qu'il en rend la religion chrétienne responsable. Point de miracle qui ne soit pour lui un objet de mépris et d'horreur; point de prophétie qu'il ne compare à celles de Nostradamus. Il va même jusqu'à comparer Jésus-Christ à don Quichotte, et saint Pierre à Sancho-Pança. Il écrivait ainsi contre Jésus-Christ entre les bras de la mort, dans un temps où les plus dissimulés n'osent mentir, et où les plus intrépides tremblent. Frappé des difficultés qu'il trouvait dans l'Ecriture, il se déchaîna contre elle plus que les Acosta et tous les Juifs, plus que les fameux Porphyre, les Celse, les Iamblique, les Julien, les Libanius, les Maxime, les Simmaque et tous les partisans de la raison humaine n'ont jamais éclaté contre nos incompréhensibilités divines.

On a trouvé parmi les livres du curé MESLIER, un imprimé des Traités de Fénélon, archevêque de Cambrai, sur l'existence de Dieu et sur ses attributs, et les Réflexions du jésuite Tournemine, sur l'athéisme, auxquels Traités il a mis ses notes en marge, signées de sa main.

DÉCRET

DE LA CONVENTION NATIONALE,

Sur la proposition d'eriger une statue au curé

J. MESLIER.

Du 27 brumaire an II (17 nov. 1793).

La Convention nationale renvoie à son Comité d'Instruction publique la proposition faite par l'un de ses membres, d'ériger une statue à *Jean* Meslier, curé d'Etrépigny en Champagne, le premier prêtre qui ait eu le courage et la bonne foi d'abjurer les erreurs religieuses.

Les président et secrétaires :

Signé, P. A. Lalcy, président; Bazire, Charles Duval, Philippeaux, Frécine et Merlin (*de Thionville*), secrétaires.

Certifié conforme à l'original.

Les membres du Comité des décrets et procès-verbaux:

Signé, Batellier, Eschasseriaux, Monnel, Becker, Verneyey, Pérard, Vinet, Bouillerot, Auger, Cordier, Delecloy et Cosnard.

LE

BON SENS

DU CURÉ MESLIER.

IDÉES NATURELLES

OPPOSÉES AUX

DÉES SURNATURELLES.

Detexit quo dcioso vaticinandi furore sacerdotes mysteria, illis sæpè ignota, audacter publicant. (PETRON. Satyr.)

1733.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Quand on veut examiner de sang-froid les opinions des hommes, on est tout surpris de trouver que, dans celles mêmes qu'ils regardent comme les plus essentielles, rien n'est plus rare que de leur voir faire usage du bon sens, c'est-à-dire, de cette portion de jugement suffisante pour connaître les vérités les plus simples, pour rejeter les absurdités les plus frappantes, pour être choqué de contradictions palpables. Nous en avons un exemple dans la *Théologie*, science révérée, en tout temps, en tout pays, par le plus grand nombre des mortels; objet qu'ils regardent comme le plus important, le plus utile, le plus indispensable au bonheur des sociétés. En effet, pour peu qu'on se donne la peine de sonder les principes sur lesquels cette science prétendue s'appuie, l'on est forcé de reconnaître que ces principes que l'on jugeait incontestables, ne sont que des suppositions hasardées, imaginées par l'ignorance, propagées par l'enthousiasme ou la mauvaise foi, adoptées par la crédulité timide, conservées par l'habitude qui jamais ne raisonne, et révérées uniquement parce qu'on n'y comprend rien. « Les uns, dit Montaigne, font « accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient « pas; les autres, en plus grand nombre, se le font « accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer ce « que c'est que croire. »

En un mot, quiconque daignera consulter le bon sens sur les opinions religieuses, et portera dans cet

examen l'attention que l'on donne communément aux objets qu'on présume intéressans, s'apercevra facilement que ces opinions n'ont aucun fondement solide; que toute religion est un édifice en l'air; que la théologie n'est que l'ignorance des causes naturelles réduite en système, qu'elle n'est qu'un long tissu de chimères et de contradictions; qu'elle ne présente en tout pays aux différens peuples de la terre que des romans dépourvus de vraisemblance, dont le héros lui-même est composé de qualités impossibles à combiner; son nom, en possession d'exciter dans tous les cœurs le respect et l'effroi, ne se trouvera qu'un mot vague que les hommes ont continuellement à la bouche, sans pouvoir y attacher des idées ou des qualités qui ne soient démenties par les faits, ou qui ne répugnent évidemment les unes aux autres.

La notion de cet être sans idée, ou plutôt le mot sous lequel on le désigne, serait une chose indifférente, si elle ne causait des ravages sans nombre sur la terre. Prévenus de l'opinion que ce fantôme est une réalité très-intéressante pour eux, les hommes, au lieu de conclure sagement de son incompréhensibilité, qu'ils sont dispensés d'y songer, en concluent au contraire qu'ils ne peuvent assez s'en occuper, qu'il faut le méditer sans cesse, en raisonner sans fin, ne jamais le perdre de vue. L'ignorance invincible où ils sont à cet égard, loin de les rebuter, ne fait qu'irriter leur curiosité; au lieu de les mettre en garde contre leur imagination, cette ignorance les rend décisifs, dogmatiques, impérieux, et les porte à se fâcher contre tous ceux qui opposent quelques

doutes aux rêveries que leurs cerveaux ont enfantées.

Quelle perplexité quand il s'agit de résoudre un problème insoluble ! Des méditations inquiètes sur un objet impossible à saisir, et que pourtant il suppose très-important pour lui, ne peuvent que mettre l'homme de très-mauvaise humeur, et produire dans sa tête des transports dangereux. Pour peu que l'intérêt, la vanité, l'ambition viennent se joindre à ces dispositions chagrines, il faut nécessairement que la société soit troublée. Voilà pourquoi tant de nations sont souvent devenues les théâtres des extravagances de quelques rêveurs insensés qui, prenant ou débitant leurs spéculations creuses pour des vérités éternelles, ont allumé l'enthousiasme des princes et des peuples, et les ont armés pour des opinions qu'ils leur représentaient comme essentielles à la gloire de la divinité et au bonheur des empires. On a vu mille fois, dans toutes les parties de notre globe, des fanatiques enivrés s'égorger les uns les autres, allumer des bûchers, commettre sans scrupule et par devoir les plus grands crimes, faire ruisseler le sang humain. Pourquoi ?..... pour faire valoir, maintenir ou propager les conjectures impertinentes de quelques enthousiastes, ou pour accréditer les fourberies de quelques imposteurs sur le compte d'un être qui n'existe que dans leur imagination, et qui ne s'est fait connaître que par les ravages, les disputes et les folies qu'il a causés sur la terre.

Dans l'origine, les nations sauvages, féroces, perpétuellement en guerre, ont, sous des noms divers, adoré quelque Dieu conforme à leurs idées, c'est-à-

dure, cruel, carnassier, intéressé, avide de sang. Nous retrouvons dans toutes les religions de la terre un *Dieu des armées*, un *Dieu jaloux*, un *Dieu vengeur*, un *Dieu exterminateur*, un *Dieu* qui se plaît au carnage, et que ses adorateurs se sont fait un devoir de servir à son goût. On lui immole des agneaux, des taureaux, les enfans, des hommes, des hérétiques, des infidèles, des rois, des nations entières. Les serviteurs zélés de ce Dieu si barbare ne vont-ils pas jusqu'à se croire obligés de s'offrir eux-mêmes en sacrifice à lui ? Partout, on voit des forcenés qui, après avoir tristement médité leur Dieu terrible, s'imaginent que, pour lui plaire, il faut se faire tout le mal possible, et s'infliger en son honneur des tourmens recherchés. En un mot, partout les idées sinistres de la divinité, loin de consoler les hommes des malheurs attachés à leur existence, ont porté le trouble dans les cœurs et fait éclore des folies destructives pour eux.

Comment l'esprit humain, infesté par des fantômes effrayans et guidé par des hommes intéressés à perpétuer son ignorance et ses craintes, eût-il fait des progrès ? On força l'homme de végéter dans sa stupidité primitive; on ne l'entretint que des puissances invisibles desquelles son sort était supposé dépendre. Uniquement occupé de ses alarmes et de ses rêveries inintelligibles, il fut toujours à la merci de ses prêtres, qui se réservèrent le droit de penser pour lui et de régler sa conduite.

Ainsi l'homme fut et demeura toujours un enfant sans expérience, un esclave sans courage, un stupide qui craignit de raisonner, et qui ne sut jamais se tirer du labyrinthe où l'on avait égaré ses ancêtres; il se

fut forcé de gémir sous le joug de ses dieux, qu'il ne connut que par les récits fabuleux de leurs ministres. Ceux-ci, après l'avoir garrotté par les liens de l'opinion, sont demeurés ses maîtres, ou bien l'ont livré sans défense au pouvoir absolu des tyrans, non moins terribles que les dieux dont ils furent les représentans sur la terre.

Écrasés sous le double joug de la puissance spirituelle et temporelle, les peuples furent dans l'impossibilité de s'instruire et de travailler à leur bonheur. Ainsi que la religion, la politique et la morale devinrent des sanctuaires dans lesquels il ne fut point permis aux profanes d'entrer. Les hommes n'eurent pas d'autre morale que celle que leurs législateurs et leurs prêtres firent descendre des régions inconnues de l'empyrée. L'esprit humain, embrouillé par ses opinions théologiques, se méconnut lui même, douta de ses propres forces, se défia de l'expérience, craignit la vérité, dédaigna sa raison et la quitta pour suivre aveuglément l'autorité. L'homme fut une pure machine entre les mains de ses tyrans et de ses prêtres, qui seuls eurent le droit de régler ses mouvemens; conduit toujours en esclave, il en eut, presqu'en tous temps et en tous lieux, les vices et le caractère.

Voilà les véritables sources de la corruption des mœurs, à laquelle la religion n'oppose jamais que des digues idéales et sans effet; l'ignorance et la servitude sont faites pour rendre les hommes méchans et malheureux. La science, la raison, la liberté peuvent seules les corriger et les rendre plus heureux; mais tout conspire à les aveugler et à les confirmer dans leurs égaremens. Les prêtres les trompent, les tyrans

les pervertissent pour mieux les asservir. La tyrannie fut et sera toujours la vraie source, et de la dépravation des mœurs, et des calamités habituelles des peuples. Ceux-ci, presque toujours fascinés par leurs notions religieuses ou par des fictions métaphysiques, au lieu de porter les yeux sur les causes naturelles et visibles de leurs misères, attribuent leurs vices à l'imperfection de leur nature, et leurs malheurs à la colère des dieux ; ils offrent au ciel des vœux, des sacrifices, des présens pour obtenir la fin de leurs infortunes qui ne sont réellement dues qu'à la négligence, à l'ignorance, à la perversité de leurs guides, à la folie de leurs institutions, à leurs usages insensés, à leurs opinions fausses, à leurs lois peu raisonnées, et surtout au défaut de lumières. Que l'on remplisse de bonne heure les esprits d'idées vraies ; qu'on cultive la raison des hommes ; que la justice les gouverne : et l'on n'aura pas besoin d'opposer aux passions la barrière impuissante de la crainte des dieux. Les hommes seront bons quand ils seront bien instruits, bien gouvernés, châtiés ou méprisés pour le mal, et justement recompensés pour le bien qu'ils auront fait à leurs concitoyens.

En vain prétendrait-on guérir les mortels de leurs vices, si l'on ne commence par les guérir de leurs préjugés. Ce n'est qu'en leur montrant la vérité qu'ils connaîtront leurs intérêts les plus chers et les motifs réels qui doivent les porter au bien. Assez long-temps les instructeurs des peuples ont fixé leurs yeux sur le ciel : qu'ils les ramènent enfin sur la terre. Fatigué d'une théologie inconcevable, de fables ridicules, de mystères impénétrables, de cérémonies puériles, que

l'esprit humain s'occupe de choses naturelles, d'objets intelligibles, de vérités sensibles, de connaissances utiles; que l'on dissipe les vaines chimères qui obsèdent les peuples : et bientôt des opinions raisonnables viendront d'elles-mêmes se placer dans des têtes que l'on croyait pour toujours destinées à l'erreur.

Pour anéantir ou ébranler les préjugés religieux, ne suffit-il pas de montrer que ce qui est inconcevable pour l'homme ne peut lui convenir? Faut-il donc autre chose que le simple bon sens pour s'apercevoir qu'un être incompatible avec les notions les plus évidentes, qu'une cause continuellement opposée aux effets qu'on lui attribue, qu'un être dont on ne peut dire un mot sans tomber en contradiction, qu'un être qui, loin d'expliquer les énigmes de l'univers, ne fait que les rendre plus inexplicables, qu'un être à qui depuis tant de siècles les hommes s'adressent si vainement pour obtenir leur bonheur et la fin de leurs peines; faut-il, dis-je, plus que le simple bon sens pour reconnaître que l'idée d'un pareil être est une idée sans modèle, et qu'il n'est évidemment lui-même qu'un être de raison? Faut-il plus que le sens le plus commun pour sentir du moins qu'il y a du délire et de la frénésie à se haïr et se tourmenter les uns les autres pour des opinions inintelligibles sur un être de cette espèce? Enfin, tout ne prouve-t-il pas que la morale et la vertu sont totalement incompatibles avec les notions d'un Dieu que ses ministres et ses interprètes ont peint en tout pays comme le plus bizarre, le plus injuste, le plus cruel des tyrans, dont pourtant les volontés prétendues doivent servir de règles et de lois aux habitans de la terre?

Pour démêler les vrais principes de la morale, les hommes n'ont besoin ni de théologie, ni de révélation, ni de dieux : ils n'ont besoin que du bon sens; ils n'ont qu'à rentrer en eux-mêmes, à réfléchir sur leur propre nature, consulter leurs intérêts sensibles, considérer le but de la société et de chacun des membres qui la composent; et ils reconnaîtront aisément que la vertu est l'avantage, et que le vice est le dommage des êtres de leur espèce. Disons aux hommes d'être justes, bienfaisants, modérés, sociables, non parce que leurs dieux l'exigent, mais parce qu'il faut plaire aux hommes; disons leur de s'abstenir du vice et du crime, non parce qu'on sera puni dans l'autre monde, mais parce qu'on en porte la peine dans le monde où l'on est. « Il y a, dit Montesquieu, des moyens pour empêcher les crimes, « ce sont les peines; il y en a pour changer les « mœurs, ce sont les bons exemples. »

La vérité est simple; l'erreur est compliquée, peu sûre dans sa marche, et remplie de détours; la voix de la nature est intelligible, celle du mensonge est ambiguë, énigmatique, mystérieuse; le chemin de la vérité est droit, celui de l'imposture est oblique et ténébreux; cette vérité toujours nécessaire à l'homme est faite pour être sentie par tous les esprits justes; les leçons de la raison sont faites pour être suivies par toutes les âmes honnêtes; les hommes ne sont malheureux que parce qu'ils sont ignorans; ils ne sont ignorans que parce que tout conspire à les empêcher de s'éclairer; ils ne sont si méchans que parce que leur raison n'est pas encore suffisamment développée.

LE
BON SENS.

CHAPITRE PREMIER. — APOLOGUE.

Il est un vaste empire gouverné par un monarque dont la conduite est très-propre à confondre l'esprit de ses sujets. Il veut être connu, chéri, respecté, obéi; mais il ne se montre jamais, et tout conspire à rendre incertaines les notions que l'on pourrait se former sur son compte. Les peuples soumis à sa puissance n'ont sur le caractère et les lois de leur souverain invisible, que les idées que leur en donnent ses ministres; ceux-ci conviennent pourtant qu'ils n'ont eux-mêmes aucune idée de leur maître, que ses voies sont impénétrables, que ses vues et ses qualités sont totalement incompréhensibles; d'ailleurs ces ministres ne sont nullement d'accord entre eux, sur les ordres qu'ils prétendent émanés du souverain dont ils se disent les organes; ils les annoncent diversement à chaque province de l'empire; ils se décrient les uns les autres, et se traitent mutuellement d'imposteurs et de faussaires; les édits et les ordonnances qu'ils se chargent de promulguer sont obscurs; ce sont des énigmes peu faites pour être entendues ou devinées par les sujets pour l'instruction desquels on les a destinés. Les lois du monarque caché ont besoin d'interprètes; mais ceux qui les expliquent sont toujours en dispute

entre eux sur la vraie façon de les entendre. Bien plus, ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes; tout ce qu'ils racontent de leur prince caché n'est qu'un tissu de contradictions; ils n'en disent pas un seul mot qui sur-le-champ ne se trouve démenti. On le dit souverainement bon; cependant il n'est personne qui ne se plaigne de ses décrets. On le suppose infiniment sage; et dans son administration tout paraît contrarier la raison et le bon sens. On vante sa justice; et les meilleurs de ses sujets sont communément les moins favorisés. On assure qu'il voit tout; et sa présence ne remédie à rien. Il est (dit-on) ami de l'ordre; et tout dans ses états est dans la confusion et le désordre. Il fait tout par lui-même; et les événemens répondent rarement à ses projets. Il prévoit tout, mais il ne sait rien prévenir. Il souffre impatiemment qu'on l'offense; et pourtant il met chacun à portée de l'offenser. On admire son savoir, ses perfections dans ses ouvrages; cependant ses ouvrages remplis d'imperfections sont de peu de durée. Il est continuellement occupé à faire, à défaire, puis à réparer ce qu'il a fait, sans jamais avoir lieu d'être content de sa besogne. Dans toutes ses entreprises, il ne se propose que sa propre gloire; mais il ne parvient point à être glorifié. Il ne travaille qu'au bien-être de ses sujets; et ses sujets, pour la plupart, manquent du nécessaire. Ceux qu'il semble favoriser sont pour l'ordinaire les moins satisfaits de leur sort; on les

voit presque tous perpétuellement révoltés contre un maître dont ils ne cessent d'admirer la grandeur, de vanter la sagesse, d'adorer la bonté, de craindre la justice, de révérer les ordres qu'ils ne suivent jamais.

Cet empire, c'est le monde : le monarque, c'est Dieu : ses ministres sont les prêtres : ses sujets sont les hommes.

CHAP. II. — Qu'est-ce que la théologie ?

IL est une science qui n'a pour objet que des choses incompréhensibles. Au rebours de toutes les autres, elle ne s'occupe que de ce qui ne peut pas tomber sous les sens. Hobbes l'appelle *le royaume des ténèbres*. C'est un pays où tout suit des lois opposées à celles que les hommes sont à portée de connaître dans le monde qu'ils habitent. Dans cette région merveilleuse, la lumière n'est que ténèbres; l'évidence devient douteuse ou fausse; l'impossible devient croyable; la raison est un guide infidèle, et le bon sens se change en délire. Cette science se nomme *théologie*, et cette théologie est une insulte continuelle à la raison humaine.

CHAP. III. — Suite.

A force d'entasser des *si*, des *mais*, des *qu'en sait-on*, des *peut-être*, on est parvenu à former un système informe et décousu, qui est en possession de troubler l'esprit des hommes, au point

de leur faire oublier les notions les plus claires et de rendre incertaines les vérités les plus démontrées. A l'aide de ce galimatias systématique, la nature entière est devenue pour l'homme une énigme inexplicable; le monde visible a disparu, pour faire place à des régions invisibles; la raison est obligée de céder à l'imagination, qui seule est en possession de guider vers le pays des chimères qu'elle a seule inventées.

CHAP. IV. — L'homme ne naît point religieux ni déiste.

Les principes de toute religion sont fondés sur les idées de Dieu : or il est impossible aux hommes d'avoir des idées vraies d'un être qui n'agit sur aucun de leurs sens. Toutes nos idées sont des représentations des objets qui nous frappent. Qu'est-ce que peut nous représenter l'idée de Dieu, qui est évidemment une idée sans objet? Une telle idée n'est-elle pas aussi impossible que des effets sans cause? Une idée sans prototype est-elle autre chose qu'une chimère? Cependant quelques docteurs nous assurent que l'idée de Dieu nous est *innée*, ou que les hommes ont cette idée dès le ventre de leurs mères! Tout principe est un jugement; tout jugement est l'effet de l'expérience; l'expérience ne s'acquiert que par l'exercice des sens; d'où il suit que les principes religieux ne portent évidemment sur rien, et ne sont point innés.

CHAP. V, — Il n'est pas nécessaire de croire à un Dieu, et le plus raisonnable est de ne pas y songer.

TOUT système religieux ne peut être fondé que sur la nature de Dieu et de l'homme, et sur les rapports qui subsistent entre eux. Mais, pour juger de la réalité de ces rapports, il faudrait avoir quelque idée de la nature divine. Or tout le monde nous crie que l'essence de Dieu est incompréhensible pour l'homme, en même temps qu'on ne cesse d'assigner des attributs à ce Dieu incompréhensible, et d'assurer que l'homme ne peut se dispenser de reconnaître ce Dieu impossible à concevoir.

La chose la plus importante pour les hommes est celle qu'ils sont dans la plus parfaite impossibilité de comprendre. Si Dieu est incompréhensible pour l'homme, il semblerait raisonnable de n'y jamais songer; mais la religion conclut que l'homme ne peut sans crime cesser un instant d'y rêver.

CHAP. VI. — La religion est fondée sur la crédulité.

ON nous dit que les qualités divines ne sont pas de nature à être saisies par des esprits bornés; la conséquence naturelle de ce principe devrait être que les qualités divines ne sont pas faites pour occuper les esprits bornés; mais la religion nous assure que des esprits bornés ne doivent jamais perdre de vue un être inconcevable, dont les qualités ne peuvent être saisies par eux : d'où

l'on voit que la religion est l'art d'occuper les esprits bornés des hommes, de ce qu'il ne leur est pas possible de comprendre.

CHAP. VII. — Toute religion est une absurdité.

LA religion unit l'homme avec Dieu, ou les met en commerce; cependant ne dites-vous pas que Dieu est infini? Si Dieu est infini, nul être fini ne peut avoir ni commerce, ni rapports avec lui. Où il n'y a pas de rapports, il ne peut y avoir ni union, ni commerce, ni devoirs. S'il n'y a pas de devoirs entre l'homme et son Dieu, il n'existe point de religion pour l'homme. Ainsi, en disant que Dieu est infini, vous anéantissez dès-lors toute religion pour l'homme qui est un être fini. L'idée de l'infinité est pour nous une idée sans modèle, sans prototype, sans objet.

CHAP. VIII. — La notion de Dieu est impossible.

SI Dieu est un être infini, il ne peut y avoir, ni dans le monde actuel ni dans un autre, aucune proportion entre l'homme et son Dieu; ainsi jamais la notion de Dieu n'entrera dans l'esprit humain. Dans la supposition d'une vie où l'homme serait plus éclairé qu'en celle-ci, l'infinité de Dieu mettra toujours une telle distance entre son idée et l'esprit fini de l'homme, qu'il ne pourra pas plus le concevoir dans le ciel, qu'il ne le conçoit sur la terre. D'ou il suit évidemment que l'idée de Dieu ne sera pas plus faite pour l'homme dans l'autre vie, que dans la vie présente. Il suit

encore de là que des intelligences supérieures à l'homme, telles que les *anges*, les *archanges*, les *séraphins*, les *élus*, ne peuvent avoir de Dieu des idées plus complètes que l'homme, qui n'y comprend rien du tout ici bas.

CHAP. IX. — Origine de la superstition.

COMMENT a-t-on pu parvenir à persuader à des êtres raisonnables que la chose la plus impossible à comprendre était la plus essentielle pour eux? C'est qu'on les a grandement effrayés; c'est que, quand on a peur, on cesse de raisonner; c'est qu'on leur a surtout recommandé de se défier de leur raison; c'est que, quand la cervelle est troublée, l'on croit tout et l'on n'examine plus rien.

CHAP. X. — Origine de toute religion.

L'IGNORANCE et la peur, voilà les deux pivots de toute religion. L'incertitude où l'homme se trouve par rapport à son Dieu, est précisément le motif qui l'attache à sa religion. L'homme a peur dans les ténèbres, tant au physique qu'au moral. Sa peur devient habituelle en lui et se change en besoin; il croirait qu'il lui manque quelque chose, s'il n'avait rien à craindre.

CHAP. XI. — Avec la religion, des charlatans exploitent la folie des hommes.

CELUI qui, dès son enfance, s'est fait une habitude de trembler toutes les fois qu'il entend prononcer de certains mots, a besoin de ces mots et a besoin de trembler; par-là même il est plus

4

disposé à écouter celui qui l'entretient dans ses craintes, que celui qui tenterait de le rassurer. Le superstitieux veut avoir peur; son imagination le demande; on dirait qu'il ne craint rien tant que de n'avoir rien à craindre.

Les hommes sont des malades imaginaires, que des charlatans intéressés ont soin d'entretenir dans leur folie, afin d'avoir le débit de leurs remèdes. Les médecins qui ordonnent un grand nombre de remèdes, sont bien plus écoutés que ceux qui recommandent un bon régime, ou qui laissent agir la nature.

CHAP. XII. — La religion séduit l'ignorance à l'aide du merveilleux.

Si la religion était claire, elle aurait bien moins d'attrait pour les ignorans. Il leur faut de l'obscurité, des mystères, des frayeurs, des fables, des prodiges, des choses incroyables qui fassent perpétuellement travailler leurs cerveaux. Les romans, les contes bleus, les récits des revenans et des sorciers ont bien plus de charmes pour les esprits vulgaires, que les histoires véritables.

CHAP. XIII. — Suite.

En matière de religion, les hommes ne sont que de grands enfans. Plus une religion est absurde et remplie de merveilles, plus elle acquiert de droits sur eux; le dévot se croit obligé de ne mettre aucun terme à sa crédulité; plus les choses sont inconcevables, plus elles lui paraissent di-

vines; plus elles sont incroyables, et plus il s'imagine qu'il y a pour lui du mérite à les croire.

CHAP. XIV. — Il n'y aurait pas eu de religion, s'il n'y avait jamais eu de siècles stupides et barbares.

L'ORIGINE des opinions religieuses date, pour l'ordinaire, du temps où les nations sauvages étaient encore dans l'état de l'enfance. Ce fut à des hommes grossiers, ignorans et stupides que les fondateurs de religion s'adressèrent en tout temps pour leur donner des dieux, des cultes, des mythologies, des fables merveilleuses et terribles. Ces chimères, adoptées sans examen par les pères, se sont transmises, avec plus ou moins de changemens, à leurs enfans policés qui souvent ne raisonnent pas plus que leurs pères.

CHAP. XV, — Toute religion naquit du désir de dominer.

LES premiers législateurs des peuples eurent pour objet de les dominer; le moyen le plus facile d'y parvenir, fut de les effrayer et de les empêcher de raisonner; ils les conduisirent par des sentiers tortueux, afin qu'ils ne s'aperçussent pas des desseins de leurs guides; ils les forcèrent de regarder en l'air, de peur qu'ils ne regardassent à leurs pieds; ils les amusèrent sur la route par des contes; en un mot, ils les traitèrent à la façon des nourrices qui emploient les chansons et les menaces pour endormir les enfans, ou les forcer à se taire.

CHAP. XVI. — Ce qui sert de base à toute religion est ce qu'il y a de plus incertain.

L'EXISTENCE d'un Dieu est la base de toute religion. Peu de gens paraissent douter de cette existence; mais cet article fondamental est précisément le plus propre à arrêter tout esprit qui raisonne. La première demande de tout catéchisme fut et sera toujours la plus difficile à résoudre (1).

CHAP. XVII. — Il est impossible d'être convaincu de l'existence de Dieu.

PEUT-ON se dire sincèrement convaincu de l'existence d'un être dont on ignore la nature qui demeure inaccessible à tous les sens, et dont on assure à chaque instant que les qualités sont incompréhensibles pour nous? Pour que l'on me persuade qu'un être existe ou peut exister, il faut commencer par me dire ce que c'est que cet être; pour m'engager à croire l'existence ou la possibilité d'un tel être, il faut m'en dire des choses qui ne soient pas contradictoires et qui ne se détruisent pas les unes les autres; enfin, pour me convaincre pleinement de l'existence de cet être, il

---

(1) En l'année 1701, les pères de l'oratoire de Vendôme soutinrent, dans une thèse, cette proposition que, suivant saint Thomas, l'existence de Dieu n'est pas et ne peut pas être du ressort de la foi. *Dei existentia nec ad fidem attinet, nec attinere potest juxta sanctum Thomam.* (Voyez Basnage, *Histoire des ouvrages des savans*, tome XVII. page 277.)

faut m'en dire des choses que je puisse compren dre, et me prouver qu'il est impossible que l'être auquel on attribue ces qualités n'existe pas.

CHAP. XVIII. — Suite.

UNE chose est impossible quand elle renferme deux idées qui se détruisent réciproquement, et que l'on ne peut ni concevoir ni réunir par la pensée. L'évidence ne peut se fonder, pour les hommes, que sur le témoignage constant de nos sens, qui seuls nous font naître des idées et nous mettent à portée de juger de leur convenance ou de leur incompatibilité. Ce qui existe nécessairement est ce dont la non-existence impliquerait contradiction. Ces principes reconnus de tout le monde sont en défaut dès qu'il s'agit de l'existence de Dieu; tout ce qu'on en a dit jusqu'ici est ou inintelligible, ou se trouve parfaitement contradictoire, et par-là même doit paraître impossible à tout homme de bon sens.

CHAP. XIX. — L'existence de Dieu n'est pas prouvée.

TOUTES les connaissances humaines se sont plus ou moins éclaircies et perfectionnées. Par quelle fatalité la science de Dieu n'a-t-elle jamais pu s'éclaircir ? Les nations les plus civilisées et les penseurs les plus profonds en sont là-dessus au même point que les nations les plus sauvages et les rustres les plus ignorans; et même, en regardant la chose de près, nous trouverons que la science divine, à force de rêveries et de subtilités,

n'a fait que s'obscurcir de plus en plus. Jusqu'ici toute religion ne se fonde que sur ce qu'on appelle en logique des *pétitions de principe;* elle suppose gratuitement, et prouve ensuite par les suppositions qu'elle a faites.

CHAP. XX. — Dire que Dieu est un esprit, c'est parler pour ne rien dire.

A FORCE de métaphysiquer, l'on est parvenu à faire de Dieu un *pur esprit;* mais la théologie moderne a-t-elle fait en cela un pas de plus que la théologie des sauvages? Les sauvages reconnaissent un *grand esprit* pour le maître du monde. Les sauvages, ainsi que tous les ignorans, attribuent à des *esprits* tous les effets dont leur inexpérience les empêche de démêler les vraies causes. Demandez à un sauvage ce qui fait marcher votre montre? il vous répondra, *c'est un esprit.* Demandez à nos docteurs ce qui fait marcher l'univers? ils vous diront, *c'est un esprit.*

CHAP. XXI. — La spiritualité est une chimère.

LE sauvage, quand il parle d'un *esprit,* attache au moins quelque sens à ce mot; il entend par là un agent semblable au vent, à l'air agité, au souffle, qui produisent invisiblement des effets qu'on aperçoit. A force de subtiliser, le théologien moderne devient aussi peu intelligible pour lui-même que pour les autres. Demandez-lui ce qu'il entend par un *esprit?* il vous répondra que c'est une substance inconnue, qui est parfaitement

simple, qui n'a point d'étendue, qui n'a rien de commun avec la matière. En bonne foi, est-il aucun mortel qui puisse se former la moindre idée d'une substance pareille ! Un *esprit*, dans le langage de la théologie moderne, est-il donc autre chose qu'une absence d'idées? L'idée de la *spiritualité* est encore une idée sans modèle.

CHAP. XXII. — Tout ce qui existe est sorti du sein de la matière.

N'EST-IL pas plus naturel et plus intelligible de tirer tout ce qui existe du sein de la matière, dont l'existence est démontrée par tous nos sens, dont nous éprouvons les effets à chaque instant, que nous voyons agir, se mouvoir, communiquer le mouvement et générer sans cesse, que d'attribuer la formation des choses à une force inconnue, à un être spirituel qui ne peut pas tirer de son fond ce qu'il n'a pas lui-même, et qui, par l'essence spirituelle qu'on lui donne, est incapable de rien faire et de rien mettre en mouvement? Rien de plus évident que l'idée qu'on s'efforce de nous donner de l'action d'un esprit sur la matière, ne nous représente aucun objet, ou est une idée sans modèle

CHAP. XVIII. — Qu'est-ce que le Dieu métaphysique de la théologie moderne?

Le Jupiter matériel des anciens pouvait mouvoir, composer, détruire et engendrer des êtres analogues à lui-même : mais le Dieu de la théo-

logie moderne est un être stérile. D'après la nature qu'on lui suppose, il ne peut ni occuper aucun lieu dans l'espace, ni remuer la matière, ni produire un monde visible, ni engendrer soit des hommes, soit des dieux. Le Dieu métaphysique est un ouvrier sans mains; il n'est propre qu'à produire des nuages, des rêveries, des folies et des querelles.

Chap. XXIV. — Il serait moins déraisonnable d'adorer le soleil qu'un Dieu-esprit.

Puisqu'il fallait un Dieu aux hommes, que ne s'en tenaient-ils au soleil, ce Dieu visible adoré par tant de nations? Quel être avait plus de droits aux hommages des mortels que l'astre du jour, qui éclaire, échauffe, vivifie tous les êtres, dont la présence ranime et rajeunit la nature, dont l'absence semble la plonger dans la tristesse et la langueur? Si quelque être annonçait au genre humain du pouvoir, de l'activité, de la bienfaisance, de la durée, c'était sans doute le soleil qu'il devait regarder comme le père de la nature, comme l'âme du monde, comme la divinité. Au moins on n'eût pu sans folie lui disputer l'existence, ou refuser de reconnaître son influence et ses bienfaits.

Chap. XXV. — Un Dieu-esprit est incapable de vouloir et d'agir.

Le théologien nous crie que Dieu n'a pas besoin de mains ou de bras pour agir, *qu'il agit par*

sa volonté. Mais quel est ce Dieu qui jouit d'une volonté? Et quel peut être le sujet de cette volonte divine?

Est-il plus ridicule ou plus difficile de croire aux fées, aux sylphes, aux revenans, aux sorciers, aux loups-garoux, que de croire à l'action magique ou impossible d'un esprit sur le corps? Dès qu'on admet un Dieu pareil, il n'est plus de fables et de rêveries qui soient en droit de révolter. Les théologiens traitent les hommes comme des enfans, qui jamais ne chicanent sur la possibilité des contes qu'on leur fait.

CHAP. XXVI. — Qu'est-ce que Dieu?

POUR ébranler l'existence d'un Dieu, il ne faut que prier un théologien d'en parler; dès qu'il en dit un mot, la moindre réflexion nous fait voir que ce qu'il dit est incompatible avec l'essence qu'il attribue à son Dieu. Qu'est-ce donc que Dieu? C'est un mot abstrait, fait pour désigner la force cachée de la nature; ou c'est un point mathématique qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur. Un philosophe a dit très-ingénieusement, en parlant des théologiens, qu'*ils ont trouvé la solution du fameux problème d'Archimède : un point dans le ciel d'où ils remuent le monde* (1).

CHAP. XXVII. — Contradictions remarquables de la théologie.

LA religion met les hommes à genoux devant

(1) David Hume.

un être sans étendue, et qui pourtant est infini et remplit tout de son immensité; devant un être tout puissant, qui n'exécute jamais ce qu'il désire; devant un être souverainement bon, et qui ne fait que des mécontens; devant un être ami de l'ordre, et dans le gouvernement duquel tout est dans le désordre. Que l'on devine après cela ce que c'est que le Dieu de la théologie.

CHAP. XXVIII. — Adorer Dieu, c'est adorer une fiction.

POUR éviter tout embarras, on nous dit « qu'il « n'est point nécessaire de savoir ce que c'est que « Dieu, qu'il faut l'adorer sans le connaître, qu'il « ne nous est point permis de porter un œil témé« raire sur ses attributs. » Mais, avant de savoir s'il faut adorer un Dieu, ne faudrait-il pas être assuré qu'il existe? Or, comment s'assurer s'il existe, avant d'avoir examiné s'il est possible que les qualités diverses qu'on lui donne se rencontrent en lui? Dans le vrai, adorer Dieu, c'est n'adorer que les fictions de son propre cerveau, ou plutôt c'est ne rien adorer.

CHAP. XXIX. — L'infinité de Dieu et l'impossibilité de connaître l'essence divine motivent et justifient l'athéisme.

Dans la vue, sans doute, de mieux embrouiller les choses, les théologiens ont pris le parti de ne point dire ce que c'est que leur Dieu; ils ne nous disent jamais que ce qu'il n'est pas. A force de négations et d'abstractions, ils s'imaginent composer un être réel et parfait, tandis qu'il n'en peut

résulter qu'un être de raison. Un esprit est ce qui n'est point corps; un être infini est un être qui n'est point fini; un être parfait est un être qui n'est point imparfait. En bonne foi, est-il quelqu'un qui puisse se faire des notions réelles d'un pareil amas de privations ou d'absence d'idées? Ce qui exclut toute idée peut-il être autre chose que le néant?

Prétendre que les attributs divins sont au-dessus de la portée de l'esprit humain, c'est convenir que Dieu n'est pas fait pour les hommes. Si l'on assure qu'en Dieu tout est infini, on avoue qu'il ne peut y avoir rien de commun entre lui et ses créatures. Dire que Dieu est infini, c'est l'anéantir pour l'homme, ou du moins c'est le rendre inutile pour lui.

« Dieu, nous dira-t-on, a fait l'homme intelli-« gent, mais il ne l'a pas fait omniscient, c'est-à-« dire, capable de tout savoir. » L'on en conclut qu'il n'a pu lui donner des facultés assez amples pour connaître l'essence divine. Dans ce cas, il est démontré que Dieu n'a ni pu ni voulu être connu des hommes. De quel droit ce Dieu se fâcherait-il donc contre des êtres que leur essence propre met dans l'impossibilité de se faire aucune idée de l'essence divine! Dieu serait évidemment le plus injuste et le plus bizarre des tyrans, s'il punissait un athée pour n'avoir point connu ce qu'il était, par sa nature, dans l'impossibilité de connaître.

Chap. XXX. — Il n'est ni moins sûr, ni plus criminel de croire à Dieu que de n'y pas croire.

Pour le commun des hommes, rien ne rend un argument plus convaincant que la peur. En conséquence de ce principe, les théologiens nous disent qu'*il faut prendre le parti le plus sûr,* que rien n'est plus criminel que l'incrédulité, que Dieu punira sans pitié tous ceux qui auront la témérité de douter de son existence, que sa rigueur est juste, vu qu'il n'y a que la démence ou la perversité qui puissent faire combattre l'existence d'un monarque courroucé qui se vengera cruellement des athées. Si nous examinons ces menaces de sang froid, nous trouverons qu'elles supposent toujours la chose en question. Il faudrait commencer par nous prouver d'une façon satisfaisante l'existence d'un Dieu, avant de nous dire qu'il est plus sûr de la croire, et qu'il est affreux d'en douter ou de la nier. Ensuite, il faudrait nous prouver qu'il est possible qu'un Dieu juste punisse avec cruauté des hommes, pour avoir été dans un état de démence qui les a empêchés de croire l'existence d'un être que leur raison troublée ne pouvait concevoir. En un mot, il faudrait prouver qu'un Dieu que l'on dit tout rempli d'équité, pourra punir outre mesure l'ignorance invincible et nécessaire où l'homme se trouve par rapport à l'essence divine. La façon de raisonner des théologiens n'est-elle pas bien singulière? Ils inventent des fantômes; ils les composent de con-

tradictions, ils assurent ensuite que le parti le plus sûr est de ne pas douter de l'existence de ces fantômes qu'ils ont eux-mêmes inventés! En suivant cette méthode, il n'est pas d'absurdité qu'il ne soit plus sûr de croire que de ne pas croire.

Tous les enfans sont des athées; ils n'ont aucune idée de Dieu; sont-ils donc criminels à cause de cette ignorance? A quel âge commencent-ils à être obligés de croire en Dieu? C'est, direz-vous, à l'âge de raison. Dans quel temps cet âge doit-il commencer?..... D'ailleurs, si les théologiens les plus profonds se perdent dans l'essence divine qu'ils ne se vantent pas de comprendre, quelles idées peuvent en avoir les gens du monde, les femmes, les artisans, en un mot, ceux qui composent la masse du genre humain?

Chap. XXXI — La croyance en Dieu n'est autre chose qu'une habitude machinale de l'enfance.

Les hommes ne croient en Dieu que sur la parole de ceux qui n'en ont pas plus d'idées qu'eux-mêmes. Nos nourrices sont nos premières théologiennes; elles parlent aux enfans de Dieu, comme elles leur parlent de loups-garoux; elles leur apprennent, dès l'âge le plus tendre, à joindre machinalement les deux mains; les nourrices ont-elles donc des notions plus claires de Dieu que les enfans qu'elles obligent de le prier?

Chap. XXXII. — C'est un préjugé qui s'est établi en passant des pères aux enfans.

La religion passe des pères aux enfans, comme

les biens de famille, avec leurs charges. Très-peu de gens dans le monde auraient un Dieu, si l'on n'eût pas pris le soin de le leur donner. Chacun reçoit de ses parens et de ses instituteurs le Dieu qu'ils ont eux-mêmes reçu des leurs; mais, suivant son tempérament propre, chacun l'arrange, le modifie, le peint à sa manière.

Chap. XXXIII. — Origine des préjugés.

Le cerveau de l'homme est, surtout dans l'enfance, une cire molle propre à recevoir toutes les impressions qu'on y veut faire; l'éducation lui fournit presque toutes ses opinions, dans un temps où il est incapable de juger par lui-même. Nous croyons avoir reçu de la nature, ou avoir apporté en naissant les idées vraies ou fausses que, dans un âge tendre, on a fait entrer dans notre tête; et cette persuasion est une des plus grandes sources de nos erreurs.

Chap. XXXIV. — Comment ils se propagent et s'enracinent.

Le préjugé contribue à cimenter en nous les opinions de ceux qui ont été chargés de notre instruction. Nous les croyons bien plus habiles que nous; nous les supposons très-convaincus eux-mêmes des choses qu'ils nous apprennent. Nous avons la plus grande confiance en eux. D'après les soins qu'ils ont pris de nous, lorsque nous étions hors d'état de nous aider nous-mêmes, nous les jugeons incapables de vouloir nous tromper. Voilà les motifs qui nous font adopter mille erreurs,

sans autre fondement que la périlleuse parole de ceux qui nous ont élevés; la défense même de ne point raisonner sur ce qu'ils nous disent, ne diminue point notre confiance, et contribue souvent à augmenter notre respect pour leurs opinions.

CHAP. XXXV. — Les hommes n'auraient jamais cru aux principes religieux de la théologie moderne, si on ne les leur avait enseignés que dans l'âge où ils sont capables de raisonner.

LES docteurs du genre humain se conduisent très-prudemment, en enseignant aux hommes leurs principes religieux, avant qu'ils soient en état de distinguer le vrai du faux, ou la main gauche de la main droite. Il serait tout aussi difficile d'apprivoiser l'esprit d'un homme de quarante ans avec les notions disparates qu'on nous donne de la divinité, que de bannir ces notions de la tête d'un homme qui en serait imbu depuis sa plus tendre enfance.

CHAP. XXXVI. — Les merveilles de la nature ne prouvent pas l'existence de Dieu.

ON nous assure que les merveilles de la nature suffisent pour nous conduire à l'existence d'un Dieu et nous convaincre pleinement de cette importante vérité. Mais combien y a-t-il de personnes dans le monde qui aient le loisir, la capacité, les dispositions nécessaires pour contempler la nature et méditer sa marche? Les hommes, pour la plupart, n'y font nulle attention. Un paysan

n'est aucunement frappé de la beauté du soleil qu'il a vu tous les jours. Le matelot n'est point surpris des mouvemens réguliers de l'Océan ; il n'en tirera jamais d'inductions théologiques. Les phénomènes de la nature ne prouvent l'existence d'un Dieu qu'à quelques hommes prévenus, à qui l'on a montré d'avance le doigt de Dieu dans toutes les choses dont le mécanisme pouvait les embarrasser. Dans les merveilles de la nature, le physicien sans préjugés ne voit rien que le pouvoir de la nature, que les lois permanentes et variées, que les effets nécessaires des combinaisons différentes d'une matière prodigieusement diversifiée.

CHAP. XXXVII. — **Les merveilles de la nature s'expliquent par des causes naturelles.**

EST-IL rien de plus surprenant que la logique de tant de profonds docteurs qui, au lieu d'avouer leur peu de lumières sur les agens naturels, vont chercher hors de la nature, c'est-à-dire, dans les régions imaginaires, un agent bien plus inconnu que cette nature, dont ils peuvent au moins se former quelques idées? Dire que Dieu est l'auteur des phénomènes que nous voyons, n'est-ce pas les attribuer à une cause occulte? Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce qu'un esprit? Ce sont des causes dont nous n'avons nulle idée. Savans! étudiez la nature et ses lois; et, lorsque vous pourrez y démêler l'action des causes naturelles, n'allez pas recourir à des causes surnaturelles qui, bien loin d'éclaircir vos idées, ne feront que les embrouil-

ler de plus en plus et vous mettre dans l'impossibilité de vous entendre vous-mêmes.

CHAP. XXXVIII. — Suite.

La nature, dites-vous, est totalement inexplicable sans un Dieu; c'est-à-dire, que, pour expliquer ce que vous entendez fort peu, vous avez besoin d'une cause que vous n'entendez point du tout. Vous prétendez démêler ce qui est obscur, en redoublant l'obscurité. Vous croyez défaire un nœud, en multipliant les nœuds. Physiciens enthousiastes, pour nous prouver l'existence d'un Dieu, copiez des traités complets de botanique; entrez dans un détail minutieux des parties du corps humain; élancez-vous dans les airs pour contempler les révolutions des astres; revenez ensuite sur la terre pour admirer le cours des eaux; extasiez-vous devant des papillons, des insectes, des polypes, des atomes organisés, dans lesquels vous croyez trouver la grandeur de votre Dieu: toutes ces choses ne prouveront pas l'existence de ce Dieu; elles prouveront seulement que vous n'avez pas les idées que vous devriez avoir, de l'immense variété des matières et des effets que peuvent produire les combinaisons diversifiées à l'infini, dont l'univers est l'assemblage. Cela prouvera que vous ignorez ce que c'est que la nature; que vous n'avez aucune idée de ses forces, lorsque vous la jugez incapable de produire une foule de formes et d'êtres dont vos yeux, même armés de

microscopes, ne voient jamais que la moindre partie; enfin, cela prouvera que, faute de connaître des agens sensibles ou possibles à connaître, vous trouvez plus court de recourir à un mot sous lequel vous désignez un agent dont il vous sera toujours impossible de vous faire aucune idée véritable.

CHAP. XXXIX. — Le monde n'a pas été créé, et la matière se meut d'elle-même.

On nous dit gravement *qu'il n'y a point d'effet sans cause;* on nous répète à tout moment que *le monde ne s'est pas fait lui-même.* Mais l'univers est une cause, il n'est point un effet; il n'est point un ouvrage; il n'a point été fait, parce qu'il était impossible qu'il le fût. Le monde a toujours été; son existence est nécessaire. Il est sa cause à lui-même. La nature dont l'essence est visiblement d'agir et de produire, pour remplir ses fonctions comme elle fait sous nos yeux, n'a pas besoin d'un moteur invisible, bien plus inconnu qu'elle-même. La matière se meut par sa propre énergie, par une suite nécessaire de son hétérogénéité; la diversité des mouvemens ou des façons d'agir, constitue seule la diversité des matières; nous ne distinguons les êtres les uns des autres, que par la diversité des impressions ou des mouvemens qu'ils communiquent à nos organes.

CHAP. XL. — Suite.

Vous voyez que tout est en action dans la na-

ture, et vous prétendez que la nature par elle-même est morte et sans énergie! Vous croyez que ce tout, essentiellement agissant, a besoin d'un moteur! Eh! quel est donc ce moteur? C'est un esprit, c'est-à-dire, un être absolument incompréhensible et contradictoire. Concluez donc, vous dirai-je, que la matière agit par elle-même; et cessez de raisonner de votre moteur spirituel qui n'a rien de ce qu'il faut pour la mettre en action. Revenez de vos excursions inutiles; rentrez d'un monde imaginaire dans le monde réel; tenez-vous en aux *causes secondes;* laissez aux théologiens leur *cause première* dont la nature n'a pas besoin pour produire tous les effets que vous voyez.

Chap. XLI. — Autres preuves que le mouvement est dans l'essence de la matière, et qu'il n'est pas nécessaire par conséquent de supposer un moteur spirituel.

Ce ne peut être que par la diversité des impressions ou des effets que les matières ou les corps font sur nous, que nous les sentons, que nous en avons des perceptions et des idées, que nous les distinguons les uns des autres, que nous leur assignons des propriétés. Or, pour apercevoir ou sentir un objet, il faut que cet objet agisse sur nos organes; cet objet ne peut agir sur nous, sans exciter quelque mouvement en nous; il ne peut produire ce mouvement en nous, s'il n'est en mouvement lui-même. Dès que je vois un objet, il faut que mes yeux en soient frappés; je ne

puis concevoir la lumière et la vision, sans un mouvement dans le corps lumineux, étendu, coloré, qui se communique à mon œil ou qui agit sur ma rétine. Dès que je flaire un corps, il faut que mon odorat soit irrité ou mis en mouvement par les parties qui s'exhalent d'un corps odorant. Dès que j'entends un son, il faut que le tympan de mon oreille soit frappé de l'air, mis en mouvement par un corps sonore qui n'agirait point s'il n'était mu lui-même. D'où il suit évidemment que, sans mouvement, je ne puis ni sentir, ni apercevoir, ni distinguer, ni comparer, ni juger les corps, ni même occuper ma pensée d'une matière quelconque.

On dit dans l'école que (1) *l'essence d'un être est ce d'où découlent toutes les propriétés de l'être.* Or il est évident que toutes les propriétés des corps ou des matières dont nous avons des idées, sont dues au mouvement qui seul nous avertit de leur existence et nous en donne les premiers concepts. Je ne puis être averti ou assuré de ma propre existence que par les mouvemens que j'éprouve en moi-même. Je suis donc forcé de conclure que le mouvement est aussi essentiel à la matière que l'étendue, et qu'elle ne peut être conçue sans lui.

Si l'on s'obstine à chicaner sur les preuves évi-

---

(1) *Essentia est quid primum in re, fons et radix omnium rei proprietatum.*

dentes qui nous indiquent que le mouvement est essentiel et propre à toute matière, l'on ne pourra pas du moins s'empêcher de reconnaître que des matières qui semblaient mortes ou dépourvues de toute énergie, prennent du mouvement d'elles-mêmes, dès qu'on les met à portée d'agir les unes sur les autres. Le *pyrophore* qui, renfermé dans une bouteille ou privé du contact de l'air ne peut point s'allumer, ne s'embrasse-t-il pas dès qu'on l'expose à l'air? De la farine et de l'eau n'entrent-elles pas en fermentation dès qu'on les mêle? Ainsi, des matières mortes engendrent le mouvement d'elles-mêmes. La matière a donc le pouvoir de se mouvoir; et la nature, pour agir, n'a pas besoin d'un moteur que l'essence qu'on lui donne, empêcherait de rien faire.

CHAP. XLII. — L'existence de l'homme ne prouve nullement celle de Dieu

D'ou vient l'homme? Quelle est sa première origine? Est-il donc l'effet du concours fortuit des atomes? Le premier homme est-il sorti tout formé du limon de la terre? Je l'ignore. L'homme me paraît une production de la nature, comme toutes les autres qu'elle renferme. Je serais tout aussi embarrassé de vous dire d'où sont venues les premières pierres, les premiers arbres, les premiers lions, les premiers éléphans, les premières fourmis, les premiers glands, etc., que de vous expliquer l'origine de l'espèce humaine.

Reconnaissez, nous crie-t-on sans cesse, la

main de Dieu, d'un ouvrier infiniment intelligent et puissant, dans un ouvrage aussi merveilleux que la machine humaine. Je conviendrai sans peine que la machine humaine me paraît surprenante; mais puisque l'homme existe dans la nature, je ne me crois pas en droit de dire que sa formation est au-dessus des forces de la nature; j'ajouterai que je concevrai bien moins la formation de la machine humaine, quand, pour me l'expliquer, on me dira qu'un pur esprit, qui n'a ni des yeux, ni des pieds, ni des mains, ni une tête, ni des poumons, ni une bouche, ni une haleine, a fait l'homme en prenant un peu de boue et en soufflant dessus.

Les habitans sauvages du Paraguay se disent descendus de la lune, et nous paraissent des imbéciles; les théologiens de l'Europe se disent descendus d'un pur esprit. Cette prétention est-elle bien plus sensée?

L'homme est intelligent; on en conclut qu'il ne peut être que l'ouvrage d'un être intelligent, et non d'une nature dépourvue d'intelligence. Quoique rien ne soit plus rare que de voir l'homme faire usage de cette intelligence dont il paraît si fier, je conviendrai qu'il est intelligent, que ses besoins développent en lui cette faculté, que la société des autres hommes contribue sur-tout à la cultiver. Mais, dans la machine humaine et dans l'intelligence dont elle est douée, je ne vois rien qui annonce d'une façon bien précise l'intelligence infinie de l'ouvrier à qui l'on en fait hon-

neur; je vois que cette machine admirable est sujette à se déranger; je vois que, pour lors, son intelligence merveilleuse est troublée et disparaît quelquefois totalement : je conclus que l'intelligence humaine dépend d'une certaine disposition des organes matériels du corps, et que, de ce que l'homme est un être intelligent, on n'est pas plus fondé à conclure que Dieu doit être intelligent, que de ce que l'homme est matériel, on ne serait fondé à en conclure que Dieu est matériel. L'intelligence de l'homme ne prouve pas plus l'intelligence de Dieu, que la malice de l'homme ne prouve la malice de ce Dieu dont on prétend que l'homme est l'ouvrage. De quelque façon que la théologie s'y prenne, Dieu sera toujours une cause contredite par ses effets, ou dont il est impossible de juger par ses œuvres. Nous verrons toujours résulter du mal, des imperfections, des folies, d'une cause que l'on dit remplie de bonté, de perfections, de sagesse.

Chap. XLIII. — Et cependant l'homme ni l'univers ne sont point des effets du hasard.

Ainsi donc, direz-vous, l'homme intelligent, de même que l'univers et tout ce qu'il renferme, sont les effets du *hasard !* Non, vous répéterai-je, *l'univers n'est point un effet ;* il est la cause de tous les effets; tous les êtres qu'il renferme, sont des effets nécessaires de cette cause, qui quelquefois nous montre sa façon d'agir, mais qui bien plus souvent nous dérobe sa marche. Les hommes se

servent du mot *hasard* pour couvrir l'ignorance où ils sont des vraies causes; néanmoins, quoiqu'ils les ignorent, ces causes n'agissent pas moins d'après des lois certaines. Il n'est point d'effet sans cause.

La nature est un mot dont nous nous servons pour désigner l'assemblage immense des êtres, des matières diverses, des combinaisons infinies, des mouvemens variés dont nos yeux sont témoins. Tous les corps, soit organisés, soit non organisés, sont des résultats nécessaires de certaines causes faites pour produire nécessairement les effets que nous voyons. Rien, dans la nature, ne peut se faire au hasard; tout y suit des lois fixes; ces lois ne sont que la liaison nécessaire de certains effets avec leurs causes. Un atome de matière ne rencontre pas fortuitement ou *par hasard* un autre atome; cette rencontre est due à des lois permanentes, qui font que chaque être agit nécessairement comme il fait, et ne peut agir autrement dans des circonstances données. Parler du *concours fortuit des atomes*, ou attribuer quelques effets au *hasard*, c'est ne rien dire, sinon que l'on ignore les lois par lesquelles les corps agissent, se rencontrent, se combinent ou se séparent.

Tout se fait *au hasard* pour ceux qui ne connaissent point la nature, les propriétés des êtres et les effets qui doivent nécessairement résulter du concours de certaines causes. Ce n'est point le hasard qui a placé le soleil au centre de notre

système planétaire ; c'est que, par son essence même, la substance dont il est composé doit occuper cette place, et de là se répandre ensuite pour vivifier les êtres renfermés dans les planètes.

CHAP. XLIV. — L'ordre de l'univers ne prouve pas non plus l'existence d'un Dieu.

LES adorateurs d'un Dieu trouvent, surtout dans l'ordre de l'univers, une preuve invincible de l'existence d'un être intelligent et sage qui le gouverne. Mais cet ordre n'est qu'une suite de mouvemens nécessairement amenés par des causes ou des circonstances qui nous sont tantôt favorables et tantôt nuisibles à nous-mêmes; nous approuvons les unes, et nous nous plaignons des autres.

La nature suit constamment la même marche; c'est-à-dire, les mêmes causes produisent les mêmes effets, tant que leur action n'est point troublée par d'autres causes qui forcent les premières à produire des effets différens. Lorsque les causes dont nous éprouvons les effets, sont troublées dans leurs actions ou mouvemens par des causes qui, pour nous être inconnues, n'en sont pas moins naturelles et nécessaires, nous demeurons stupéfaits, nous crions *au miracle*, et nous les attribuons à une cause bien moins connue que toutes celles que nous voyons agir sous nos yeux.

L'univers est toujours dans l'ordre; il ne peut y avoir de désordre pour lui. Notre machine seule

tout, il est en moi, il agit avec moi, il se trompe avec moi, il offense Dieu avec moi, il combat avec moi l'existence de Dieu. O théologiens! vous ne vous entendez jamais quand vous parlez de Dieu!

CHAP. XLVI. — Un pur esprit ne peut être intelligent; et adorer une intelligence divine, c'est une chimère.

POUR être ce que nous nommons *intelligent*, il faut avoir des idées, des pensées, des volontés; pour avoir des idées, des pensées, des volontés, il faut avoir des organes; pour avoir des organes, il faut avoir un corps; pour agir sur des corps, il faut avoir un corps; pour éprouver le désordre, il faut être capable de souffrir. D'où il suit évidemment qu'un pur esprit ne peut être intelligent, et ne peut être affecté de ce qui se passe dans l'univers.

L'intelligence divine, les idées divines, les vue divines n'ont, dites-vous, rien de commun ave celles des hommes. A la bonne heure. Mais, dans ce cas, comment des hommes peuvent-ils juger, soit en bien, soit en mal, de ces vues, raisonner sur ces idées, admirer cette intelligence? Ce serait juger, admirer, adorer ce dont on ne peut soi-même avoir d'idées. Adorer les vues profondes de la sagesse divine, n'est-ce pas adorer ce qu'on est dans l'impossibilité de juger? Admirer ces mêmes vues, n'est-ce pas admirer sans savoir pourquoi? L'admiration est toujours la fille de l'ignorance. Les

hommes n'admirent et n'adorent que ce qu'ils ne comprennent pas.

CHAP. XLVII. — Toutes les qualités que la théologie donne à son Dieu, sont contraires à l'essence même qu'elle lui suppose.

TOUTES ces qualites qu'on donne à Dieu, ne peuvent aucunement convenir à un être qui, par son essence même, est privé de toute analogie avec les êtres de l'espèce humaine? Il est vrai que l'on croit s'en tirer en exagérant les qualités humaines dont on a orné la divinité; on les pousse jusqu'à l'infini, et dès lors on cesse de s'entendre. Que résulte-t-il de cette combinaison de l'homme avec Dieu, ou de cette *théanthropie?* Il n'en résulte qu'une chimere dont on ne peut rien affirmer qui ne fasse aussitôt évanouir le fantôme qu'on avait pris tant de peine à combiner.

Le Dante, dans son chant du *paradis*, raconte que la divinité s'était montree à lui sous la figure de trois cercles, qui formaient une iris, dont les vives couleurs naissaient les unes des autres; mais qu'ayant voulu fixer sa lumière éblouissante, le poëte ne vit plus que sa propre figure. En adorant Dieu, c'est lui-même que l'homme adore.

CHAP. XLVIII. — Suite.

LA réflexion la plus légère ne devrait-elle p suffire pour nous prouver que Dieu ne peut avoir aucune des qualités, des vertus ou des perfections humaines? Nos vertus et nos perfections sont des

suites de notre tempérament modifié. Dieu a-t-il donc un tempérament comme nous? Nos bonnes qualités sont des dispositions relatives aux êtres avec qui nous vivons en société. Dieu, selon vous, est un être isolé; Dieu n'a point de semblable; Dieu ne vit point en société; Dieu n'a besoin de personne; il jouit d'une félicité que rien ne peut altérer: convenez donc, d'après vos principes même, que Dieu ne peut avoir ce que nous appelons des vertus, et que les hommes ne peuvent être vertueux à son égard.

CHAP. XLIX. — Il est absurde de dire que l'espèce humaine soit l'objet et la fin de la formation.

L'HOMME épris de son propre mérite s'imagine que, dans la formation de l'univers, ce n'est que l'espèce humaine que son Dieu s'est proposé pour objet et pour fin. Sur quoi fonde-t-il cette opinion si flatteuse? C'est, nous dit-on, sur ce que l'homme est le seul être doué d'une intelligence qui le met à portée de connaître la divinité et de lui rendre des hommages dignes d'elle. On nous assure que Dieu n'a fait le monde que pour sa propre gloire, et que l'espèce humaine dut entrer dans son plan, afin qu'il y eût quelqu'un pour admirer ses ouvrages et l'en glorifier. Mais d'après ces dispositions, Dieu n'a-t-il pas visiblement manqué son but? 1°. L'homme, selon vous-mêmes, sera toujours dans l'impossibilité la plus complète de connaître son Dieu, et dans l'ignorance la plus invincible de son essence divine. 2°. Un être qui n'a point

d'égaux ne peut être susceptible de gloire ; la gloire ne peut résulter que de la comparaison de sa propre excellence avec celle des autres. 3°. Si Dieu, par lui-même, est infiniment heureux, s'il se suffit à lui-même, qu'a-t-il besoin des hommages de ses faibles créatures? 4°. Dieu, nonobstant tous ses travaux, n'est point glorifié ; au contraire, toutes les religions du monde nous le montrent comme perpétuellement offensé ; elles n'ont toutes pour objet que de réconcilier l'homme pécheur, ingrat et rebelle, avec son Dieu courroucé.

Chap. L. — Dieu n'est pas fait pour l'homme, ni l'homme pour Dieu.

Si Dieu est infini, il est encore moins fait pour l'homme, que l'homme pour les fourmis. Les fourmis d'un jardin raisonneraient-elles pertinemment sur le compte du jardinier, si elles s'avisaient de s'occuper de ses intentions, de ses désirs, de ses projets? Auraient-elles rencontré juste, si elles prétendaient que le parc de Versailles n'a été planté que pour elles, et que la bonté d'un monarque fastueux n'a eu pour objet que de les loger superbement? Mais, suivant la théologie, l'homme est par rapport à Dieu bien au-dessous de ce que l'insecte le plus vil est par rapport à l'homme. Ainsi, de l'aveu de la théologie même, la théologie, qui ne fait que s'occuper des attributs et des vues de la divinité, est la plus complète des folies.

CHAP. LI. — Il n'est pas vrai que le but de la formation de l'univers soit de rendre l'homme heureux.

On prétend qu'en formant l'univers, Dieu n'a eu d'autre but que de rendre l'homme heureux. Mais, dans un monde fait exprès pour lui et gouverné par un Dieu tout puissant, l'homme est-il en effet bien heureux? Ses jouissances sont-elles durables? Ses plaisirs ne sont-ils pas mêlés de peines? Est-il beaucoup de gens qui soient contens de leur sort! Le genre humain n'est-il pas la victime continuelle des maux physiques et moraux? Cette machine humaine, que l'on nous montre comme un chef-d'œuvre de l'industrie du créateur n'a-t-elle pas mille façons de se déranger? Serons-nous émerveillés de l'adresse d'un mécanicien qui nous ferait voir une machine compliquée prête à s'arrêter à tout moment, et qui finirait au bout de quelque temps par se briser d'elle-même?

CHAP. LII. — Ce qu'on appelle *Providence* n'est qu'un mot vide de sens.

On appelle *Providence* le soin généreux que la divinité fait paraître en pourvoyant aux besoins et en veillant au bonheur de ses créatures chéries. Mais, dès qu'on ouvre les yeux, on trouve que Dieu ne pourvoit à rien. La providence s'endort sur la portion la plus nombreuse des habitans de ce monde. Contre une très-petite quantité d'hommes que l'on suppose heureux, quelle foule

immense d'infortunés gémissent sous l'oppression et languissent dans la misère! Des nations entières ne sont-elles pas forcées de s'arracher le pain de la bouche, pour fournir aux extravagances de quelques sombres tyrans qui ne sont pas plus heureux que les esclaves qu'ils écrasent?

En même temps que nos docteurs nous étalent avec emphase les bontés de la providence, en même temps qu'ils nous exhortent à mettre en elle notre confiance, ne les voyons-nous pas s'écrier à la vue des catastrophes imprévues, que *la providence se joue des vains projets des hommes*, qu'elle renverse leurs desseins, qu'elle se rit de leurs efforts, que sa profonde sagesse se plaît à dérouter les esprits des mortels? Mais comment prendre confiance en une providence maligne qui se rit, qui se joue du genre humain? Comment veut-on que j'admire la marche inconnue d'une sagesse cachée, dont la façon d'agir est inexplicable pour moi? Jugez-la par ses effets, direz-vous; c'est par là que j'en juge, et je trouve que ces effets sont tantôt utiles et tantôt fâcheux pour moi.

On croit justifier la providence en disant que, dans ce monde, il y a beaucoup plus de biens que de maux, pour chacun des individus de l'espèce humaine. En supposant que les biens dont cette providence nous fait jouir sont comme *cent*, et que les maux sont comme *dix*, n'en résultera-t-il pas toujours que contre cent degrés de bonté la providence possède un dixième de malignité?

Ce qui est incompatible avec la perfection qu'on lui suppose.

Tous les livres sont remplis des éloges les plus flatteurs de la providence, dont on vante les soins attentifs; il semblerait que, pour vivre heureux ici bas, l'homme n'aurait besoin de rien mettre du sien. Cependant, sans son travail, l'homme subsisterait à peine un jour. Pour vivre, je le vois obligé de suer, de labourer, de chasser, de pêcher, de travailler sans relâche; sans ces causes secondes, la *cause première* (au moins dans la plupart des contrées) ne pourvoirait à aucun de ses besoins. Si je porte mes regards sur toutes les parties de ce globe, je vois l'homme sauvage et l'homme civilisé dans une lutte perpétuelle avec la providence; il est dans la nécessité de parer les coups qu'elle lui porte par les ouragans, les tempêtes, les gelées, les grêles, les inondations, les sécheresses et les accidens divers qui rendent si souvent tous ses travaux inutiles. En un mot, je vois la race humaine continuellement occupée à se garantir des mauvais tours de cette providence que l'on dit occupée du soin de son bonheur.

Un dévot admirait la providence divine, pour avoir sagement fait passer des rivières par tous les endroits où les hommes ont placé de grandes villes. La façon de raisonner de cet homme n'est-elle pas aussi sensée que celle de tant de savans qui ne cessent de nous parler de *causes finales*, ou qui prétendent apercevoir clairement les vues

bienfaisantes de Dieu dans la formation des choses.

CHAP. LII. — Cette prétendue providence est moins occupée à conserver qu'à troubler le monde, moins amie qu'ennemie de l'homme.

VOYONS-NOUS donc que la Providence divine se manifeste d'une façon bien sensible dans la conservation des ouvrages admirables dont on lui fait honneur? Si c'est elle qui gouverne le monde, nous la trouvons autant occupée à détruire qu'à former, à exterminer qu'à produire. Ne fait-elle donc pas périr à chaque instant, par milliers, ces mêmes hommes à la conservation et au bien-être desquels on la suppose continuellement attentive? A tout moment elle perd de vue sa créature chérie; tantôt elle ébranle sa demeure; tantôt elle anéantit ses moissons; tantôt elle inonde ses champs; tantôt elle les désole par une sécheresse brûlante; elle arme la nature entière contre l'homme; elle arme l'homme lui-même contre sa propre espèce; elle finit communément par le faire expirer dans les douleurs. Est-ce donc là ce qu'on appelle conserver l'univers?

Si l'on envisageait sans préjugé la conduite équivoque de la providence, relativement à l'espèce humaine et à tous les êtres sensibles, on trouverait que, bien loin de ressembler à une mère tendre et soigneuse, elle ressemble plutôt à ces mères dénaturées qui, oubliant sur le champ les fruits infortunés de leurs amours lubriques, abandonnent leurs enfans dès qu'ils sont nés, et qui, con-

ientes de les avoir engendrés, les exposent sans secours aux caprices du sort.

Les Hottentots, en cela bien plus sages que d'autres nations qui les traitent de barbares, refusent, dit-on, d'adorer Dieu, parce que, *s'il fait souvent du bien, il fait souvent du mal.* Ce raisonnement n'est-il pas plus juste et plus conforme à l'expérience, que celui de tant d'hommes qui s'obstinent à ne voir dans leur Dieu que bonté, que sagesse, que prévoyance, et qui refusent de voir que les maux sans nombre, dont ce monde est le théâtre, doivent partir de la même main qu'ils baisent avec transport?

CHAP. LIV. — Non, le monde n'est point gouverné par un être intelligent.

La logique du bon sens nous apprend que l'on ne peut et ne doit juger d'une cause que par ses effets. Une cause ne peut être réputée constamment bonne que quand elle produit constamment des effets bons, utiles, agréables. Une cause qui produit et du bien et du mal, est une cause tantôt bonne et tantôt mauvaise. Mais la logique de la théologie vient détruire tout cela. Selon elle, les phénomènes de la nature ou les effets que nous voyons dans ce monde, nous prouvent l'existence d'une cause infiniment bonne; et cette cause, c'est Dieu. Quoique ce monde soit rempli de maux, quoique le désordre y règne très-souvent, quoique les hommes gémissent à tout moment du sort qui les accable, nous devons être

convaincus que ces effets sont dus à une cause bienfaisante et immuable; et bien des gens le croient, ou font semblant de le croire!

Tout ce qui se passe dans le monde nous prouve, de la façon la plus claire, qu'il n'est point gouverné par un être intelligent. Nous ne pouvons juger de l'intelligence d'un être, que par la conformité des moyens qu'il emploie pour parvenir au but qu'il se propose. Le but de Dieu est, dit-on, le bonheur de notre espèce : cependant une même nécessité règle le sort de tous les êtres sensibles qui ne naissent que pour souffrir beaucoup, jouir peu et mourir. La coupe de l'homme est remplie de joie et d'amertume; partout le bien est à côté du mal, l'ordre est remplacé par le désordre; la génération est suivie de la destruction. Si vous me dites que les desseins de Dieu sont des mystères et que ses voies sont impossibles à démêler, je vous répondrai que, dans ce cas, il m'est impossible de juger si Dieu est intelligent.

Chap. LV. — Dieu ne peut être réputé immuable.

Vous prétendez que Dieu est immuable! Mais qu'est-ce qui produit une instabilité continuelle dans ce monde, dont vous faites son empire? Est-il un état sujet à des révolutions plus fréquentes et plus cruelles que celui de ce monarque inconnu? Comment attribuer à un Dieu immuable, assez puissant pour donner la solidité à ses ouvrages, le gouvernement d'une nature où tout est dans

une vicissitude continuelle? Si je crois voir un Dieu constant dans tous les effets avantageux pour mon espèce, quel Dieu puis-je voir dans les disgrâces continuelles dont mon espèce est accablée? Vous me dites que ce sont nos péchés qui le forcent à punir; je vous répondrai que Dieu, selon vous-mêmes, n'est donc point immuable, puisque les péchés des hommes le forcent à changer de conduite à leur égard. Un être qui tantôt s'irrite et tantôt s'apaise, peut-il être constamment le même?

CHAP. LVI. — Les maux et les biens sont les effets nécessaires de causes naturelles. Qu'est-ce qu'un Dieu qui n'y peut rien changer?

L'UNIVERS n'est que ce qu'il peut être : tous les êtres sensibles y jouissent et y souffrent, c'est-à-dire, sont remués tantôt d'une façon agréable, et tantôt d'une façon désagréable. Ces effets sont nécessaires; ils résultent nécessairement de causes qui n'agissent que suivant leurs propriétés. Ces effets me plaisent ou me déplaisent nécessairement par une suite de ma propre nature. Cette même nature me force à éviter, à écarter et à combattre les uns, et à chercher, à désirer, à me procurer les autres. Dans un monde où tout est nécessaire, un Dieu qui ne remédie à rien, qui laisse aller les choses d'après leur cours nécessaire, est-il donc autre chose que le *destin* ou la nécessité personnifiée? C'est un Dieu sourd qui ne peut rien changer à des lois générales auxquelles il est

oumis lui-même. Que m'importe l'infinie puissance d'un être qui ne veut faire que très-peu de choses en ma faveur? Où est l'infinie bonté d'un être indifférent sur mon bonheur? A quoi me sert la faveur d'un être qui, pouvant me faire un bien infini, ne m'en fait pas même un fini?

Chap. LVII. — Vanité des consolations théologiques contre les maux de cette vie. L'espoir d'un paradis, d'une vie future, n'est qu'imaginaire.

Lorsque nous demandons pourquoi, sous un Dieu bon, il se trouve tant de misérables, on nous console en nous disant que le monde actuel n'est qu'un passage destiné à conduire l'homme à un monde plus heureux; on nous assure que la terre où nous vivons, est un séjour d'épreuves; enfin, on nous ferme la bouche en disant que Dieu n'a pu communiquer à ses créatures ni l'impassibilité, ni un bonheur infini réservés pour lui seul. Comment se contenter de ces réponses? 1° L'existence d'une autre vie n'a pour garant que l'imagination des hommes qui, en la supposant, n'ont fait que réaliser le désir qu'ils ont de se survivre à eux-mêmes, afin de jouir par la suite d'un bonheur plus durable et plus pur que celui dont ils jouissent à présent. 2° Comment concevra-t-on qu'un Dieu, qui sait tout et qui doit connaître à fond les dispositions de ses créatures, ait encore besoin de tant d'épreuves pour s'assurer de leurs dispositions? 3° Suivant les calculs de nos chronologistes, la terre que nous habitons subsiste depuis

six ou sept mille ans; depuis ce temps, les nations ont, sous diverses formes, éprouvé sans cesse des vicissitudes et des calamités affligeantes; l'histoire nous montre l'espèce humaine tourmentée et désolée de tout temps par des tyrans, des conquérans, des héros, des guerres, des inondations, des famines, des épidémies, etc. Des épreuves si longues sont-elles de nature à nous inspirer une confiance bien grande dans les vues cachées de la divinité? Tant de maux si constans nous donnent-ils une haute idée du sort futur que sa bonté nous prépare? 4° Si Dieu est aussi bien disposé qu'on l'assure, sans donner aux hommes un bonheur infini, n'aurait-il pas pu, du moins, leur communiquer le degré de bonheur dont des êtres finis sont susceptibles ici-bas? Pour être heureux, avons-nous donc besoin d'un bonheur infini ou divin? 5° Si Dieu n'a pas pu rendre les hommes plus heureux qu'ils ne sont ici bas, que deviendra l'espoir d'un *paradis* où l'on prétend que les élus jouiront à jamais d'un bonheur ineffable? Si Dieu n'a pu ni voulu écarter le mal de la terre (le seul séjour que nous puissions connaître), quelle raison aurions-nous de présumer qu'il pourra ou qu'il voudra écarter le mal d'un autre monde dont nous n'avons aucune idée?

Il y a plus de deux mille ans que, suivant Lactance, le sage Epicure a dit: « Ou Dieu veut empêcher le mal, et il ne peut y parvenir; ou il le « peut et ne le veut pas; ou il ne le veut ni ne le

« peut, ou il le veut et le peut. S'il le veut sans le « pouvoir, il est impuissant; s'il le peut et ne le « veut pas, il aurait une malice qu'on ne doit pas « lui attribuer; s'il ne le peut ni ne le veut, il se- « rait à la fois impuissant et malin, et par consé- « quent il ne serait pas Dieu; s'il le veut et s'il le « peut, d'où vient donc le mal, ou pourquoi ne « l'empêche-t-il pas? » Depuis plus de deux mille ans, les bons esprits attendent une solution raisonnable de ces difficultés; et nos docteurs nous apprennent qu'elles ne seront levées que dans la vie future.

CHAP. LVIII. — Autre rêverie non moins romanesque.

On nous parle d'une prétendue *échelle des êtres*; on suppose que Dieu a partagé ses créatures en des classes différentes dans lesquelles chacune jouit du degré de bonheur dont elles sont susceptibles. Selon cet arrangement romanesque, depuis l'huître jusqu'aux anges célestes, tous les êtres jouissent d'un bien-être qui leur est propre L'expérience contredit formellement cette sublime rêverie. Dans le monde où nous sommes, nous voyons tous les êtres sentans souffrir et vivre au milieu des dangers. L'homme ne peut marcher sans blesser, tourmenter, écraser une multitude d'êtres sensibles qui se rencontrent sur son chemin; tandis que lui-même, à chaque pas, est exposé à une foule de maux prévus ou imprévus qui peuvent le conduire à sa destruction. L'idée seule de la mort ne suffit-elle pas pour le troubler a

sein des jouissances les plus vives? Pendant tout le cours de sa vie, il est en butte à des peines; il n'est pas sûr un moment de conserver son existence à laquelle on le voit si fortement attaché, et qu'il regarde comme le plus grand présent de la divinité.

CHAP. LIX. — En vain la théologie s'efforce d'affranchir son Dieu des défauts de l'homme : ou ce Dieu n'est pas libre, ou il est plus méchant que bon.

LE monde, dira-t-on, a toute la perfection dont il était susceptible; par la raison même que le monde n'était pas le Dieu qui l'a fait, il a fallu qu'il eût et de grandes qualités et de grands défauts. Mais nous répondrons que le monde, devant nécessairement avoir de grands défauts, il eût été plus conforme à la nature d'un Dieu bon, de ne point créer un monde qu'il ne pouvait rendre complètement heureux. Si Dieu, qui était, selon vous, souverainement heureux avant le monde créé, eût continué d'être souverainement heureux sans le monde créé, que ne demeurait-il en repos? Pourquoi faut-il que l'homme souffre? Pourquoi faut-il que l'homme existe? Qu'importe son existence à Dieu? de rien ou de quelque chose? Si son existence ne lui est point utile ou nécessaire, que ne le laissait-il dans le néant? Si son existence est nécessaire à sa gloire, il avait donc besoin de l'homme, il lui manquait quelque chose avant que cet homme existât! On peut pardonner à un ouvrier maladroit de faire un ouvrage imparfait, car

il faut qu'il travaille bien ou mal, sous peine de mourir de faim; cet ouvrier est excusable : mais votre Dieu ne l'est point. Selon vous, il se suffit à lui-même : dans ce cas, pourquoi fait-il des hommes? Il a, selon vous, tout ce qu'il faut pour rendre les hommes heureux; pourquoi donc ne le fait-il pas? Concluez que votre Dieu a plus de malice que de bonté, à moins que vous ne consentiez à dire que Dieu a été nécessité de faire ce qu'il a fait, sans pouvoir le faire autrement. Cependant vous assurez que votre Dieu est libre; vous dites aussi qu'il est immuable, quoique commençant dans le temps, et cessant dans le temps d'exercer sa puissance, ainsi que tous les êtres inconstans de ce monde. O théologiens! vous avez fait de vains efforts pour affranchir votre Dieu de tous les défauts de l'homme, il est toujours resté à ce Dieu si parfait, *un bout de l'oreille* humaine.

CHAP. LX. — On ne peut croire à une providence divine, à un Dieu infiniment bon et puissant.

« Dieu n'est-il pas le maître de ses grâces? « N'est-il pas en droit de disposer de son bien? Ne « peut-il pas le reprendre? Il n'appartient point « à sa créature de lui demander raison de sa con« duite; il peut disposer à son gré des ouvrages « de ses mains. Souverain absolu des mortels, il « distribue le bonheur ou le malheur suivant son « bon plaisir. » Voilà les solutions que les théologiens nous donnent, pour nous consoler des maux que Dieu nous fait. Nous leur dirons qu'un

Dieu qui serait infiniment bon, ne serait point *le maître de ses grâces*, mais serait, par sa nature même, obligé de les répandre sur ses créatures; nous leur dirons qu'un être vraiment bienfaisant ne se croit pas en droit de s'abstenir de faire du bien; nous leur dirons qu'un être vraiment généreux ne reprend pas ce qu'il a donné, et que tout homme qui le fait, dispense de la reconnaissance et n'est pas en droit de se plaindre d'avoir fait des ingrats.

Comment concilier la conduite arbitraire et bizarre que les théologiens prêtent à Dieu, avec la religion qui suppose un pacte ou des engagemens réciproques entre ce Dieu et les hommes! Si Dieu ne doit rien à ses créatures, celles-ci de leur côté ne peuvent rien devoir à leur Dieu. Toute religion est fondée sur le bonheur que les hommes se croient en droit d'attendre de la divinité qui est supposée leur dire : *Aimez-moi, adorez-moi, obéissez-moi, et je vous rendrai heureux.* Les hommes de leur côté lui disent : *Rendez-nous heureux, soyez fidèle à vos promesses, et nous vous aimerons, nous vous adorerons, nous obéirons à vos lois.* En négligeant le bonheur de ses créatures, en distribuant ses faveurs et ses grâces suivant sa fantaisie, en reprenant ses dons, Dieu ne rompt-il pas le pacte qui sert de base à toute religion?

Cicéron a dit avec raison que, *si Dieu ne se rend pas agréable à l'homme, il ne peut être son*

Dieu (1). La bonté constitue la divinité ; cette bonté ne peut se manifester à l'homme que par les biens qu'il éprouve; dès qu'il est malheureux, cette bonté disparaît et fait disparaître en même temps la divinité. Une bonté infinie ne peut être ni partiale, ni exclusive. Si Dieu est infiniment bon, il doit le bonheur à toutes ses créatures; un seul être malheureux suffirait pour anéantir une bonté sans bornes. Sous un Dieu infiniment bon et puissant, est-il possible de concevoir qu'un seul homme puisse souffrir? Un animal, un ciron qui souffrent, fournissent des argumens invincibles contre la providence divine et ses bontés infinies.

CHAP. LXI. — Suite.

SUIVANT les théologiens, les afflictions et les maux de cette vie sont des châtimens que les hommes coupables s'attirent de la part de la divinité. Mais pourquoi les hommes sont-ils coupables? Si Dieu est tout puissant, lui en coûte-t-il plus de dire, que tout en ce monde demeure dans l'ordre, que tous mes sujets soient bons, innocens, fortunés : que de dire, *que tout existe?* Etait-il plus difficile à ce Dieu de bien faire son ouvrage, que de le faire si mal? Y avait il plus loin de la non-existence des êtres à leur existence sage et heureuse, que de leur non-existence à leur existence insensée et misérable?

La religion nous parle d'un *enfer*, c'est-à-dire

(1) *Nisi Deus homini placuerit, Deus non erit.*

d'un séjour affreux où, nonobstant sa bonté, Dieu réserve des tourmens infinis au plus grand nombre des hommes. Ainsi, après avoir rendu les mortels très-malheureux en ce monde, la religion leur fait entrevoir que Dieu pourra bien les rendre encore plus malheureux dans un autre! On s'en tire en disant que pour lors la bonté de Dieu fera place à sa justice. Mais une bonté qui fait place à la cruauté la plus terrible, n'est pas une bonté infinie. D'ailleurs, un Dieu qui, après avoir été infiniment bon, devient infiniment méchant, peut-il être regardé comme un être immuable? Un Dieu rempli d'une fureur implacable, est-il un Dieu dans lequel on puisse retrouver l'ombre de la clémence ou de la bonté?

CHAP. LXII. — La théologie fait de son Dieu un monstre de déraison, d'injustice, de malice et d'atrocité, un être souverainement haïssable.

LA justice divine, telle que nos docteurs la peignent, est sans doute une qualité bien propre à nous faire chérir la divinité! D'après les notions de la théologie moderne, il paraît évident que Dieu n'a créé le plus grand nombre des hommes, que dans la vue de les mettre à portée d'encourir des supplices éternels. N'eût-il donc pas été plus conforme à la bonté, à la raison, à l'équité, de ne créer que des pierres ou des plantes, et de ne point créer des êtres sensibles, que de former des hommes dont la conduite, en ce monde, pouvait leur attirer, dans l'autre, des châtimens sans fin?

Un Dieu assez perfide et malin pour créer un seul homme, et pour le laisser ensuite exposé au péril de se damner, ne peut pas être regardé comme un être parfait, mais comme un monstre de déraison, d'injustice, de malice et d'atrocité. Bien loin de composer un Dieu parfait, les théologiens n'ont formé que le plus imparfait des êtres.

Suivant les notions théologiques, Dieu ressemblerait à un tyran qui, ayant fait crever les yeux au plus grand nombre de ses esclaves, les renfermerait dans un cachot où, pour se donner du passe-temps, il observerait *incognito* leur conduite par une trappe, afin d'avoir occasion de punir cruellement tous ceux qui, en marchant, se seraient heurtés les uns les autres; mais qui récompenserait magnifiquement le petit nombre de ceux à qui il aurait laissé la vue, pour avoir eu l'adresse d'éviter la rencontre de leurs camarades. Telles sont les idées que le dogme de la *prédestination gratuite* nous donne de la divinité!

Quoique les hommes se tuent de nous répéter que leur Dieu est infiniment bon, il est évident qu'au fond ils n'en peuvent rien croire. Comment aimer ce qu'on ne connaît pas? Comment aimer un être dont l'idée n'est propre qu'à jeter dans l'inquiétude et le trouble? Comment aimer un être que tout ce qu'on en dit conspire à rendre souverainement haïssable?

CHAP. LXIII. — Toute religion s'efforce d'inspirer une crainte lâche et déréglée de la divinité.

BIEN des gens nous font une distinction subtile entre la religion véritable et la *superstition*; ils nous disent que celle-ci n'est qu'une crainte lâche et déréglée de la divinité, que l'homme vraiment religieux a de la confiance en son Dieu et l'aime sincèrement; au lieu que le superstitieux ne voit en lui qu'un ennemi, n'a nulle confiance en lui, et se le représente comme un tyran ombrageux, cruel, avare de ses bienfaits, prodigue de ses châtimens. Mais au fond, toute religion ne nous donne-t-elle pas ces mêmes idées de Dieu? En même temps que l'on nous dit que Dieu est infiniment bon, ne nous répete-t-on pas sans cesse qu'il s'irrite très-aisément, qu'il n'accorde ses grâces qu'à peu de gens, qu'il châtie avec fureur ceux à qui il ne lui a pas plu de les accorder?

CHAP. LXIV. — Il n'y a point de différence réelle entre la religion et la superstition la plus sombre et la plus servile.

SI l'on prend ses idées de Dieu dans la nature des choses où nous trouvons un mélange et de biens et de maux, ce Dieu, d'après le bien et le mal que nous éprouverons, doit naturellement nous paraître capricieux, inconstant, tantôt bon, tantôt méchant; et par-là même, au lieu d'exciter notre amour, il doit faire naître la défiance, la crainte, l'incertitude dans nos cœurs. Il n'y a donc point de différence réelle entre la religion naturelle et la superstition la plus sombre et la plus

servile. Si le théiste ne voit Dieu que du beau côté, le superstitieux l'envisage du côté le plus hideux. La folie de l'un est gaie, la folie de l'autre est lugubre : mais tous deux sont également en délire.

CHAP. LXV. — D'après les idées que donne la théologie sur la divinité, l'amour de Dieu est impossible.

Si je puise mes idées de Dieu dans la théologie, Dieu ne se montre à moi que sous les traits les plus propres à repousser l'amour. Les dévots qui nous disent qu'ils aiment sincèrement leur Dieu, sont ou des menteurs ou des fous qui ne voient leur Dieu que de profil; il est impossible d'aimer un être dont l'idée n'est propre qu'à exciter la terreur, dont les jugemens font frémir. Comment envisager sans alarmes un Dieu que l'on suppose assez barbare pour pouvoir nous damner?

Qu'on ne nous parle point d'une crainte *filiale* ou d'une crainte respectueuse et mêlée d'amour, que les hommes doivent avoir pour leur Dieu. Un fils ne peut aucunement aimer son père, quand il le sait assez cruel pour lui infliger des tourmens recherchés, afin de le punir des moindres fautes qu'il pourrait avoir commises. Nul homme sur la terre ne peut avoir la moindre étincelle d'amour pour un Dieu qui réserve des châtiment infinis pour la durée et la violence, aux quatre-vingt dix-neuf centièmes de ses enfans.

CHAP. LXVI. — Par l'invention du dogme de l'éternité des peines de l'enfer, les théologiens ont fait de leur Dieu un être détestable, plus méchant que le plus méchant des hommes, un tyran pervers, cruel, sans but et par plaisir.

Les inventeurs du dogme de l'éternité des peines de l'enfer ont fait du Dieu qu'ils disent si bon, le plus détestable des êtres. La cruauté dans les hommes est le dernier terme de la méchanceté; il n'est point d'âme sensible qui ne soit émue et révoltée au recit seul des tourmens qu'éprouve le plus grand des malfaiteurs; mais la cruauté est encore bien plus capable d'indigner, quand on la juge gratuite ou dépourvue de motifs. Les tyrans les plus sanguinaires, les Caligula, les Néron, les Domitien avaient au moins des motifs quelconques pour tourmenter leurs victimes et pour insulter à leurs souffrances; ces motifs étaient, ou leur propre sûreté, ou la fureur de la vengeance, ou le dessein d'épouvanter par des exemples terribles, ou peut-être la vanité de faire parade de leur puissance et le désir de satisfaire une curiosité barbare. Un Dieu peut-il avoir aucun de ces motifs? En tourmentant les victimes de sa colère, il punirait des êtres qui n'ont pu réellement, ni mettre en danger son pouvoir inébranlable, ni troubler sa félicité que rien ne peut altérer. D'un autre côté, les supplices de l'autre vie seraient inutiles aux vivans qui n'en peuvent être les témoins; ces supplices seraient inutiles aux damnés, puisqu'en enfer on ne se convertit plus et que le

temps des miséricordes est passé. D'où il suit que Dieu, dans l'exercice de sa vengeance éternelle, n'aurait d'autre but que de s'amuser et d'insulter à la faiblesse de ses créatures.

J'en appelle au genre humain entier. Est-il, dans la nature, un homme qui se sente assez cruel pour vouloir de sang froid tourmenter, je ne dis pas son semblable, mais un être sensible quelconque, sans émolument, sans profit, sans curiosité, sans avoir rien à craindre? Concluez donc, ô théologiens! que, selon vos principes mêmes, votre Dieu est infiniment plus méchant que le plus méchant des hommes.

Vous me direz, peut-être, que *des offenses infinies méritent des châtimens infinis*. Et moi, je vous dirai que l'on n'offense point un Dieu dont le bonheur est infini; je vous dirai de plus que les offenses des êtres finis ne peuvent être infinies; je vous dirai qu'un Dieu qui ne veut pas qu'on l'offense, ne peut pas consentir à faire durer les offenses de ses créatures pendant l'éternité; je vous dirai qu'un Dieu infiniment bon ne peut pas être infiniment cruel, ni accorder à ses créatures une durée infinie, uniquement pour se donner le plaisir de les tourmenter sans fin.

Il n'y a que la barbarie la plus sauvage, il n'y a que la plus insigne fourberie, il n'y a que l'ambition la plus aveugle qui aient pu faire imaginer le dogme de l'éternité des peines. Sil existait un Dieu que l'on pût offenser ou blasphémer, il n'y

aurait pas sur la terre de plus grands blasphémateurs que ceux qui osent dire que ce Dieu est un tyran assez pervers pour se complaire pendant l'éternite aux tourmens inutiles de ses faibles créatures.

CHAP. LXVII. — La théologie n'est qu'une suite de contradictions palpables.

PRÉTENDRE que Dieu peut s'offenser des actions des hommes, c'est anéantir toutes les idées que l'on s'efforce d'ailleurs de nous donner de cet être. Dire que l'homme peut troubler l'ordre de l'univers, qu'il peut allumer la foudre dans la main de son Dieu, qu'il peut dérouter ses projets : c'est dire que l'homme est plus fort que son Dieu, qu'il est l'arbitre de sa volonté, qu'il dépend de lui d'altérer sa bonté et de la changer en cruauté. La théologie ne fait sans cesse que détruire d'une main ce qu'elle bâtit de l'autre. Si toute religion est fondée sur un Dieu qui s'irrite et qui s'apaise, toute religion est fondée sur une contradiction palpable.

Toutes les religions s'accordent à nous exalter la sagesse et la puissance infinies de la divinité ; mais dès qu'elles nous exposent sa conduite, nous n'y trouvons qu'imprudence, que défaut de prévoyance, que faiblesse et folie. Dieu, dit-on, a créé le monde pour lui-même ; et jusqu'ici jamais il n'a pu parvenir à s'y faire convenablement honorer ! Dieu a créé les hommes, afin d'avoir dans ses états des sujets qui lui rendissent leurs hom-

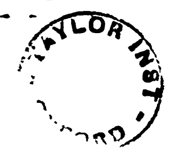
mages; et nous voyons sans cesse les hommes révoltés contre lui!

CHAP. LXVIII. — Les prétendus ouvrages de Dieu ne prouvent nullement ce qu'on appelle les perfections divines.

On ne cesse de nous vanter les perfections divines; et dès que nous en demandons les preuves, on nous montre les ouvrages dans lesquels on assure que ces perfections sont écrites en caractères ineffaçables. Tous ces ouvrages sont pourtant imparfaits et périssables; l'homme, que l'on ne cesse de regarder comme le chef-d'œuvre, comme l'ouvrage le plus merveilleux de la divinité, est rempli d'imperfections qui le rendent désagréable aux yeux de l'ouvrier tout-puissant qui l'a formé; cet ouvrage surprenant devient souvent si révoltant et si odieux pour son auteur, qu'il se trouve obligé de le jeter au feu. Mais si l'ouvrage le plus rare de la divinité est imparfait; par où pourrions-nous juger des perfections divines? Un ouvrage dont l'auteur est lui-même si peu content, peut-il nous faire admirer l'habileté de son ouvrier? L'homme physique est sujet à mille infirmités, à des maux sans nombre, à la mort; l'homme moral est rempli de défauts : et cependant on se tue de nous dire qu'il est le plus bel ouvrage du plus parfait des êtres!

CHAP. LXIX. — La perfection de Dieu n'éclate pas davantage dans la prétendue création des anges, des esprits purs.

En créant des êtres plus parfaits que les hom-



mes, il paraît que Dieu n'a jadis pas mieux réussi, ni donné des preuves plus fortes de sa perfection. Ne voyons-nous pas dans plusieurs religions que des *anges*, des esprits purs, se sont révoltés contre leur maître, et même ont prétendu le chasser de son trône? Dieu s'est proposé le bonheur et des anges et des hommes, et jamais il n'a pu parvenir à rendre heureux ni les anges ni les hommes; l'orgueil, la malice, les péchés, les imperfections des créatures se sont toujours opposés aux volontés du créateur parfait.

CHAP. LXX. — La théologie prêche la toute-puissance de son Dieu, et le fait voir sans cesse impuissant.

TOUTE religion est visiblement fondée sur le principe que *Dieu propose et l'homme dispose.* Toutes les théologies du monde nous montrent un combat inégal entre la divinité d'une part, et ses créatures de l'autre. Dieu ne s'en tire jamais à son honneur; malgré sa toute-puissance, il ne peut venir à bout de rendre les ouvrages de ses mains tels qu'il voudrait qu'ils fussent. Pour comble d'absurdité, il est une religion qui prétend que Dieu lui-même est mort pour réparer la race humaine; et, malgré cette mort, les hommes ne sont rien moins que ce que Dieu désirerait!

CHAP. LXXI. — Suivant tous les systèmes religieux de la terre, Dieu serait le plus capricieux et le plus insensé des êtres.

RIEN de plus extravagant que le rôle qu'en tout pays la théologie fait jouer à la divinité. Si la

chose était réelle, on serait forcé de voir en elle le plus capricieux et le plus insensé des êtres; on serait obligé de croire que Dieu n'a fait le monde que pour être le théâtre de ses guerres déshonorantes avec ses créatures; qu'il n'a créé des anges, des hommes, des démons, des esprits malins, que pour se faire des adversaires contre lesquels il pût exercer son pouvoir. Il les rend libres de l'offenser, assez malins pour dérouter ses projets, assez opiniâtres pour ne jamais se rendre : le tout pour avoir le plaisir de se fâcher, de s'apaiser, de se réconcilier et de réparer le désordre qu'ils ont fait. En formant tout d'un coup ses créatures telles qu'elles devaient être pour lui plaire, que de peines la divinité ne se serait-elle pas épargnées! ou du moins que d'embarras n'eût-elle pas sauvés à ses théologiens!

Suivant tous les systèmes religieux de la terre, Dieu ne semble occupé qu'à se faire du mal à lui-même; il en use comme ces charlatans qui se font de grandes blessures, pour avoir occasion de montrer au public la bonté de leur onguent. Nous ne voyons pourtant pas que jusqu'ici la divinité ait encore pu se guérir radicalement du mal qu'elle se fait faire par les hommes.

Chap. LXXII. — Il est absurde de dire que le mal ne vient pas de Dieu.

Dieu est l'auteur de tout; cependant on nous assure que le mal ne vient point de Dieu. D'où vient-il donc?.... des hommes? Mais qui a fait les

hommes? c'est Dieu : c'est donc de Dieu que vient le mal. S'il n'eût pas fait les hommes tels qu'ils sont, le mal moral ou le péché n'existerait pas dans le monde. C'est donc à Dieu qu'il faut s'en prendre de ce que l'homme est si pervers. Si l'homme a le pouvoir de malfaire ou d'offenser Dieu, nous sommes forcés d'en conclure que Dieu veut être offensé; que Dieu qui a fait l'homme, a résolu que le mal se fît par l'homme : sans cela, l'homme serait un effet contraire à la cause de laquelle il tient son être.

CHAP. LXXIII. — La prescience qu'on attribue à Dieu, donnerait aux hommes coupables qu'il punirait, le droit de se plaindre de sa cruauté.

L'on attribue à Dieu la faculté de prévoir, ou de savoir d'avance tout ce qui doit arriver dans le monde; mais cette prescience ne peut guères tourner à sa gloire, ni le mettre à couvert des reproches que les hommes pourraient légitimement lui faire. Si Dieu a la prescience de l'avenir, n'a-t-il pas dû prévoir la chute de ses créatures qu'il avait destinées au bonheur? S'il a résolu dans ses décrets de permettre cette chute, c'est sans doute parce qu'il a voulu que cette chute eût lieu : sans cela, cette chute ne serait point arrivée. Si la prescience divine des péchés de ses créatures avait été nécessaire ou forcée, on pourrait supposer que Dieu a été contraint par sa justice de punir les coupables; mais Dieu, jouissant de la faculté de tout prévoir et de la puissance de tout prédéterminer, ne dépendait-il pas de lui de ne pas s'imposer à

lui-même des lois cruelles? Ou du moins ne pouvait-il pas se dispenser de créer des êtres qu'il pouvait être dans le cas de punir et de rendre malheureux par un décret subséquent? Qu'importe que Dieu ait destiné les hommes au bonheur ou au malheur par un décret antérieur effet de sa prescience, ou par un décret postérieur effet de sa justice? L'arrangement de ses décrets change-t-il quelque chose au sort des malheureux? Ne seront-ils pas également en droit de se plaindre d'un Dieu qui, pouvant les laisser dans le néant, les en a pourtant tirés, quoiqu'il prévît très-bien que sa justice le forcerait tôt ou tard à les punir?

Chap. LXXIV. — Absurdité des contes théologiques sur le péché originel et sur Satan.

« L'homme, dites-vous, en sortant des mains « de Dieu, était pur, innocent et bon; mais sa « nature s'est corrompue en punition du péché. » Si l'homme a pu pécher, même au sortir des mains de Dieu, sa nature n'était donc pas parfaite! Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il péchât et que sa nature se corrompît? Pourquoi Dieu l'a-t-il laissé séduire, sachant bien qu'il serait trop faible pour résister au tentateur? Pourquoi Dieu a-t-il créé un *Satan*, un esprit malin, un tentateur? Pourquoi Dieu qui voulait tant de bien au genre humain, n'a-t-il pas anéanti, une fois pour toutes, tant de mauvais génies que leur nature rend ennemis de notre bonheur? Ou plutôt, pourquoi Dieu a-t-il créé des mauvais génies, dont il devait pré-

voir les victoires et les influences terribles sur toute la race humaine? Enfin, par quelle fatalité, dans toutes les religions du monde, le mauvais principe a-t-il un avantage si marqué sur le bon principe, ou sur la divinité?

CHAP. LXXV. — Le diable, comme la religion, a été inventé pour enrichir les prêtres.

ON raconte un trait de simplicité qui fait honneur au bon cœur d'un moine italien. Ce bon-homme, prêchant un jour, se crut obligé d'annoncer à son auditoire que, grâces au ciel, à force d'y rêver, il avait enfin découvert un moyen sûr de rendre tous les hommes heureux. « Le « diable, disait-il, ne tente les hommes que « pour avoir en enfer des compagnons de son « malheur; adressons-nous donc au pape qui pos- « sède les clefs et du paradis et de l'enfer; enga- « geons-le à prier Dieu, à la tête de toute l'église « de vouloir bien se réconcilier avec le diable, le « reprendre en faveur, le rétablir dans son pre- « mier rang : ce qui ne peut manquer de mettre « fin à ses projets sinistres contre le genre hu- « main. » Le bon moine ne voyait peut-être pas que le diable est, pour le moins, aussi utile que Dieu, aux ministres de la religion; ceux-ci se trouvent trop bien de leurs brouilleries, pour se prêter à un accommodement entre deux ennemis sur les combats desquels leur existence et leurs revenus sont fondés. Si les hommes cessaient d'être tentés et de pécher, le ministère des prêtres leur

deviendrait inutile. Le *manichéisme* est évidemment le pivot de toutes les religions : mais, par malheur, le diable, inventé pour justifier la divinité du soupçon de malice, nous prouve à tout moment l'impuissance ou la maladresse de son céleste adversaire.

CHAP. LXXVI. — Si Dieu n'a pu rendre la nature humaine impeccable, il n'a pas le droit de punir l'homme.

La nature de l'homme a dû, dit-on, nécessairement se corrompre; Dieu n'a pu lui communiquer *l'impeccabilité* qui est une portion inaliénable de la perfection divine. Mais si Dieu n'a pu rendre l'homme impeccable, pourquoi s'est-il donné la peine de créer l'homme, dont la nature devait nécessairement se corrompre, et qui, conséquemment, devait nécessairement offenser Dieu? D'un autre côté, si Dieu lui-même n'a pu rendre la nature humaine impeccable, de quel droit punit-il les hommes de n'être point impeccables? Ce ne peut être que par le droit du plus fort. Mais le droit du plus fort s'appelle violence : et la violence ne peut convenir au plus juste des êtres. Dieu serait souverainement injuste, s'il punissait les hommes de n'avoir point en partage les perfections divines, ou de ne pouvoir pas être des dieux comme lui.

Dieu n'aurait-il pas pu, du moins, communiquer à tous les hommes la sorte de perfection dont leur nature est susceptible? Si quelques hommes sont bons, ou se rendent agréables à leur Dieu,

pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas fait la même grace, ou donné les mêmes dispositions à tous les êtres de notre espèce? Pourquoi le nombre des méchans excède-t-il si fort le nombre des gens de bien? Pourquoi, contre un ami, Dieu trouve-t-il dix mille ennemis dans un monde qu'il ne tenait qu'à lui de peupler d'honnêtes gens? S'il est vrai que, dans le ciel, Dieu ait le projet de se former une cour de saints, d'élus ou d'hommes, qui auront vécu sur la terre conformément à ses vues, n'eût-il pas eu une cour plus nombreuse, plus brillante, plus honorable pour lui, s'il l'eût composée de tous les hommes à qui, en les créant, il pouvait accorder le degré de bonté nécessaire pour parvenir au bonheur éternel? Enfin, n'était-il pas plus court de ne point tirer l'homme du néant, que de le créer pour en faire un être plein de défauts, rebelle à son créateur, perpétuellement exposé à se perdre lui-même par un abus fatal de sa liberté?

Au lieu de créer des hommes, un Dieu parfait n'aurait dû créer que des anges bien dociles et soumis. Les anges, dit-on, sont libres; quelques-uns d'entre eux ont péché: mais au moins tous n'ont pas péché; tous n'ont point abusé de leur liberté, pour se révolter contre leur maître. Dieu n'aurait-il pas pu ne créer que des anges de la bonne espèce? Si Dieu a pu créer des anges qui n'ont pas péché, ne pouvait-il pas créer des hommes impeccables, ou qui jamais n'abusassent de leur

liberté pour mal faire? Si les élus sont incapables de pécher dans le ciel, Dieu n'aurait-il pas pu faire des hommes impeccables sur la terre?

Chap. LXXVII. — Il est absurde de dire que la conduite de Dieu doit être un mystère pour l'homme, et qu'il n'a pas le droit de l'examiner et de la juger.

On ne manque pas de nous dire que l'énorme distance qui sépare Dieu et les hommes, fait que nécessairement la conduite de ce Dieu est un mystère pour nous, et que nous ne pouvons avoir le droit d'interroger notre maître. Cette réponse est-elle donc satisfaisante? Puisqu'il s'agit, selon vous, de mon bonheur éternel, ne suis-je donc pas en droit d'examiner la conduite de Dieu lui-même? Ce n'est qu'en vue du bonheur que les hommes en espèrent, qu'ils sont soumis à l'empire d'un Dieu. Un despote à qui les hommes ne se soumettraient que par la crainte, un maître que l'on ne peut interroger, un souverain totalement inaccessible, ne peut mériter les hommages des êtres intelligens. Si la conduite de Dieu est un mystère pour moi, elle n'est point faite pour moi. L'homme ne peut ni adorer, ni admirer, ni respecter, ni imiter une conduite dans laquelle tout est impossible à concevoir, ou dont il ne peut souvent se faire que des idées révoltantes; à moins qu'on ne prétende qu'il faut adorer toutes les choses que l'on est forcé d'ignorer, et que tout ce qu'on n'entend pas devient dès lors admirable.

Prêtres! vous nous criez sans cesse que les des

seins de Dieu sont impénétrables; que *ses voies ne sont pas nos voies; que ses pensées ne sont pas nos pensées;* que c'est une folie de se plaindre de son administration, dont les motifs et les ressorts nous sont entièrement inconnus; qu'il y a de la témérité à taxer ses jugemens d'être injustes, parce qu'ils sont incompréhensibles pour nous. Mais ne voyez-vous pas qu'en parlant sur ce ton, vous détruisez de vos propres mains tous vos profonds systèmes qui n'ont pour but que de nous expliquer les voies de la divinité, que vous dites *impénétrables?* Ces jugemens, ces voies et ces desseins, les avez-vous donc pénétrés? Vous n'osez pas le dire; et, quoique vous en raisonniez sans fin, vous ne les comprenez pas plus que nous. Si par hasard vous connaissez le plan du Dieu que vous nous faites admirer, tandis que bien des gens le trouvent si peu digne d'un être juste, bon, intelligent, raisonnable; ne dites plus que ce plan est *impénétrable.* Si vous l'ignorez comme nous, ayez quelque indulgence pour ceux qui confessent ingénument qu'ils n'y comprennent rien, ou qu'ils n'y voient rien de divin. Cessez de persécuter pour des opinions auxquelles vous n'entendez rien vous-mêmes; cessez de vous déchirer les uns les autres pour des rêves et des conjectures que tout semble contredire; parlez-nous de choses intelligibles et vraiment utiles pour l'homme; et ne nous parlez plus des voies

impénétrables d'un Dieu, sur lesquelles vous ne faites que balbutier et vous contredire.

En nous parlant sans cesse des profondeurs immenses de la sagesse divine, en nous défendant de sonder des abîmes, en nous disant qu'il y a de l'insolence à citer Dieu au tribunal de notre chétive raison, en nous faisant un crime de juger notre maître, les théologiens ne nous apprennent rien que l'embarras où ils se trouvent, quand il s'agit de rendre compte de la conduite d'un Dieu, qu'ils ne trouvent merveilleuse, que parce qu'ils sont dans l'impossibilité totale d'y rien comprendre eux-mêmes.

CHAP. LXXVIII. — Il est absurde d'appeler *Dieu de justice et de bonté*, un être qui fait tomber indistinctement tous les maux sur les bons et les méchans, sur les innocens et les coupables; il est fantasque d'exiger que les malheureux se consolent de leur infortune, dans les bras même de celui qui seul en est l'auteur.

LE mal physique passe communément pour être la punition du péché. Les calamités, les maladies, les famines, les guerres, les tremblemens de terre sont des moyens dont Dieu se sert pour châtier les hommes pervers. Ainsi, l'on ne fait pas difficulté d'attribuer ces maux à la sévérité d'un Dieu juste et bon. Cependant ne voyons-nous pas ces fléaux tomber indistinctement sur les bons et sur les méchans, sur les impies et sur les dévots, sur les innocens et sur les coupables? Comment veut-on nous faire admirer, dans ce procédé, la

justice et la bonté d'un être dont l'idée paraît si consolante à tant de malheureux? Il faut sans doute que ces malheureux aient le cerveau troublé par leurs infortunes, puisqu'ils oublient que leur Dieu est l'arbitre des choses, le dispensateur unique des événemens de ce monde. Dans ce cas, ne serait-ce pas à lui qu'ils devraient s'en prendre des maux dont ils voudraient se consoler entre ses bras? Père infortuné! tu te consoles, dans le sein de la providence, de la perte d'un enfant chéri ou d'une épouse qui faisait ton bonheur! Hélas! Ne vois-tu pas que ton Dieu les a tués? Ton Dieu t'a rendu misérable; et tu veux que ton Dieu te console des coups affreux qu'il t'a portés!

Les notions fantasques et surnaturelles de la théologie ont réussi tellement à renverser dans l'esprit humain les idées les plus simples, les plus claires, les plus naturelles, que les dévots, incapables d'accuser Dieu de malice, s'accoutument à regarder les plus tristes coups du sort comme des preuves indubitables de la bonté céleste. Sont-ils dans l'affliction? On leur ordonne de croire que Dieu les aime, que Dieu les visite, que Dieu veut les éprouver. Ainsi la religion est parvenue à changer le mal en bien! Un profane disait avec raison : *Si le bon Dieu traite ainsi ceux qu'il aime, je le prie très-instamment de ne pas songer à moi.*

Il a fallu que les hommes eussent pris des notions bien sinistres et bien cruelles de leur Dieu

qu'ils disent si bon, pour se persuader que les calamités les plus affreuses et les afflictions les plus cuisantes sont des signes de sa faveur! Un génie malfaisant, un démon serait-il donc plus ingénieux à tourmenter ses ennemis, que ne l'est quelquefois le Dieu de la bonté, si souvent occupé à faire sentir ses rigueurs à ses plus chers amis?

CHAP. LXXIX. — Un Dieu, qui punit les fautes qu'il aurait pu empêcher, est un fou qui joint l'injustice à la sottise.

QUE dirions-nous d'un père qu'on nous assurerait veiller sans relâche à la conservation et au bien-être de ses enfans faibles et sans prévoyance et qui pourtant leur laisserait la liberté d'errer à l'aventure au milieu des rochers, des précipices et des eaux; qui ne les empêcherait que rarement de suivre leurs appétits désordonnés; qui leur permettrait de manier, sans précaution, des armes meurtrières, au risque de s'en blesser grièvement? Que penserions-nous de ce même père, si, au lieu de s'en prendre à lui-même du mal qui serait arrivé à ses pauvres enfans, il les punissait de leurs écarts de la façon la plus cruelle? Nous dirions, avec raison, que ce père est un fou qui joint l'injustice à la sottise.

Un Dieu qui punit les fautes qu'il aurait pu empêcher, est un être qui manque et de sagesse, et de bonté, et d'équité. Un Dieu prévoyant préviendrait le mal, et par là même se verrait dispensé de le punir. Un Dieu bon ne punirait pas des faiblesses qu'il saurait inhérentes à la nature hu-

maine. Un Dieu juste, s'il a fait l'homme, ne punirait pas l'homme de ne l'avoir pas fait assez fort pour résister à ses désirs. Punir la faiblesse, c'est la plus injuste des tyrannies. N'est-ce pas calomnier un Dieu juste, que de dire qu'il punit les hommes de leurs fautes, même dans la vie présente? Comment punirait-il des êtres qu'il ne tiendrait qu'à lui de corriger, et qui, tant qu'ils n'ont pas reçu la *grâce*, ne peuvent agir autrement qu'ils ne font?

Suivant les principes des théologiens eux-mêmes, l'homme, dans son état actuel de corruption, ne peut faire que du mal, puisque sans la grâce divine il n'a jamais la force de faire le bien. Or, si la nature de l'homme, abandonnée à elle-même ou destituée des secours divins, le détermine nécessairement au mal, ou le rend incapable de faire le bien, que devient le *libre arbitre* de l'homme? D'après de tels principes, l'homme ne peut ni mériter ni démériter; en récompensant l'homme du bien qu'il fait, Dieu ne ferait que se récompenser lui même; en punissant l'homme du mal qu'il fait, Dieu le punirait de ne lui avoir pas donné la grâce, sans laquelle il était dans l'impossibilité de mieux faire.

Chap. LXXX. — Le libre arbitre est une chimère.

Les théologiens nous disent et nous répètent que l'homme est libre, tandis que tous leurs principes conspirent à détruire la liberté de l'homme.

En voulant justifier la divinité, ils l'accusent réellement de la plus noire des injustices. Ils supposent que, sans la grâce, l'homme est nécessité à malfaire; et ils assurent que Dieu le punira pour ne lui avoir point donné la grâce de faire le bien!

Pour peu qu'on réfléchisse, on sera forcé de reconnaître que l'homme est nécessité dans toutes ses actions, et que son libre arbitre est une chimère, même dans le système des théologiens. Dépend-il de l'homme de naître ou de ne pas naître de tels ou de tels parens? Dépend-il de l'homme de prendre ou de ne pas prendre les opinions de ses parens et de ses instituteurs? Si j'étais né de parens idolâtres ou mahométans, eut-il dépendu de moi de devenir chrétien? Cependant de graves docteurs nous assurent qu'un Dieu juste damnera sans pitié tous ceux à qui il n'aura pas fait la grâce de connaître la religion des chrétiens!

La naissance de l'homme ne dépend aucunement de son choix; on ne lui a pas demandé s'il voulait venir ou ne pas venir au monde; la nature ne l'a pas consulté sur le pays et les parens qu'elle lui a donnés; ses idées acquises, ses opinions, ses notions vraies ou fausses, sont des fruits nécessaires de l'éducation qu'il a reçue et dont il n'a point été le maître; ses passions et ses désirs sont des suites nécessaires du tempérament que la nature lui a donné, et des idées qui lui ont été inspirées; durant tout le cours de sa vie, ses volontés et ses actions sont déterminées par ses liaisons,

ses habitudes, ses affaires, ses plaisirs, ses conversations, par les pensées qui se présentent involontairement à lui, en un mot, par une foule d'événemens et d'accidens qui sont hors de son pouvoir. Incapable de prévoir l'avenir, il ne sait ni ce qu'il voudra ni ce qu'il fera, dans l'instant qui doit suivre immédiatement l'instant où il se trouve. L'homme arrive à sa fin sans que, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, il ait été libre un instant.

L'homme, direz-vous, veut, délibère, choisit, se détermine; et vous en conclurez que ses actions sont libres. Il est vrai que l'homme veut, mais il n'est pas maître de sa volonté ou de ses désirs; il ne peut désirer et vouloir que ce qu'il juge avantageux pour lui-même; il ne peut pas aimer la douleur ni détester le plaisir. L'homme, dira-t-on, préfère quelquefois la douleur au plaisir; mais alors il préfère une douleur passagère dans la vue de se procurer un plaisir plus grand ou plus durable. Dans ce cas, l'idée d'un plus grand bien le détermine nécessairement à se priver d'un bien moins considérable.

Ce n'est pas l'amant qui donne à sa maîtresse les traits dont il est enchanté; il n'est donc pas le maître d'aimer ou de ne pas aimer l'objet de sa tendresse; il n'est pas le maître de l'imagination ou du tempérament qui le dominent. D'où il suit évidemment que l'homme n'est pas le maître des volontés et des désirs qui s'élèvent dans son âme,

indépendamment de lui. Mais l'homme, direz-vous, peut résister à ses désirs; donc il est libre. L'homme résiste à ses désirs, lorsque les motifs qui le détournent d'un objet sont plus forts que ceux qui le poussent vers cet objet; mais alors sa résistance est nécessaire. Un homme qui craint plus le déshonneur ou le supplice qu'il n'a d'amour pour l'argent, résiste nécessairement au désir de s'emparer de l'argent d'un autre.

Ne sommes-nous pas libres, lorsque nous délibérons? Mais est-on le maître de savoir ou de ne pas savoir, d'être incertain ou assuré? La délibération est un effet nécessaire de l'incertitude où nous nous trouvons sur les suites de notre action. Dès que nous sommes ou que nous nous croyons assurés de ces suites, nous nous décidons nécessairement; et alors nous agissons nécessairement, suivant que nous aurons bien ou mal jugé. Nos jugemens, vrais ou faux, ne sont pas libres; ils sont nécessairement déterminés par les idées quelconques que nous avons reçues ou que notre esprit s'est formées.

L'homme n'est point libre dans son choix; il est évidemment nécessité à choisir ce qu'il juge le plus utile ou le plus agréable pour lui-même. Quand il suspend son choix, il n'est pas libre non plus; il est forcé de le suspendre jusqu'à ce qu'il connaisse ou croie connaître les qualités des objets qui se présentent à lui, ou jusqu'à ce qu'il ait pesé les conséquences de ses actions. L'homme,

direz-vous, se décide à tout moment pour des actions qu'il sait devoir nuire à lui-même; l'homme quelquefois se tue : donc il est libre. Je le nie. L'homme est-il le maître de bien ou de mal raisonner? Sa raison et sa sagesse ne dépendent-elles pas, soit des opinions qu'il s'est faites, soit de la conformation de sa machine? Comme ni les unes ni l'autre ne dépendent de sa volonté, elles ne peuvent aucunement prouver sa liberté.

« Si je fais la gageure de faire ou de ne pas « faire une chose, ne suis-je pas libre? Ne dépend-« il pas de moi de la faire ou de ne la pas faire? » Non, vous répondrai-je; le désir de gagner la gageure vous déterminera nécessairement à faire ou à ne pas faire la chose en question. Mais si je consens à perdre la gageure? Alors le désir de me prouver que vous êtes libre, sera devenu en vous un motif plus fort que le désir de gagner la gageure; et ce motif vous aura nécessairement déterminé à faire ou à ne pas faire la chose dont il s'agissait entre nous.

Mais, direz-vous, je me sens libre. C'est une illusion que l'on peut comparer à celle de la mouche de la fable, qui, placée sur le timon d'une lourde voiture, s'applaudissait de diriger la marche d'un coche qui l'emportait elle-même. L'homme qui se croit libre est une mouche qui croit être le maître de mouvoir la machine de l'univers, tandis qu'il en est lui-même entraîné à son insu.

Le sentiment intime qui nous fait croire que

nous sommes libres de faire ou de ne pas faire une chose, n'est qu'une pure illusion. Lorsque nous remonterons au principe véritable de nos actions, nous trouverons qu'elles ne sont jamais que des suites nécessaires de nos volontés et de nos désirs, qui jamais ne sont en notre pouvoir. Vous vous croyez libres, parce que vous faites ce que vous voulez; mais êtes-vous donc libre de vouloir ou de ne pas vouloir, de désirer ou de ne pas désirer? vos volontés et vos désirs ne sont-ils pas nécessairement excités par des objets ou par des qualités qui ne dépendent aucunement de vous?

Chap. LXXXI. — Il ne faudrait pas en conclure que la société n'a pas le droit de châtier les méchans.

« Si les actions des hommes sont nécessaires, « si les hommes ne sont pas libres, de quel droit « la société punit-elle les méchans qui l'infestent? « N'est-il pas très-injuste de châtier des êtres qui « n'ont pu agir autrement qu'ils n'ont fait? » Si les méchans agissent nécessairement d'après les impulsions de leur méchant naturel, la société, en les punissant, agit de son côté nécessairement par le desir de se conserver. Certains objets produisent nécessairement en nous le sentiment de la douleur; dès lors notre nature nous force de les haïr et nous invite à les écarter de nous. Un tigre, pressé par la faim, s'élance sur l'homme qu'il veut dévorer; mais l'homme n'est pas le maître de ne

pas craindre le tigre, et cherche nécessairement les moyens de l'exterminer.

Chap. LXXXII. — Réfutation d'argumens en faveur du libre arbitre.

« Si tout est nécessaire, les erreurs, les opinions et les idées des hommes sont fatales; et « dans ce cas, comment ou pourquoi prétendre « les réformer? » Les erreurs des hommes sont des suites nécessaires de leur ignorance; leur ignorance, leur entêtement, leur crédulité sont des suites nécessaires de leur inexpérience, de leur nonchalance, de leur peu de réflexion : de même que le transport au cerveau ou la léthargie sont des effets nécessaires de quelques maladies. La vérité, l'expérience, la réflexion, la raison sont des remèdes propres à guérir l'ignorance, le fanatisme et les folies : de même que la saignée est propre à calmer le transport au cerveau. Mais, direz-vous, pourquoi la vérité ne produit-elle pas cet effet sur bien des têtes malades? C'est qu'il est des maladies qui résistent à tous les remèdes; c'est qu'il est impossible de guérir des malades obstinés qui refusent de prendre les remèdes qu'on leur présente; c'est que les intérêts de quelques hommes et la sottise des autres s'opposent nécessairement à l'admission de la vérité.

Une cause ne produit son effet que quand elle n'est point interrompue, dans son action, par d'autres causes plus fortes qui, pour lors, affaiblissent l'action de la première ou la rendent inu-

tile. Il est absolument impossible de faire adopter les meilleurs argumens à des hommes fortement intéressés à l'erreur, prévenus en sa faveur, qui refusent de réfléchir; mais il est très-nécessaire que la vérité détrompe les âmes honnêtes qui la cherchent de bonne foi. La vérité est une cause; elle produit nécessairement son effet, quand son impulsion n'est point interceptée par des causes qui suspendent ses effets.

Chap. LXXXIII. — Suite.

« Oter à l'homme son libre arbitre, c'est, « nous dit-on, en faire une pure machine, un au« tomate; sans liberté, il n'existera plus en lui ni « mérite ni vertu. » Qu'est-ce que le mérite dan l'homme? C'est une façon d'agir qui le rend estimable aux yeux des êtres de son espèce. Qu'est-ce que la vertu? C'est une disposition qui nous porte à faire le bien des autres. Que peuvent avoir de méprisable des machines ou des automates, capables de produire des effets si désirables? Marc-Aurèle fut un ressort très-utile à la vaste machine de l'empire romain. De quel droit une machine mépriserait-elle une machine dont les ressorts facilitent son propre jeu? Les gens de bien sont des ressorts qui secondent la société dans sa tendance vers le bonheur; les méchans sont des ressorts mal conformés qui troublent l'ordre, la marche, l'harmonie de la société. Si, pour sa propre utilité, la société chérit et récompense les bons, elle hait, méprise et retranche les mé-

chans, comme des ressorts inutiles ou nuisibles.

Chap. LXXXIV. — Dieu même, s'il y avait un Dieu, ne serait pas libre : de là, l'inutilité de toute religion.

Le monde est un agent nécessaire; tous les êtres qui le composent sont liés les uns aux autres et ne peuvent agir autrement qu'ils ne font, tant qu'ils sont mus par les mêmes causes et pourvus des mêmes propriétés. Perdent-ils des propriétés? Ils agiront nécessairement d'une façon différente.

Dieu lui-même, en admettant pour un moment son existence, ne peut point être regardé comme un agent libre; s'il existait un Dieu, sa façon d'agir serait nécessairement déterminée par les propriétés inhérentes à sa nature; rien ne serait capable d'arrêter ou d'altérer ses volontés. Cela posé, ni nos actions, ni nos prières, ni nos sacrifices ne pourraient suspendre ou changer sa marche invariable et ses desseins immuables; d'où l'on est forcé de conclure que toute religion serait parfaitement inutile.

Chap. LXXXV. — D'après les principes mêmes de la théologie l'homme n'est pas libre un seul instant.

Si les théologiens n'étaient pas sans cesse en contradiction avec eux-mêmes, ils reconnaîtraient que, d'après leurs hypothèses, l'homme ne peut être réputé libre un instant. L'homme n'est-il pas supposé dans une dépendance continuelle de son Dieu? Est-on libre, quand on n'a pu exister et se conserver sans Dieu, et quand on cesse d'exister au gré de sa volonté suprême? Si Dieu a tiré

l'homme du néant, si la conservation de l'homme est une création continuée, si Dieu ne peut un instant perdre de vue sa créature, si tout ce qui lui arrive est une suite de la volonté divine, si l'homme ne peut rien par lui-même, si tous les événemens qu'il éprouve sont des effets des décrets divins, s'il ne fait aucun bien sans une grâce d'en haut, comment peut-on prétendre que l'homme jouisse de la liberté pendant un instant de sa durée? Si Dieu ne le conservait pas au moment où il pèche, comment l'homme pourrait-il pécher? Si Dieu le conserve alors, Dieu le force donc d'exister pour pécher.

CHAP. LXXXVI. — Tout mal, tout désordre, tout péché, ne peuvent être attribués qu'à Dieu; et par conséquent, il n'a pas le droit de punir ni de récompenser.

On ne cesse de comparer la divinité à un roi dont la plupart des hommes sont des sujets révoltés; et l'on prétend qu'il est en droit de récompenser les sujets qui lui demeurent fidèles, et de punir ceux qui se révoltent contre lui. Cette comparaison n'est juste dans aucune de ses parties. Dieu préside à une machine dont il a créé tous les ressorts; ces ressorts n'agissent qu'en raison de la manière dont Dieu les a formés; c'est à sa maladresse qu'il doit s'en prendre, si ces ressorts ne contribuent pas à l'harmonie de la machine dans laquelle l'ouvrier a voulu les faire entrer. Dieu est un roi créateur qui s'est créé de toutes pièces des sujets à lui-même, qui les a formés suivant son bon

plaisir, dont les volontés ne peuvent jamais trouver de résistance. Si Dieu dans son empire a des sujets rebelles, c'est que Dieu a résolu d'avoir des sujets rebelles. Si les péchés des hommes troublent l'ordre du monde, c'est que Dieu a voulu que cet ordre fût troublé.

Personne n'ose douter de la justice divine; cependant, sous l'empire d'un Dieu juste, on ne trouve que des injustices et des violences. La force décide du sort des nations; l'équité semble bannie de la terre; un petit nombre d'hommes se joue impunément du repos, des biens, de la liberté, de la vie de tous les autres. Tout est dans le désordre dans un monde gouverné par un Dieu à qui l'on dit que le désordre déplaît infiniment.

CHAP. LXXXII. — Les prières des hommes à Dieu prouvent assez qu'ils ne sont point satisfaits de l'économie divine.

QUOIQUE les hommes ne cessent d'admirer la sagesse, la bonté, la justice, le bel ordre de la providence; dans le fait, ils n'en sont jamais contents; les prières qu'ils adressent continuellement au ciel, ne nous montrent-elles pas qu'ils ne sont aucunement satisfaits de l'économie divine? Prier Dieu pour lui demander un bien, c'est se défier de ses soins vigilans; prier Dieu pour lui demander de détourner ou de faire cesser un mal, c'est tâcher de mettre obstacle au cours de sa justice; implorer l'assistance de Dieu dans ses calamités, c'est s'adresser à l'auteur même de ces calamités, pour lui représenter qu'en notre faveur il devrait

rectifier son plan, qui ne s'accorde point avec nos intérêts.

L'optimiste, ou celui qui trouve que dans ce monde *tout est bien*, et qui nous crie sans cesse que nous vivons dans *le meilleur des mondes possibles*, s'il était conséquent, ne devrait jamais prier; bien plus, il ne devrait point attendre un autre monde où l'homme sera plus heureux. Peut-il donc y avoir un meilleur monde que le *meilleur des mondes possibles?*

Quelques théologiens ont traité les *optimistes* d'impies, pour avoir fait entendre que Dieu n'avait pas pu produire un meilleur monde que celui où nous vivons; selon ces docteurs, c'est limiter la puissance divine et lui faire une injure. Mais ces théologiens ne voient-ils pas qu'il est bien moins outrageant pour Dieu de prétendre qu'il a fait de son mieux en produisant le monde, que de dire que, pouvant en produire un meilleur, il a eu la malice d'en faire un très-mauvais? Si l'optimiste, par son système, fait tort à la puissance divine, le théologien qui le traite d'impie, est lui-même un impie qui blesse la bonté divine, sous prétexte de prendre les intérêts de sa toute-puissance.

Chap. LXXXVIII. — La réparation des iniquités et des misères de ce monde dans un autre monde, est une conjecture chimérique, une supposition absurde.

Lorsque nous nous plaignons des maux dont notre monde est le théâtre, on nous renvoie à

l'autre monde; l'on nous fait entendre que Dieu y réparera toutes les iniquités et les misères qu'il permet pour un temps ici-bas. Cependant si, laissant reposer pour un temps assez long sa justice éternelle, Dieu a pu consentir au mal pendant toute la durée de notre globe actuel, quelle assurance avons-nous que, pendant toute la durée d'un autre globe, la justice divine ne s'endormira pas de même sur les malheurs de ses habitans?

On nous console de nos peines en disant que Dieu est patient, et que sa justice, quoique souvent très-lente, n'en est pas moins certaine. Ne voit-on pas que la patience ne peut pas convenir à un être juste, immuable et tout-puissant? Dieu peut-il donc tolérer l'injustice, même un instant? Temporiser avec un mal que l'on connaît, annonce soit faiblesse, soit incertitude, soit collusion; souffrir le mal que l'on a le pouvoir d'empêcher, c'est consentir que le mal se commette.

Chap. LXXXIX.—La théologie ne justifie le mal et les injustices, permis par son Dieu, qu'en concédant à ce Dieu le droit du plus fort, c'est-à-dire, la violation de tous les droits, ou en commandant aux hommes une dévotion imbécile.

J'entends une foule de docteurs me crier de toutes parts que Dieu est infiniment juste, mais que *sa justice n'est point celle des hommes*. De quelle espèce ou de quelle nature est donc cette justice divine? Quelle idée puis-je me former d'une justice qui ressemble si souvent à l'injustice humaine? N'est-ce pas confondre toutes nos idées

du juste et de l'injuste, que de nous dire que ce qui est équitable en Dieu est inique dans ses créatures? Comment prendre pour modèle un être dont les perfections divines sont précisément le rebours des perfections humaines?

« Dieu, dites-vous, est l'arbitre souverain de « nos destinées; son pouvoir suprême que rien ne « peut limiter, le met en droit de faire des ou« vrages de ses mains tout ce que bon lui semble; « un ver de terre, tel que l'homme, n'a pas même « le droit d'en murmurer. » Ce ton arrogant est visiblement emprunté du langage que tiennent pour l'ordinaire les ministres des tyrans, lorsqu'ils ferment la bouche à ceux qui souffrent de leurs violences; il ne peut donc être le langage des ministres d'un Dieu dont on vante l'équité; il n'est pas fait pour en imposer à un être qui raisonne. Ministres d'un Dieu juste! je vous dirai donc que la puissance la plus grande ne peut pas conférer, à votre Dieu lui-même, le droit d'être injuste à l'égard de la plus vile de ses créatures. Un despote n'est point un Dieu. Un Dieu qui s'arroge le droit de faire le mal, est un tyran; un tyran n'est pas un modèle pour les hommes, il doit être un objet exécrable à leurs yeux.

N'est-il pas bien étrange que, pour justifier la divinité, l'on en fasse à tout moment le plus injuste des êtres? Dès qu'on se plaint de sa conduite, on croit nous réduire au silence en nous alléguant que *Dieu est le maître*, ce qui signifie que Dieu,

étant le plus fort, n'est point asservi aux règles ordinaires. Mais le droit du plus fort est la violation de tous les droits; il ne peut passer pour un droit qu'aux yeux d'un conquérant sauvage qui, dans l'ivresse de sa fureur, s'imagine pouvoir faire tout ce que bon lui semble, des malheureux qu'il a vaincus; ce droit barbare ne peut paraître légitime qu'à des esclaves assez aveuglés pour croire que tout est licite à des tyrans, à qui l'on se sent trop faible pour résister.

Au sein même des plus grandes calamités, par une simplicité ridicule, ou plutôt par une contradiction sensible dans les termes, ne voyons-nous pas des dévots s'écrier que *le bon Dieu est le maître?* Ainsi donc, raisonneurs inconséquens, vous croyez de bonne foi que le *bon Dieu* vous envoie la peste, que le *bon Dieu* vous donne la guerre, que le *bon Dieu* est cause de la disette; en un mot, que le *bon Dieu,* sans cesser d'être bon, a la volonté et le droit de vous faire les plus grands maux que vous puissiez éprouver! Cessez au moins d'appeler *bon* votre Dieu, quand il vous fait du mal; ne dites pas alors qu'il est juste; dites qu'il est le plus fort, et qu'il vous est impossible de parer les coups que son caprice vous porte.

Dieu, direz-vous, *ne nous châtie que pour notre plus grand bien.* Mais quel bien réel peut-il donc résulter pour un peuple, d'être exterminé par la contagion, égorgé par des guerres, corrompu par les exemples de ses maîtres pervers,

écrasé sans relâche sous le sceptre de fer d'une suite de tyrans impitoyables, anéanti par les fléaux d'un mauvais gouvernement qui, souvent pendant des siècles, fait éprouver aux nations ses effets destructeurs? *Les yeux de la foi* doivent être d'étranges yeux, si l'on voit par leur moyen des avantages dans les misères les plus affreuses et dans les maux les plus durables, dans les vices et les folies dont notre espèce se voit si cruellement affligée!

Chap. XC. — La rédemption et les exterminations continuelles attribuées à Jehovah dans la *Bible*, sont autant d'inventions bizarres et ridicules, qui supposeraient un Dieu injuste et barbare.

Quelles bizarres idées de la justice divine peuvent donc avoir les chrétiens, à qui l'on dit de croire que leur Dieu, dans la vue de se réconcilier avec le genre humain coupable à son insu de la faute de ses pères, a fait mourir son propre fils innocent et incapable de pécher! Que dirions-nous d'un roi, dont les sujets se seraient révoltés, et qui, pour s'apaiser lui-même, ne trouverait d'autre expédient que de faire mourir l'héritier de sa couronne, qui n'aurait point trempé dans la rébellion générale? C'est, dira le chrétien, par bonté pour ses sujets incapables de satisfaire eux-mêmes à sa justice divine, que Dieu a consenti à la mort cruelle de son fils. Mais la bonté d'un père pour des étrangers ne le met pas en droit d'être injuste et barbare pour son fils. Toutes les qualités que-

la théologie donne à son Dieu, ne font à chaque instant que se détruire les unes les autres : toujours l'exercice de l'une de ses perfections est aux dépens de l'exercice d'une autre.

Le juif a-t-il des idées plus raisonnables que le chrétien de la justice divine? Un roi par son orgueil allume la colère du ciel; *Jehovah* fait descendre la peste sur son peuple innocent; soixante et dix mille sujets sont exterminés pour expier la faute d'un monarque que la bonté de Dieu a résolu d'épargner!

CHAP. XCI. — Comment voir un père tendre, généreux et équitable, dans un être qui n'a donné le jour à ses enfans, que pour les rendre malheureux.

MALGRÉ les injustices dont toutes les religions se plaisent à noircir la divinité, les hommes ne peuvent consentir à l'accuser d'iniquité; ils craignent que, semblable aux tyrans de ce monde, la vérité ne l'offense et ne redouble sur eux le poids de sa malice et de sa tyrannie. Ils écoutent donc leurs prêtres qui leur disent que leur Dieu est un père tendre, que ce Dieu est un monarque équitable dont l'objet en ce monde est de s'assurer de l'amour, de l'obéissance et du respect de ses sujets, qui ne leur laisse la liberté d'agir que pour leur fournir l'occasion de mériter ses faveurs et d'acquérir un bonheur éternel dont il ne leur est aucunement redevable. A quels signes les hommes peuvent-ils donc reconnaître la tendresse d'un père qui n'a donné le jour au plus grand

nombre de ses enfants que pour traîner sur la terre une vie pénible, inquiète et remplie d'amertumes? Est-il un présent plus funeste que cette prétendue liberté qui, dit-on, met les hommes à portée d'en abuser, et par-là d'encourir des malheurs éternels?

CHAP. XCII. — Toute la vie des mortels, tout ce qui se passe ici-bas, dépose contre la liberté de l'homme, contre la justice et la bonté d'un prétendu Dieu.

En appelant les mortels à la vie, à quel jeu cruel et dangereux la divinité ne les force-t-elle pas de jouer? Jetés dans le monde sans leur aveu, pourvus d'un tempérament dont ils ne sont point les maîtres, animés par des passions et des désirs inhérens à leur nature, exposés à des piéges qu'ils n'ont pas la force d'éviter, entraînés par des événemens qu'ils n'ont pu ni prévoir ni prévenir, les humains malheureux sont obligés de fournir une carrière qui peut les conduire à des supplices horribles pour la violence et la durée.

Des voyageurs assurent que, dans une contrée d'Asie, règne un sultan rempli de fantaisies et très-absolu dans ses volontés les plus bizarres. Par une étrange manie, ce prince passe son temps assis devant une table sur laquelle sont placés trois dés et un cornet. L'un des bouts de la table est couvert de monceaux d'or, destinés à exciter la cupidité des courtisans et des peuples dont le sultan est entouré. Celui-ci, connaissant le faible de ses sujets, leur tient à peu près ce langage : *Esclaves! je vous veux du bien. Ma bonté se propose*

de vous enrichir et de vous rendre tous heureux. Voyez-vous ces trésors? Eh bien! ils sont à vous, tâchez de les gagner; que chacun à son tour prenne en main ce cornet et ces dés; quiconque aura le bonheur d'amener rafle de six, *sera maître du trésor: mais je vous préviens que celui qui n'aura pas l'avantage d'amener le nombre requis, sera précipité pour toujours dans un cachot obscur, où ma justice exige qu'on le brûle à petit feu.* Sur ce discours du monarque, les assistans consternés se regardent les uns les autres; aucun ne veut s'exposer à courir une chance si dangereuse. *Quoi!* dit alors le sultan courroucé, *personne ne se présente pour jouer! Oh! ce n'est pas là mon compte. Ma gloire demande que l'on joue. Vous jouerez donc; je le veux: obéissez sans répliquer.* Il est bon d'observer que les dés du despote sont tellement préparés que, sur cent mille coups, il n'en est qu'un qui porte; ainsi le monarque généreux a le plaisir de voir sa prison bien garnie et ses richesses rarement emportées. Mortels! ce sultan, c'est votre Dieu; ses trésors sont le ciel; son cachot, c'est l'enfer; et vous tenez les dés.

CHAP. XCIII. — Il n'est pas vrai que nous devions aucune reconnaissance à ce qu'on appelle la *Providence*.

On nous répète à tout moment que nous devons à la Providence une reconnaissance infinie pour les bienfaits sans nombre dont il lui plaît de

nous combler. On nous vante surtout le bonheur d'exister. Mais hélas ! Combien est-il de mortels qui soient véritablement satisfaits de leur façon d'exister ? Si la vie nous offre des douceurs, de combien d'amertumes n'est-elle point mêlée ! Un seul chagrin cuisant ne suffit-il pas souvent pour empoisonner tout d'un coup la vie la plus paisible et la plus fortunée ? Est-il donc un grand nombre d'hommes qui, si la chose dépendait d'eux, voulussent recommencer au même prix la carrière pénible dans laquelle, sans leur aveu, le destin les a jetés ?

Vous dites que l'existence seule est un très-grand bienfait. Mais cette existence n'est-elle pas continuellement troublée par des chagrins, des craintes, des maladies souvent cruelles et très-peu méritées ? Cette existence, menacée de tant de côtés, ne peut-elle pas à chaque instant nous être arrachée ? Quel est celui qui, après avoir vécu pendant quelque temps, ne s'est pas vu privé d'une épouse chérie, d'un enfant bien aimé, d'un ami consolant, dont les pertes viennent sans cesse assaillir sa pensée ? Il est très-peu de mortels qui n'aient été forcés de boire dans la coupe de l'infortune ; il en est très-peu qui n'aient souvent désiré de finir. Enfin, il n'a pas dépendu de nous d'exister ou de n'exister pas. L'oiseau aurait-il donc de si grandes obligations à l'oiseleur, pour l'avoir pris dans ses filets et l'avoir mis dans sa volière, afin de s'en nourrir après s'en être amusé ?

CHAP. XCIV. — Prétendre que l'homme est l'enfant chéri de la Providence, le favori de Dieu, le but unique de ses travaux, le roi de la nature : c'est une folie.

NONOBSTANT les infirmités, les chagrins, les misères que l'homme est forcé de subir en ce monde, malgré les dangers que son imagination alarmée lui crée dans un autre, il a néanmoins la folie de se croire le favori de son Dieu, l'objet de tous ses soins, le but unique de tous ses travaux. Il s'imagine que l'univers entier est fait pour lui; il se nomme arrogamment le *roi de la nature,* et se met fort au-dessus des autres animaux. Pauvre mortel! sur quoi peux-tu fonder tes pretentions hautaines? C'est, dis-tu, sur ton âme, sur la raison dont tu jouis, sur tes facultés sublimes qui te mettent en état d'exercer un empire absolu sur les êtres qui t'environnent. Mais, faible souverain du monde! es-tu sûr un instant de la durée de ton règne? Les moindres atômes de la matière que tu méprises, ne suffisent-ils pas pour t'arracher à ton trône et pour te priver de la vie? Enfin le roi des animaux ne finit-il pas toujours par devenir la pâture des vers?

Tu nous parles de ton âme! Mais sais-tu ce que c'est qu'une âme? Ne vois-tu pas que cette âme n'est que l'assemblage de tes organes d'où résulte la vie? Refuserais-tu donc une âme aux autres animaux qui vivent, qui pensent, qui jugent, qui comparent, qui cherchent le plaisir, qui fuient la douleur ainsi que toi, et qui souvent ont des or-

ganes qui les servent mieux que les tiens? Tu nous vantes tes facultés intellectuelles; mais ces facultés qui te rendent si fier, te rendent-elles plus heureux que les autres créatures? Fais-tu souvent usage de cette raison dont tu te glorifies, et que la religion t'ordonne de ne point écouter? Ces bêtes que tu dédaignes, parce qu'elles sont ou plus faibles ou moins rusées que toi, sont-elles sujettes aux chagrins, aux peines d'esprit, à mille passions frivoles, à mille besoins imaginaires dont ton cœur est continuellement la proie? Sont-elles, comme toi, tourmentées par le passé, alarmées sur l'avenir? Bornées uniquement au présent, ce que tu appelles leur *instinct*, et ce que moi j'appelle leur *intelligence*, ne leur suffit-il pas pour se conserver, se défendre et chercher tous leurs besoins? Cet instinct dont tu parles avec mépris, ne les sert-il pas souvent bien mieux que tes facultés merveilleuses? Leur ignorance paisible ne leur est-elle pas plus avantageuse que ces méditations extravagantes et ces recherches futiles qui te rendent malheureux, et pour lesquelles tu pousses le délire jusqu'à massacrer les êtres de ton espèce si noble? Enfin, ces bêtes ont-elles, comme tant de mortels, une imagination troublée qui leur fait craindre, non seulement la mort, mais encore des tourmens éternels dont ils la croient suivie?

Auguste, ayant appris qu'Hérode, roi de Judée, avait fait mourir ses fils, s'écria : *Il vaut bien mieux être le pourceau d'Hérode que son fils!*

On peut en dire autant de l'homme; cet enfant chéri de la providence court des risques bien plus grands que tous les autres animaux. Après avoir bien souffert dans ce monde, ne se croit-il pas en danger de souffrir éternellement dans un autre?

CHAP. XCV. — Comparaison entre l'homme et les animaux.

QUELLE est la ligne précise de démarcation entre l'homme et les autres animaux, qu'il appelle des brutes? En quoi diffère-t-il essentiellement des bêtes? C'est, nous dit-on, par son intelligence, par les facultés de son esprit, par sa raison, que l'homme se montre supérieur à tous les autres animaux qui, dans tout ce qu'ils font, n'agissent que par des impulsions physiques auxquelles la raison n'a point de part. Mais enfin, les bêtes, ayant des besoins plus bornés que les hommes, se passent très-bien de ses facultés intellectuelles qui seraient parfaitement inutiles dans leur façon d'exister. Leur instinct leur suffit, tandis que toutes les facultés de l'homme suffisent à peine pour lui rendre son existence supportable et pour contenter les besoins que son imagination, ses préjugés, ses institutions multiplient pour son tourment.

La brute n'est point frappée des mêmes objets que l'homme; elle n'a ni les mêmes besoins, ni les mêmes désirs, ni les mêmes fantaisies; elle parvient très-promptement à sa maturité, tandis que rien n'est plus rare que de voir l'esprit humain

jouir pleinement de ses facultés, les exercer librement, en faire un usage convenable pour son propre bonheur.

CHAP. XCVI. — Il n'est pas au monde des animaux plus détestables que les tyrans.

On nous assure que l'âme humaine est une substance simple; mais si l'âme est une substance si simple, elle devrait être précisément la même dans tous les individus de l'espèce humaine, qui tous devraient avoir les mêmes facultés intellectuelles : cependant cela n'arrive pas; les hommes diffèrent autant par les qualités de l'esprit, que par les traits du visage. Il est, dans l'espèce humaine, des êtres aussi différens les uns des autres, que l'homme l'est ou d'un cheval ou d'un chien. Quelle conformité ou ressemblance trouvons-nous entre quelques hommes? Quelle distance infinie n'y a-t-il pas entre le génie d'un Locke, d'un Newton, et celui d'un paysan, d'un hottentot, d'un lapon?

L'homme ne diffère des autres animaux que par la différence de son organisation, qui le met à portée de produire des effets dont ils ne sont point capables. La variété que l'on remarque entre les organes des individus de l'espèce humaine, suffit pour nous expliquer les différences qui se trouvent entre eux pour les facultés que l'on nomme intellectuelles. Plus ou moins de finesse dans ces organes, de chaleur dans le sang, de promptitude dans les fluides, de souplesse ou de roideur

dans les fibres et les nerfs, doivent nécessairement produire les diversités infinies qui se remarquent entre les esprits des hommes. C'est par l'exercice, l'habitude, l'éducation, que l'esprit humain se développe et parvient à s'élever au-dessus des êtres qui l'environnent; l'homme sans culture et sans expérience est un être aussi dépourvu de raison et d'industrie que la brute. Un stupide est un homme dont les organes se remuent avec peine, dont le cerveau est difficile à ébranler, dont le sang circule avec peu de rapidité; un homme d'esprit est celui dont les organes sont souples, qui sent très-promptement, dont le cerveau se meut avec célérité; un savant est un homme dont les organes et le cerveau se sont long-temps exercés sur des objets qui l'occupent.

L'homme sans culture, sans expérience, sans raison, n'est-il pas plus méprisable et plus digne de haine que les insectes les plus vils ou que les bêtes les plus féroces? Est-il dans la nature un être plus détestable qu'un Tibère, un Néron, un Caligula? Ces destructeurs du genre humain connus sous le nom de conquérans, ont-ils donc des âmes plus estimables que celles des ours, des lions et des panthères? Est-il au monde des animaux plus détestables que les tyrans?

CHAP. XCVI. — Réfutation de l'excellence de l'homme.

LES extravagances humaines font bientôt disparaître, aux yeux de la raison, la supériorité que,

si gratuitement, l'homme s'arroge sur les autres animaux. Combien d'animaux font voir plus de douceur, de réflexion et de raison, que l'animal qui se dit raisonnable par excellence! Est-il, parmi les hommes si souvent esclaves et opprimés, des sociétés aussi bien constituées que celles des fourmis, des abeilles ou des castors? Vit-on jamais les bêtes féroces de la même espèce se donner rendez-vous dans les plaines pour se déchirer et se détruire sans profit? Voit-on s'élever entre elles des guerres de religion? La cruauté des bêtes contre les autres espèces a pour motif la faim, le besoin de se nourrir; la cruauté de l'homme contre l'homme n'a pour motif que la vanité de ses maîtres et la folie de ses préjugés impertinens.

Les spéculateurs qui s'imaginent ou qui veulent nous faire croire que tout dans l'univers a été fait pour l'homme, sont très-embarrassés quand on leur demande en quoi tant d'animaux malfaisans, qui sans cesse infestent notre séjour, peuvent contribuer au bien-être de l'homme? Quel avantage connu résulte-t-il, pour l'ami des dieux, d'être mordu par une vipère, piqué par un cousin, dévoré par la vermine, mis en pièces par un tigre, etc.? Tous ces animaux ne raisonneraient-ils pas aussi juste que nos théologiens, s'ils prétendaient que l'homme a été fait pour eux?

Chap. XCVIII. — Conte oriental.

A quelque distance de Bagdad, un dervis, re-

nommé pour sa sainteté, passait des jours tranquilles dans une solitude agréable. Les habitans d'alentour, pour avoir part à ses prières, s'empressaient chaque jour à lui porter des provisions et des présens. Le saint homme ne cessait de rendre grâces à Dieu des bienfaits dont sa providence le comblait. « O Allah! disait-il, que ta tendresse « est ineffable pour tes serviteurs! Qu'ai-je fait « pour mériter les biens dont ta libéralité m'acca« ble! O monarque des cieux! ô père de la nature! « quelles louanges pourraient dignement célébrer « ta munificence et tes soins paternels! O Allah! « que tes bontés sont grandes pour les enfans des « hommes! » Pénétré de reconnaissance, notre ermite fit le vœu d'entreprendre, pour la septième fois, le pélerinage de la Mecque. La guerre qui subsistait alors entre les Persans et les Turcs, ne put lui faire différer l'exécution de sa pieuse entreprise. Plein de confiance en Dieu, il se met en voyage; sous la sauvegarde inviolable d'un habit respecté, il traverse sans obstacle les détachemens ennemis; loin d'être molesté, il reçoit à chaque pas des marques de la vénération du soldat des deux partis. A la fin, accablé de lassitude, il se voit obligé de chercher un asile contre les rayons d'un soleil brûlant; il le trouve sous l'ombrage frais d'un groupe de palmiers, dont un ruisseau limpide arrosait les racines. Dans ce lieu solitaire, dont la paix n'était troublée que par le murmure des eaux et le ramage des oiseaux, l'homme de

Dieu rencontra, non-seulement une retraite enchantée, mais encore un repas délicieux; il n'a qu'à étendre la main, pour cueillir des dattes et d'autres fruits agréables; le ruisseau lui fournit le moyen de se désaltérer; bientôt un gazon verd l'invite à prendre un doux repos; à son réveil, il fait l'ablution sacrée; et dans un transport d'allégresse, il s'écrie : « O Allah! que tes bontés sont « grandes pour les enfans des hommes! » Bien repu, rafraîchi, plein de force et de gaieté, notre saint poursuit sa route; elle le conduit quelque temps au travers d'une contrée riante qui n'offre à ses yeux que des côteaux fleuris, des prairies émaillées, des arbres chargés de fruits. Attendri par ce spectacle, il ne cesse d'adorer la main riche et libérale de la Providence, qui se montre partout occupée du bonheur de la race humaine. Parvenu un peu plus loin, il trouve quelques montagnes assez rudes à franchir; mais une fois arrivé à leur sommet, un spectacle hideux se présente tout-à-coup à ses regards; son âme en est consternée. Il découvre une vaste plaine entièrement désolée par le fer et la flamme; il la mesure des yeux et la voit couverte de plus de cent mille cadavres, restes déplorables d'une bataille sanglante qui, depuis peu de jours, s'était livrée dans ces lieux. Les aigles, les vautours, les corbeaux et les loups dévoraient à l'envi les corps morts dont la terre était jonchée. Cette vue plonge notre pélerin dans une sombre rêverie; le ciel, par une faveur spé-

ciale, lui avait donné de comprendre le langage des bêtes; il entendit un loup, gorgé de chair humaine, qui, dans l'excès de sa joie, s'écriait : « O « Allah! que tes bontés sont grandes pour les en- « fans des loups! Ta sagesse prévoyante a soin d'en- « voyer des vertiges à ces hommes détestables si « dangereux pour nous. Par un effet de ta provi- « dence qui veille sur tes créatures, ces destruc- « teurs de notre espèce s'égorgent les uns les au- « tres, et nous fournissent des repas somptueux. « O Allah! que tes bontés sont grandes pour les « enfans des loups! »

Chap. XCIV. — Il est insensé de ne voir dans l'univers que les bienfaits du ciel, et de croire que cet univers n'est fait que pour l'homme.

Une imagination enivrée ne voit dans l'univers que les bienfaits du ciel; un esprit plus calme y trouve et des biens et des maux. J'existe, direz-vous; mais cette existence est-elle toujours un bien? « Voyez, nous direz-vous, ce soleil qui « vous éclaire, cette terre qui pour vous se couvre « de moissons et de verdure, ces fleurs qui s'épa- « nouissent pour amuser vos regards et repaître « votre odorat, ces arbres qui se courbent sous des « fruits délicieux, ces ondes pures qui ne coulent « que pour vous désaltérer, ces mers qui embras- « sent l'univers pour faciliter votre commerce, « ces animaux qu'une nature prévoyante repro- « duit pour votre usage. » Oui, je vois toutes ces choses, et j'en jouis quand je le peux. Mais, dans

bien des climats, ce soleil si beau est presque toujours voilé pour moi; dans d'autres, sa chaleur excessive me tourmente, fait naître des orages, produit des maladies affreuses, dessèche les campagnes; les prés sont sans verdure, les arbres sont sans fruits, les moissons sont brûlées, les sources sont taries; je ne puis plus subsister qu'avec peine, et je gémis alors des cruautés d'une nature que vous trouvez toujours si bienfesante. Si ces mers m'amènent des épices, des richesses, des denrées inutiles, ne détruisent-elles pas en foule les mortels assez dupes pour les aller chercher?

La vanité de l'homme lui persuade qu'il est le centre unique de l'univers; il se fait un monde et un Dieu pour lui seul; il se croit assez de conséquence pour pouvoir à son gré déranger la nature; mais il raisonne en athée, dès qu'il s'agit des autres animaux. Ne s'imagine-t-il pas que les individus des espèces différentes de la sienne, sont des automates peu dignes des soins de la providence universelle, et que les bêtes ne peuvent être les objets de sa justice ou de sa bonté? Les mortels regardent les événemens heureux ou malheureux, la santé ou la maladie, la vie et la mort, l'abondance ou la disette, comme des récompenses ou des châtimens de l'usage ou de l'abus de la liberté qu'ils se sont gratuitement supposée. Raisonnent-ils de même quand il s'agit des bêtes? Non; quoiqu'ils les voient, sous un Dieu juste,

jouir et souffrir, être saines et malades, vivre et mourir comme eux, il ne leur vient pas dans l'esprit de demander par quels crimes ces bêtes ont pu s'attirer la disgrâce de l'arbitre de la nature. Des philosophes aveuglés par leurs préjugés théologiques, pour se tirer d'embarras, n'ont-ils pas poussé la folie jusqu'à prétendre que les bêtes ne sentaient pas?

Les hommes ne renonceront-ils donc jamais à leurs folles prétentions? Ne reconnaîtront-ils pas que la nature n'est point faite pour eux? Ne verront-ils pas que cette nature a mis de l'égalité entre tous les êtres qu'elle produit? Ne s'apercevront-ils pas que tous les êtres organisés sont également faits pour naître et pour mourir, pour jouir et pour souffrir? Enfin, au lieu de s'enorgueillir mal à propos de leurs facultés mentales, ne sont-ils pas forcés de convenir que souvent elles les rendent plus malheureux que les bêtes, dans lesquelles nous ne trouvons ni les opinions, ni les préjugés, ni les vanités, ni les folies qui décident à tout moment du bien-être de l'homme?

CHAP. C.—Qu'est-ce que l'âme? on n'en sait rien. Si cette âme prétendue, était d'une autre essence que celle du corps, leur union serait impossible.

La supériorité que les hommes s'arrogent sur les autres animaux, est principalement fondée sur l'opinion où ils sont, de posséder exclusivement une âme immortelle. Mais, dès qu'on leur demande ce que c'est que cette âme, vous les

voyez balbutier. C'est une substance inconnue, c'est une force secrète distinguée de leur corps, c'est un esprit dont ils n'ont nulle idée. Demandez-leur comment cet esprit qu'ils supposent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu se combiner avec leurs corps étendus et matériels? Ils vous diront qu'ils n'en savent rien, que c'est pour eux un mystère, que cette combinaison est l'effet de la toute-puissance de Dieu. Voilà les idées nettes que les hommes se forment de la substance cachée ou plutôt imaginaire dont ils ont fait le mobile de toutes leurs actions!

Si l'âme est une substance essentiellement différente du corps et qui ne peut avoir aucuns rapports avec lui, leur union serait, non un mystère, mais une chose impossible. D'ailleurs cette âme, étant d'une essence différente du corps, devrait nécessairement agir d'une façon différente de lui : cependant nous voyons que les mouvemens qu'éprouve le corps, se font sentir à cette âme prétendue, et que ces deux substances, diverses par leur essence, agissent toujours de concert. Vous nous direz encore que cette harmonie est un mystère; et moi, je vous dirai que je ne vois pas mon âme, que je ne connais et ne sens que mon corps, que c'est ce corps qui sent, qui pense, qui juge, qui souffre et qui jouit, et que toutes ses facultés sont des résultats nécessaires de son mécanisme propre ou de son organisation.

jouir et souffrir, être saines et malades, vivre et mourir comme eux, il ne leur vient pas dans l'esprit de demander par quels crimes ces bêtes ont pu s'attirer la disgrâce de l'arbitre de la nature. Des philosophes aveuglés par leurs préjugés théologiques, pour se tirer d'embarras, n'ont-ils pas poussé la folie jusqu'à prétendre que les bêtes ne sentaient pas?

Les hommes ne renonceront-ils donc jamais à leurs folles prétentions? Ne reconnaîtront-ils pas que la nature n'est point faite pour eux? Ne verront-ils pas que cette nature a mis de l'égalité entre tous les êtres qu'elle produit? Ne s'apercevront-ils pas que tous les êtres organisés sont également faits pour naître et pour mourir, pour jouir et pour souffrir? Enfin, au lieu de s'enorgueillir mal à propos de leurs facultés mentales, ne sont-ils pas forcés de convenir que souvent elles les rendent plus malheureux que les bêtes, dans lesquelles nous ne trouvons ni les opinions, ni les préjugés, ni les vanités, ni les folies qui décident à tout moment du bien-être de l'homme?

CHAP. C.—Qu'est-ce que l'âme? on n'en sait rien. Si cette âme prétendue, était d'une autre essence que celle du corps, leur union serait impossible.

La supériorité que les hommes s'arrogent sur les autres animaux, est principalement fondée sur l'opinion où ils sont, de posséder exclusivement une âme immortelle. Mais, dès qu'on leur demande ce que c'est que cette âme, vous les

voyez balbutier. C'est une substance inconnue, c'est une force secrète distinguée de leur corps, c'est un esprit dont ils n'ont nulle idée. Demandez-leur comment cet esprit qu'ils supposent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu se combiner avec leurs corps étendus et matériels? Ils vous diront qu'ils n'en savent rien, que c'est pour eux un mystère, que cette combinaison est l'effet de la toute-puissance de Dieu. Voilà les idées nettes que les hommes se forment de la substance cachée ou plutôt imaginaire dont ils ont fait le mobile de toutes leurs actions!

Si l'âme est une substance essentiellement différente du corps et qui ne peut avoir aucuns rapports avec lui, leur union serait, non un mystère, mais une chose impossible. D'ailleurs cette âme, étant d'une essence différente du corps, devrait nécessairement agir d'une façon différente de lui : cependant nous voyons que les mouvemens qu'éprouve le corps, se font sentir à cette âme prétendue, et que ces deux substances, diverses par leur essence, agissent toujours de concert. Vous nous direz encore que cette harmonie est un mystère; et moi, je vous dirai que je ne vois pas mon âme, que je ne connais et ne sens que mon corps, que c'est ce corps qui sent, qui pense, qui juge, qui souffre et qui jouit, et que toutes ses facultés sont des résultats nécessaires de son mécanisme propre ou de son organisation.

jouir et souffrir, être saines et malades, vivre et mourir comme eux, il ne leur vient pas dans l'esprit de demander par quels crimes ces bêtes ont pu s'attirer la disgrâce de l'arbitre de la nature. Des philosophes aveuglés par leurs préjugés théologiques, pour se tirer d'embarras, n'ont-ils pas poussé la folie jusqu'à prétendre que les bêtes ne sentaient pas?

Les hommes ne renonceront-ils donc jamais à leurs folles prétentions? Ne reconnaîtront-ils pas que la nature n'est point faite pour eux? Ne verront-ils pas que cette nature a mis de l'égalité entre tous les êtres qu'elle produit? Ne s'apercevront-ils pas que tous les êtres organisés sont également faits pour naître et pour mourir, pour jouir et pour souffrir? Enfin, au lieu de s'enorgueillir mal à propos de leurs facultés mentales, ne sont-ils pas forcés de convenir que souvent elles les rendent plus malheureux que les bêtes, dans lesquelles nous ne trouvons ni les opinions, ni les préjugés, ni les vanités, ni les folies qui décident à tout moment du bien-être de l'homme?

Chap. C.—Qu'est-ce que l'âme? on n'en sait rien. Si cette âme prétendue, était d'une autre essence que celle du corps, leur union serait impossible.

La supériorité que les hommes s'arrogent sur les autres animaux, est principalement fondée sur l'opinion où ils sont, de posséder exclusivement une âme immortelle. Mais, dès qu'on leur demande ce que c'est que cette âme, vous les

voyez balbutier. C'est une substance inconnue, c'est une force secrète distinguée de leur corps, c'est un esprit dont ils n'ont nulle idée. Demandez-leur comment cet esprit qu'ils supposent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu se combiner avec leurs corps étendus et matériels? Ils vous diront qu'ils n'en savent rien, que c'est pour eux un mystère, que cette combinaison est l'effet de la toute-puissance de Dieu. Voilà les idées nettes que les hommes se forment de la substance cachée ou plutôt imaginaire dont ils ont fait le mobile de toutes leurs actions!

Si l'âme est une substance essentiellement différente du corps et qui ne peut avoir aucuns rapports avec lui, leur union serait, non un mystère, mais une chose impossible. D'ailleurs cette âme, étant d'une essence différente du corps, devrait nécessairement agir d'une façon différente de lui : cependant nous voyons que les mouvemens qu'éprouve le corps, se font sentir à cette âme prétendue, et que ces deux substances, diverses par leur essence, agissent toujours de concert. Vous nous direz encore que cette harmonie est un mystère; et moi, je vous dirai que je ne vois pas mon âme, que je ne connais et ne sens que mon corps, que c'est ce corps qui sent, qui pense, qui juge, qui souffre et qui jouit, et que toutes ses facultés sont des résultats nécessaires de son mécanisme propre ou de son organisation.

Dans l'hypothèse même de la théologie, c'est-à-dire, en supposant un moteur tout puissant de la matière, de quel droit les théologiens refuseraient-ils à leur Dieu le pouvoir de donner à cette matière la faculté de penser? Lui serait-il donc plus difficile de créer des combinaisons de matière dont la pensée résultât, que des esprits qui pensent? Au moins, en supposant une matière qui pense, nous aurions quelques notions du sujet de la pensée ou de ce qui pense en nous, tandis qu'en attribuant la pensée à un être immatériel il nous est impossible de nous en faire la moindre idée.

CHAP. CV. — Il est faux que le matérialisme soit déshonorant pour l'espèce humaine.

On nous objecte que le matérialisme fait de l'homme une pure machine: ce que l'on juge très-déshonorant pour toute l'espèce humaine. Mais cette espèce humaine sera-t-elle bien plus honorée, quand on dira que l'homme agit par les impulsions secrètes d'un esprit, ou d'un certain *je ne sais quoi*, qui sert à l'animer, sans qu'on sache comment?

Il est aisé de s'apercevoir que la supériorité que l'on donne à l'*esprit* sur la matière, ou à l'âme sur le corps, n'est fondée que sur l'ignorance où l'on est de la nature de cette âme, tandis que l'on est plus familiarisé avec la matière ou le corps que l'on s'imagine connaître et dont on croit démêler

les ressorts; mais les mouvemens les plus simples de nos corps sont, pour tout homme qui les médite, des énigmes aussi difficiles à deviner que la pensée.

Chap. CVI. — Suite.

L'estime que tant de gens ont pour la substance spirituelle, ne paraît avoir pour motif que l'impossibilité où ils se trouvent de la définir d'une façon intelligible. Le mépris que nos métaphysiciens montrent pour la matière, ne vient que de ce que *la familiarité engendre le mépris.* Lorsqu'ils nous disent que *l'âme est plus excellente et plus noble que le corps*, ils ne nous disent rien, sinon que ce qu'ils ne connaissent aucunement, doit être bien plus beau que ce dont ils ont quelques faibles idées.

Chap. CVII. — Le dogme de l'autre vie n'est utile que pour ceux qui l'exploitent à l'aide de la crédulité publique.

On nous vante sans cesse l'utilité du dogme de l'autre vie; on prétend que, quand même ce ne serait qu'une fiction, elle est avantageuse, parce qu'elle en impose aux hommes et les conduit à la vertu. Mais, est-il bien vrai que ce dogme rende les hommes plus sages et plus vertueux? Les nations où cette fiction est établie, sont-elles donc remarquables par leurs mœurs et leur conduite? Le monde visible ne l'emporte-t-il pas toujours sur le monde invisible? Si ceux qui sont chargés

d'instruire et de gouverner les hommes, avaient eux-mêmes des lumières et des vertus, ils les gouverneraient bien mieux par des réalités que par de vaines chimères; mais, fourbes, ambitieux et corrompus, les législateurs ont partout trouvé plus court d'endormir les nations par des fables, que de leur enseigner des vérités, que de développer leur raison, que de les exciter à la vertu par des motifs sensibles et réels, que de les gouverner d'une façon raisonnable.

Les théologiens ont eu sans doute des raisons pour faire l'âme immatérielle; ils avaient besoin d'âmes et de chimères pour peupler les régions imaginaires qu'ils ont découvertes dans l'autre vie. Des âmes matérielles auraient été sujettes, comme tous les corps, à la dissolution. Or, si les hommes croyaient que tout doit périr avec eux, les géographes de l'autre monde perdraient évidemment le droit de guider leurs âmes vers ce séjour inconnu; ils ne tireraient aucuns profits des espérances dont ils les repaissent et des terreurs dont ils ont soin de les accabler. Si l'avenir n'est d'aucune utilité réelle pour le genre humain, il est au moins de la plus grande utilité pour ceux qui se sont chargés de l'y conduire.

Chap. CVIII. — Il est faux que le dogme de l'autre vie soit consolant; et, quand bien même il serait consolant, on ne devrait pas en conclure qu'il fût vrai.

« Mais, dira-t-on, le dogme de l'immortalité « de l'âme n'est-il pas consolant pour des êtres

« qui se trouvent souvent très-malheureux ici « bas? Quand ce serait une illusion, n'est-elle pas « douce et agréable? N'est-ce pas un bien pour « l'homme de croire qu'il pourra se survivre à lui-« même, et jouir quelque jour d'un bonheur qui « lui est refusé sur la terre? » Ainsi, pauvres mortels! vous faites de vos souhaits la mesure de la vérité! Parce que vous désirez de vivre toujours et d'être plus heureux, vous en concluez aussitôt que vous vivrez toujours, et que vous serez plus fortunés dans un monde inconnu, que dans le monde connu qui souvent ne vous procure que des peines! Consentez donc à quitter sans regrets ce monde qui cause bien plus de tourmens que de plaisirs au plus grand nombre d'entre vous. Résignez-vous à l'ordre du destin qui veut qu'ainsi que tous les êtres, vous ne duriez pas toujours. Mais que deviendrai-je? me demandes-tu, ô homme!.... Ce que tu étais, il y a quelques millions d'années. Tu étais alors *je ne sais quoi*; résous-toi donc à redevenir en un instant ce *je ne sais quoi* que tu étais alors; rentre paisiblement dans la maison universelle dont tu sortis à ton insu sous ta forme actuel; et passe, sans murmurer, comme tous les êtres qui t'environnent.

On nous répète sans cesse que les notions religieuses offrent des consolations infinies pour les infortunés; on prétend que l'idée de l'immortalité de l'âme et d'une vie plus heureuse est très-propre à élever le cœur de l'homme et à le soutenir au

milieu des adversités dont il se voit assailli sur la terre. Le matérialisme au contraire est, dit-on, un système affligeant fait pour dégrader l'homme, qui le met au rang des brutes, qui brise son courage, qui ne lui montre pour toute perspective qu'un anéantissement affreux capable de le conduire au désespoir et de l'inviter à se donner la mort, dès qu'il souffre en ce monde. Le grand art des théologiens est de souffler et le chaud et le froid, d'affliger et de consoler, de faire peur et de rassurer.

D'après les fictions de la théologie, les régions de l'autre vie sont heureuses et malheureuses. Rien de plus difficile que de se rendre digne du séjour de la félicité; rien de plus facile que d'obtenir une place dans le séjour des tourmens que la divinité prépare aux victimes infortunées de sa fureur eternelle. Ceux qui trouvent l'idée d'une autre vie si flatteuse et si douce, ont-ils donc oublié que cette autre vie, selon eux, doit être accompagnée de tourmens pour le plus grand nombre des mortels? L'idée de l'anéantissement total n'est-elle pas infiniment préférable à l'idée d'une existence éternelle accompagnée de douleurs et de *grincemens de dents?* La crainte de n'être pas toujours, est-elle plus affligeante que celle de n'avoir pas toujours été? La crainte de cesser d'être n'est un mal réel que pour l'imagination qui seule enfanta le dogme d'une autre vie.

Vous dites, ô docteurs chrétiens! que l'idée d'une vie plus heureuse est riante : on en convient; il n'est personne qui ne désire une existence plus agréable et plus solide que celle dont on jouit ici-bas. Mais, si le paradis est séduisant, vous conviendrez aussi que l'enfer est affreux. Le ciel est très-difficile, et l'enfer est très-facile à mériter. Ne dites-vous pas qu'une voie *étroite* et pénible conduit aux régions fortunées, et qu'une voie *large* mène aux régions du malheur? Ne répétez-vous pas à chaque instant que *le nombre des élus est très-petit, et celui des reprouvés très-grand?* Ne faut-il pas, pour se sauver, des grâces que votre Dieu n'accorde qu'à peu de gens? Eh bien! je vous dirai que ces idées ne sont aucunement consolantes; je vous dirai que j'aime mieux être anéanti une bonne fois que de brûler toujours; je vous dirai que le sort des bêtes me paraît plus désirable que le sort des damnés; je vous dirai que l'opinion qui me débarrasse de craintes accablantes dans ce monde, me paraît plus riante que l'incertitude où me laisse l'opinion d'un Dieu qui, maître de ses grâces, ne les donne qu'à ses favoris, et qui permet que tous les autres se rendent dignes des supplices éternels. Il n'y a que l'enthousiasme ou la folie qui puissent faire préférer un système évident qui rassure, à des conjectures improbables accompagnées d'incertitudes et de craintes desolantes.

CHAP. CIX. — Tous les principes religieux sont imaginaires. Le sens intime n'est que l'effet d'une habitude enracinée. Dieu est une chimère; et les qualités qu'on lui prodigue, se détruisent l'une par l'autre.

Tous les principes religieux sont une affaire de pure imagination, à laquelle l'expérience et le raisonnement n'eurent jamais aucune part. On trouve beaucoup de difficulté à les combattre, parce que l'imagination, une fois préoccupée de chimères qui l'étonnent ou la remuent, est incapable de raisonner. Celui qui combat la religion et ses fantômes par les armes de la raison, ressemble à un homme qui se servirait d'une épée pour tuer des moucherons : aussitôt que le coup est frappé, les moucherons et les chimères reviennent voltiger, et reprennent, dans les esprits, la place dont on croyait les avoir bannis.

Dès qu'on se refuse aux preuves que la théologie prétend donner de l'existence d'un Dieu, on oppose aux argumens qui la détruisent un *sens intime*, une persuasion profonde, un penchant invincible inhérent à tout homme, qui lui retrace malgré lui l'idée d'un être tout puissant qu'il ne peut totalement expulser de son esprit, et qu'il est forcé de reconnaître, en dépit des raisons les plus fortes qu'on peut lui alléguer. Mais si l'on veut analyser ce *sens intime* auquel on donne tant de poids, on trouvera qu'il n'est que l'effet d'une habitude enracinée qui, faisant fermer les yeux sur les preuves les plus démonstratives, ramène

le plus grand nombre des hommes, et souvent même les personnes les plus éclairées, aux préjugés de l'enfance. Qu'est-ce peut ce *sens intime* ou cette persuasion peu fondée, contre l'évidence qui nous démontre que ce qui implique contradiction ne peut point exister?.....

On nous dit très-gravement qu'il n'est pas démontré que Dieu n'existe pas. Cependant, rien n'est plus démontré, d'après tout ce que les hommes en ont dit jusqu'à présent, que ce Dieu est une chimère dont l'existence est totalement impossible, vu que rien n'est plus évident et plus démontré qu'un être ne peut rassembler des qualités aussi disparates, aussi contradictoires, aussi inconciliables que celles que toutes les religions de la terre assignent à la divinité? Le Dieu du théologien, ainsi que le Dieu du théiste, n'est-il pas évidemment une cause incompatible avec les effets qu'on lui attribue? De quelque façon qu'on s'y prenne, il faut ou inventer un autre Dieu, ou convenir que celui dont, depuis tant de siècles, on entretient les mortels, est à la fois très-bon et très-méchant, très-puissant et très-faible, immuable et changeant, parfaitement intelligent et parfaitement dépourvu et de raison et de plan et de moyens, ami de l'ordre et permettant le désordre, très-juste et très-injuste, très-habile et très-maladroit. Enfin, n'est-on pas forcé d'avouer qu'il est impossible de concilier les attributs discordans qu'on entasse sur un être dont on ne peut dire un

seul mot, sans tomber aussitôt dans les contradictions les plus palpables? Que l'on essaie d'attribuer une seule qualité à la divinité, et sur-le-champ ce qu'on en dira se trouvera contredit par les effets que l'on assigne à cette cause.

Chap. CX. — Toute religion n'est qu'un système imaginé pour concilier des contradictions à l'aide des mystères.

La théologie pourrait à juste titre se définir la *science des contradictions*. Toute religion n'est qu'un système imaginé pour concilier des notions inconciliables. A l'aide de l'habitude et de la terreur, on parvient à persister dans les plus grandes absurdités, lors même qu'elles sont le plus clairement exposées. Toutes les religions sont aisées à combattre, mais très-difficiles à déraciner. La raison ne peut rien contre l'habitude qui devient, comme on dit, *une seconde nature*. Il est beaucoup de personnes, sensées d'ailleurs, qui, même après avoir examiné les fondemens ruineux de leur croyance, y reviennent encore au mépris des raisons les plus frappantes.

Dès qu'on se plaint de ne rien comprendre à la religion, d'y trouver à chaque pas des absurdités qui répugnent, d'y voir des impossibilités, on nous dit que nous ne sommes pas faits pour rien concevoir aux vérités que la religion nous propose; que la raison s'égare et n'est qu'un guide infidèle capable de nous conduire à la perdition : l'on nous assure de plus que *ce qui est folie aux yeux des hommes, est sagesse aux yeux d'un Dieu* à qui

rien n'est impossible. Enfin, pour trancher d'un seul mot les difficultés les plus insurmontables que la théologie nous présente de toutes parts, on en est quitte pour dire que ce sont des *mystères*.

Chap. CXI. — Absurdité et inutilité des mystères, forgés dans le seul intérêt des prêtres.

Qu'est-ce qu'un mystère? Si j'examine la chose de près, je découvre bientôt qu'un mystère n'est jamais qu'une contradiction, une absurdité palpable, une impossibilité notoire, sur laquelle les théologiens veulent obliger les hommes à fermer humblement les yeux; en un mot, un mystère est tout ce que nos guides spirituels ne peuvent point nous expliquer.

Il est avantageux, pour les ministres de la religion, que les peuples ne comprennent rien à ce qu'ils enseignent. On est dans l'impossibilité d'examiner ce que l'on ne comprend point; toutes les fois qu'on ne voit goutte, on est forcé de se laisser mener. Si la religion était claire, les prêtres n'auraient pas tant d'affaires ici-bas.

Point de religion sans mystères; le mystère est de son essence; une religion dépourvue de mystères serait une contradiction dans les termes. Le Dieu qui sert de fondement à la religion naturelle, au théisme ou au déisme, est lui-même le plus grand des mystères pour un esprit qui veut s'en occuper.

Chap. CXII. — Suite.

Toutes les religions révélées que l'on voit dans

le monde, sont remplies de dogmes mystérieux, de principes inintelligibles, de merveilles incroyables, de récits étonnans qui ne semblent imaginés que pour confondre la raison. Toute religion annonce un Dieu caché, dont l'essence est un mystère; en conséquence, la conduite qu'on lui prête est aussi difficile à concevoir que l'essence de ce Dieu lui-même. La divinité n'a jamais parlé que d'une façon énigmatique et mystérieuse, dans les religions si variées qu'elle a fondées en différentes régions de notre globe. Elle ne s'est partout révélée que pour annoncer des mystères, c'est-à-dire, pour avertir les mortels qu'elle prétendait qu'ils crussent des contradictions, des impossibilités, des choses auxquelles ils étaient incapables d'attacher aucunes idées certaines.

Plus une religion a de mystères, plus elle présente à l'esprit de choses incroyables : et plus elle est en droit de plaire à l'imagination des hommes qui y trouve dès lors une pâture continuelle. Plus une religion est ténébreuse : et plus elle paraît divine, c'est-à-dire, conforme à la nature d'un être caché dont on n'a point d'idées.

C'est le propre de l'ignorance de préférer l'inconnu, le caché, le fabuleux, le merveilleux, l'incroyable, le terrible même, à ce qui est clair, simple et vrai. Le vrai ne donne point à l'imagination des secousses aussi vives que la fiction que d'ailleurs chacun est le maître d'arranger à sa

manière. Le vulgaire ne demande pas mieux que d'écouter des fables; les prêtres et les législateurs, en inventant des religions et en forgeant des mystères, l'ont servi à son gré. Ils se sont attachés par là des enthousiastes, des femmes, des ignorans. Des êtres de cette trempe se paient aisément de raisons qu'ils sont incapables d'examiner; l'amour du simple et du vrai ne se trouve que dans le petit nombre de ceux dont l'imagination se règle par l'étude et par la réflexion.

Les habitans d'un village ne sont jamais plus contens de leur curé, que quand il mêle bien du latin dans son sermon. Les ignorans s'imaginent toujours que celui qui leur parle de choses qu'ils ne comprennent pas, est un homme très-habile. Voilà le vrai principe de la crédulité des peuples, et de l'autorité de ceux qui prétendent les guider.

Chap. CXIV. — Suite.

Parler aux hommes pour leur annoncer des mystères, c'est donner et retenir, c'est parler pour n'être point entendu. Celui qui ne parle que par énigmes, ou cherche à s'amuser de l'embarras qu'il cause, ou trouve son intérêt à ne pas s'expliquer trop clairement. Tout secret annonce défiance, impuissance et crainte. Les princes et leurs ministres font mystère de leurs projets, de peur que leurs ennemis, venant à les pénétrer, ne les fassent échouer. Un Dieu bon peut-il donc s'amuser de l'embarras de ses créatures? Un Dieu

qui jouit d'une puissance à laquelle rien au monde n'est capable de résister, peut-il appréhender que ses vues soient traversées? Quel intérêt aurait-il donc à nous faire débiter des énigmes et des mystères?

On nous dit que l'homme, par la faiblesse de sa nature, n'est capable de rien comprendre à l'économie divine qui ne peut être pour lui qu'un tissu de mystères; que Dieu ne peut lui dévoiler des secrets, nécessairement au-dessus de sa portée. Dans ce cas, je répondrai toujours que l'homme n'est pas fait pour s'occuper de l'économie divine, que cette économie ne peut aucunement l'intéresser, qu'il n'a nul besoin de mystères qu'il ne saurait entendre; et partant, qu'une religion mystérieuse n'est pas plus faite pour lui, qu'un discours éloquent n'est fait pour un troupeau de brebis.

CHAP. CXIV. — Un Dieu universel aurait dû révéler une religion universelle.

La divinité s'est révélée d'une façon si peu uniforme dans les diverses contrées de notre globe, qu'en matière de religion, les hommes se regardent, les uns les autres, avec les yeux de la haine ou du mépris. Les partisans des différentes sectes se trouvent réciproquement très-ridicules et très-fous; les mystères les plus respectés dans une religion, sont des objets de risée pour une autre. Dieu, ayant tant fait que de se révéler aux hommes, aurait au moins dû leur parler une même langue à tous, et dispenser leur faible esprit de l'embarras

de chercher quelle peut être la religion vraiment émanée de lui, ou quel est le culte le plus agréable à ses yeux.

Un Dieu universel aurait dû révéler une religion universelle. Par quelle fatalité se trouve-t-il donc tant de religions différentes sur la terre? Quelle est la véritable parmi le grand nombre de celles qui, chacune, prétendent l'être à l'exclusion de toutes les autres? Il y a tout lieu de croire qu'aucune ne jouit de cet avantage; la division et les disputes dans les opinions sont les signes indubitables de l'incertitude et de l'obscurité des principes d'où l'on part.

CHAP. CXV. — Ce qui prouve que la religion n'est pas nécessaire, c'est qu'elle est inintelligible.

Si la religion était nécessaire à tous les hommes, elle devrait être intelligible pour tous les hommes. Si cette religion était la chose la plus importante pour eux, la bonté de Dieu semblerait exiger qu'elle fût pour eux de toutes les choses la plus claire, la plus évidente, la plus démontrée. N'est-il donc pas étonnant de voir que cette chose, si essentielle au salut des mortels, est précisément celle qu'ils entendent le moins, et sur laquelle depuis tant de siècles leurs docteurs ont le plus disputé? Jamais les prêtres d'une même secte ne sont parvenus jusqu'ici à s'accorder entre eux sur la façon d'entendre les volontés d'un Dieu qui a bien voulu se révéler?

Le monde que nous habitons peut être com-

paré à une place publique, dans les différentes parties de laquelle sont répandus plusieurs charlatans qui, chacun, s'efforcent d'attirer les passans, en décriant les remèdes que débitent leurs confrères. Chaque boutique a ses chalands, persuadés que leurs empiriques possèdent seuls les bons remèdes; malgré l'usa e continuel qu'ils en font, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne s'en trouvent pas mieux, ou qu'ils sont tout aussi malades que ceux qui courent après les charlatans d'une boutique différente. La dévotion est une maladie de l'imagination contractée dès l'enfance; le dévot est un hypocondriaque qui ne fait qu'augmenter son mal, à force de remèdes. Le sage n'en prend aucun, il suit un bon régime; et d'ailleurs il laisse agir la nature.

CHAP. CXVI. — Toutes les religions sont ridiculisées par les croyances opposées et également insensées des partisans même des différentes religions.

Aux yeux d'un homme sensé, rien ne paraît plus ridicule que les jugemens que portent, les uns des autres, les partisans également insensés des différentes religions dont la terre est peuplée. Un chrétien trouve que l'Alcoran, c'est-à-dire, la révélation divine annoncée par Mahomet, n'est qu'un tissu de rêveries impertinentes et d'impostures injurieuses à la divinité. Le mahométan de son côté traite le chrétien d'*idolâtre* et de *chien;* il ne voit que des absurdités dans sa religion; il s'imagine être en droit de conquérir son pays et

de le forcer, le glaive en main, de recevoir la religion de son divin prophète; il croit surtout que rien n'est plus impie et plus déraisonnable que d'adorer un homme, ou de croire la *trinité*. Le chrétien protestant qui, sans scrupule, adore un homme et qui croit fermement le mystère inconcevable de la *trinité*, se moque du chrétien catholique, parce que celui-ci croit de plus au mystère de la *transsubstantiation*; il le traite de fou, d'impie et d'idolâtre, parce qu'il se met à genoux pour adorer du pain, dans lequel il croit voir le Dieu de l'univers. Les chrétiens de toutes les sectes s'accordent à regarder comme des sottises, les incarnations du Dieu des Indes *Vistnou*; ils soutiennent que la seule *incarnation* véritable est celle de *Jésus*, fils du Dieu de l'univers et de la femme d'un charpentier. Le théiste qui se dit sectateur d'une religion qu'il suppose être celle de la nature, content d'admettre un Dieu dont il n'a nulle idée, se permet de plaisanter sur tous les autres mystères enseignés par toutes les religions du monde.

CHAP. CXVII. — Opinion d'un théologien fameux.

UN théologien fameux n'a-t-il pas reconnu l'absurdité d'admettre un Dieu et de s'arrêter en chemin? « A nous autres, dit-il, qui croyons par « la foi un vrai Dieu, une substance singulière, « rien ne doit plus nous coûter. Ce premier mys- « tère qui n'est pas petit en lui-même, une fois

« admis, la raison ne doit plus souffrir de violence « sur tout le reste. Pour moi, je n'ai pas plus de « peine à recevoir un million de choses que je « n'entends pas, qu'à croire la première vérité « qui me passe (1). »

Est-il rien de plus contradictoire, de plus impossible ou de plus mystérieux, que la création de la matière par un être immatériel qui, lui-même immuable, opère les changemens continuels que nous voyons dans le monde? Est-il rien de plus incompatible avec toutes les notions du bon sens, que de croire qu'un être souverainement bon, sage, équitable et puissant, préside à la nature et dirige par lui-même les mouvemens d'un monde qui n'est rempli que de folies, de misères, de crimes, de désordres, qu'il aurait pu d'un seul mot prévenir, empêcher ou faire disparaître? En un mot, dès qu'on admet un être aussi contradictoire que le Dieu théologique, de quel droit refuserait-on d'admettre les fables les plus improbables, les miracles les plus étonnans, les mystères les plus profonds?

Chap. CXVIII. — Le Dieu des déistes n'est ni moins contradictoire, ni moins chimérique, que le Dieu des théologiens.

Le théiste nous crie : « Gardez-vous d'adorer « le Dieu farouche et bizarre de la théologie; le « mien est un être infiniment sage et bon : c'est le

(1) Voyez *Bibliothèque raisonnée*, tome I, page 184. Ce passage est du R. P. Hardouin, de la Société de Jésus.

« père des hommes; c'est le plus doux des souve« rains; c'est lui qui remplit l'univers de ses bien« faits. » Mais, lui dirai-je, ne voyez-vous pas que tout dément en ce monde les belles qualités que vous donnez à votre Dieu? Dans la famille nombreuse de ce père si tendre, je n'aperçois que des malheureux. Sous l'empire de ce souverain si juste, je ne vois que le crime victorieux et la vertu dans la détresse. Parmi ces bienfaits que vous vantez et que votre enthousiasme veut seul envisager, je vois une foule de maux de toute espèce, sur lesquels vous vous obstinez à fermer les yeux. Forcé de reconnaître que votre Dieu, si bon, en contradiction avec lui-même, distribue de la même main et le bien et le mal, vous vous trouverez obligé, pour le justifier, de me renvoyer, comme le prêtre, aux régions de l'autre vie. Inventez donc un autre Dieu que la théologie, car le vôtre est aussi contradictoire que le sien. Un Dieu bon qui fait le mal ou qui permet qu'il se fasse, un Dieu rempli d'équité et dans l'empire duquel l'innocence est si souvent opprimée, un Dieu parfait qui ne produit que des ouvrages imparfaits et misérables, un tel Dieu et sa conduite ne sont-ils pas d'aussi grands mystères que celui de l'incarnation?

Vous rougissez, dites-vous, pour vos concitoyens, à qui l'on persuade que le Dieu de l'univers a pu se changer en homme et mourir sur une

croix dans un coin de l'Asie. Vous trouvez très-absurde le mystère ineffable de la trinité. Rien ne vous paraît plus ridicule qu'un Dieu qui se change en pain et qui se fait manger chaque jour en mille endroits différens. Eh bien! tous ces mystères sont-ils donc plus choquans pour la raison, qu'un Dieu vengeur et rémunérateur des actions des hommes? L'homme, selon vous, est-il libre ou ne l'est-il pas? Dans l'un ou dans l'autre cas, votre Dieu, s'il a l'ombre de l'équité, ne peut ni le punir ni le récompenser. Si l'homme est libre, c'est Dieu qui l'a fait libre d'agir ou de ne pas agir; c'est donc Dieu qui est la cause primitive de toutes ses actions; en punissant l'homme de ses fautes, il le punirait d'avoir exécuté ce qu'il lui a donné la liberté de faire. Si l'homme n'est pas libre d'agir autrement qu'il ne fait, Dieu ne serait-il pas le plus injuste des êtres, en le punissant des fautes qu'il n'a pu s'empêcher de commettre?

Bien des personnes sont vraiment frappées des absurdités de détail dont toutes les religions du monde sont remplies; mais elles n'ont pas le courage de remonter jusqu'à la source d'où ces absurdités ont dû nécessairement découler. On ne voit pas qu'un Dieu rempli de contradictions, de bizarreries, de qualités incompatibles, en échauffant ou fécondant l'imagination des hommes, n'a pu jamais faire éclore qu'une longue suite de chimères.

CHAP. CXIX. — On ne prouve nullement l'existence de Dieu, en disant que, dans tous les siècles, tous les peuples ont reconnu l'empire d'une divinité quelconque.

On croit fermer la bouche à ceux qui nient l'existence d'un Dieu, en leur disant que tous les hommes, dans tous les siècles, dans tous les pays, ont reconnu l'empire d'une divinité quelconque; qu'il n'est point de peuple sur la terre qui n'ait eu la croyance d'un être invisible et puissant, dont il a fait l'objet de son culte et de sa vénération; enfin qu'il n'est pas de nation, si sauvage qu'on la suppose, qui ne soit persuadée de l'existence de quelque intelligence supérieure à la nature humaine. Mais la croyance de tous les hommes peut-elle changer une erreur en vérité? Un philosophe célèbre a dit avec raison: « On ne prescrit point « contre la vérité par la tradition générale ou par « le consentement unanime de tous les hom« mes (1). » Un autre sage avait dit, avant lui, qu'une armée de docteurs ne suffisait pas pour changer la nature de l'erreur et pour en faire une vérité (2).

Il fut un temps où tous les hommes ont cru que le soleil tournait autour de la terre, tandis que celle-ci demeurait immobile au centre de tout le système du monde; il n'y a guère plus de deux siècles que cette erreur est détruite. Il fut un temps ou personne ne voulait croire l'existence

(1) Bayle. (2) Averroës.

des antipodes, et où l'on persécutait ceux qui avaient la témérité de la soutenir; aujourd'hui nul homme instruit n'ose plus en douter. Tous les peuples du monde, à l'exception pourtant de quelques hommes moins crédules que les autres, croient encore aux sorciers, aux revenans, aux apparitions, aux esprits; et nul homme sensé ne s'imagine être obligé d'adopter ces sottises : mais les gens les plus sensés se font une obligation de croire un esprit universel!

CHAP. CXX. — Tous les dieux ont eu une origine sauvage; toutes les religions sont des monumens antiques d'ignorance, de superstition, de férocité; et les religions modernes ne sont que des folies anciennes rajeunies.

Tous les dieux adorés par les hommes ont une origine sauvage; ils ont été visiblement imaginés par des peuples stupides, ou furent présentés, par des législateurs ambitieux et rusés, à des nations simples et grossières qui n'avaient ni la capacité ni le courage d'examiner mûrement les objets qu'à force de terreurs, on leur faisait adorer.

En regardant de près le Dieu que nous voyons encore adoré de nos jours par les nations les plus policées, on est forcé de reconnaître qu'il porte évidemment des traits sauvages. Etre sauvage, c'est ne connaître d'autre droit que la force; c'est être cruel jusqu'à l'excès; c'est ne suivre que son caprice; c'est manquer de prévoyance, de prudence et de raison. Peuples qui vous croyez civilisés! ne reconnaissez-vous pas à cet affreux ca-

ractère le Dieu à qui vous prodiguez votre encens? Les peintures que l'on vous fait de la divinité, ne sont-elles pas visiblement empruntées de l'humeur implacable, jalouse, vindicative, sanguinaire, capricieuse, inconsidérée, de l'homme qui n'a point encore cultivé sa raison? O hommes! vous n'adorez qu'un grand sauvage que vous regardez pourtant comme un modèle à suivre, comme un maître aimable, comme un souverain rempli de perfections!

Les opinions religieuses des hommes de tout pays sont des monumens antiques et durables de l'ignorance, de la crédulité, des terreurs et de la férocité de leurs ancêtres. Tout sauvage est un enfant avide du merveilleux, qui s'en abreuve à longs traits, et qui ne raisonne jamais sur ce qu'il trouve propre à remuer son imagination; son ignorance sur les voies de la nature fait qu'il attribue à des esprits, à des enchantemens, à la magie, tout ce qui lui paraît extraordinaire; à ses yeux, ses prêtres sont des sorciers, dans lesquels il suppose un pouvoir tout divin, devant lesquels sa raison confondue s'humilie, dont les oracles sont pour lui des décrets infaillibles qu'il serait dangereux de contredire.

En matière de religion, les hommes, pour la plupart, sont demeurés dans leur barbarie primitive. Les religions modernes ne sont que des folies anciennes, rajeunies ou présentées sous quelque forme nouvelle. Si les anciens sauvages ont adoré

des montagnes, des rivières, des serpens, des arbres, des fétiches de toute espèce; si les sages égyptiens ont rendu leurs hommages à des crocodiles, à des rats, à des oignons; ne voyons-nous pas des peuples qui se croient plus sages qu'eux, adorer avec respect du pain dans lequel ils s'imaginent que les enchantemens de leurs prêtres font descendre la divinité? Le *Dieu-Pain* n'est-il pas le *fétiche* de plusieurs nations chrétiennes, aussi peu raisonnables en ce point, que les nations les plus sauvages?

CHAP. CXXI. — Tous les usages religieux portent le cachet de la stupidité ou de la barbarie.

La férocité, la stupidité, la folie de l'homme sauvage se sont de tout temps décélées dans les usages religieux, qui furent si souvent ou cruels ou extravagans. Un esprit de barbarie s'est perpétué jusqu'à nous; il perce dans les religions que suivent les nations les plus policées. Ne voyons-nous pas encore offrir à la divinité des victimes humaines? Dans la vue d'apaiser la colère d'un Dieu que l'on suppose toujours aussi féroce, aussi jaloux, aussi vindicatif qu'un sauvage, des lois de sang ne font-elles pas périr, dans des supplices recherchés, ceux qu'on croit lui déplaire par leur façon de penser? Les nations modernes, à l'instigation de leurs prêtres, ont peut-être même renchéri sur la folie atroce des nations les plus barbares; au moins ne trouvons-nous pas qu'il soit venu dans l'esprit d'aucuns sauvages de tourmenter pour des opi-

tions, de fouiller dans les pensées, d'inquiéter les hommes pour les mouvemens invisibles de leurs cerveaux.

Quand on voit des nations policées et savantes, des Anglais, des Français, des Allemands, etc., malgré toutes leurs lumières, continuer à se mettre à genoux devant le Dieu barbare des Juifs, c'est-à-dire, du peuple le plus stupide, le plus crédule, le plus sauvage, le plus insociable qui fut jamais sur la terre; quand on voit ces nations éclairées se partager en sectes, se déchirer les unes les autres, se haïr et se mépriser pour les opinions également ridicules qu'elles prennent, sur la conduite et les intentions de ce Dieu déraisonnable; quand on voit des personnes habiles s'occuper sottement à méditer les volontés de ce Dieu rempli de caprices et de folies; on est tenté de s'écrier: O hommes! vous êtes encore sauvages! O hommes! vous n'êtes que des enfans, dès qu'il est question de la religion.

CHAP. CXXII. — Plus une opinion religieuse est ancienne et générale, et plus elle doit être suspecte.

QUICONQUE s'est formé des idées vraies de l'ignorance, de la crédulité, de la négligence et de la sottise du vulgaire, tiendra toujours les opinions pour d'autant plus suspectes, qu'il les trouvera plus généralement établies. Les hommes, pour la plupart, n'examinent rien; ils se laissent aveuglément conduire par la coutume et l'autorité; leurs opinions religieuses sont surtout celles

qu'ils ont moins le courage et la capacité d'examiner; comme ils n'y comprennent rien, ils sont forcés de se taire, ou du moins ils sont bientôt au bout de leurs raisonnemens. Demandez à tout homme du peuple s'il croit en Dieu. Il sera tout surpris que vous puissiez en douter. Demandez-lui ensuite ce qu'il entend par le mot *Dieu*; vous le jetterez dans le plus grand embarras; vous vous apercevrez sur-le-champ qu'il est incapable d'attacher aucune idée réelle à ce mot qu'il répète sans cesse; il vous dira que *Dieu est Dieu;* et vous trouverez qu'il ne sait ni ce qu'il en pense, ni les motifs qu'il a d'y croire.

Tous les peuples parlent d'un Dieu : mais sont-ils d'accord sur ce Dieu? Non. Eh bien! le partage sur une opinion ne prouve point son évidence, mais est un signe d'incertitude et d'obscurité. Le même homme est-il toujours d'accord avec lui-même dans les notions qu'il s'est faites de son Dieu? Non. Cette idée varie avec les vicissitudes que sa machine éprouve : autre signe d'incertitude. Les hommes sont toujours d'accord, avec les autres et avec eux-mêmes, sur les vérités démontrées, dans quelque position qu'ils se trouvent; à moins d'être insensés, tous reconnaissent que deux et deux font quatre, que le soleil éclaire, que le tout est plus grand que sa partie, que la justice est un bien, qu'il faut être bienfaisant pour mériter l'affection des hommes, que l'injustice et la cruauté sont incompatibles avec la

bonté. S'accordent-ils de même quand ils parlent de Dieu? Tout ce qu'ils en pensent ou en disent, est aussitôt renversé par les effets qu'ils vont lui attribuer.

Dites à plusieurs peintres de représenter une chimère : chacun d'eux, s'en formant des idées différentes, la peindra diversement; vous ne trouverez nulle ressemblance entre les traits que chacun d'eux aura donnés à un portrait dont le modèle n'existe nulle part. Tous les théologiens du monde, en peignant Dieu, nous peignent-ils autre chose qu'une grande chimère, sur les traits de laquelle ils ne sont jamais d'accord entre eux, que chacun arrange à sa manière, et qui n'existe que dans son propre cerveau? Il n'est pas deux individus sur la terre, qui aient, ou qui puissent avoir les mêmes idées de leur Dieu.

CHAP. CXXIII. — Le scepticisme, en matière de religion, ne peut être l'effet que d'un examen superficiel et peu réfléchi des principes théologiques.

Peut-être serait-il plus vrai de dire que tous les hommes sont ou des sceptiques ou des athées, que de prétendre qu'ils sont fermement convaincus de l'existence d'un Dieu. Comment être assuré de l'existence d'un être que l'on n'a jamais pu examiner, dont il n'est pas possible de se faire aucune idée permanente, dont les effets divers sur nous-mêmes nous empêchent de porter un jugement invariable, dont la notion ne peut être uniforme dans deux cervelles différentes? Com-

ment peut-on se dire intimement persuadé de l'existence d'un être, à qui l'on est à tout moment forcé d'attribuer une conduite opposée aux idées que l'on avait tâché de s'en former? Est-il donc possible de croire fermement ce qu'on ne peut concevoir? Croire ainsi, n'est-ce pas adhérer à l'opinion des autres, sans en avoir aucune à soi? Les prêtres règlent la croyance du vulgaire; mais ces prêtres n'avouent-ils pas eux-mêmes que Dieu est incompréhensible pour eux? Concluons donc que la conviction pleine et entière de l'existence d'un Dieu, n'est pas aussi générale que l'on voudrait l'affirmer.

Etre sceptique, c'est manquer des motifs nécessaires pour asseoir un jugement. A la vue des preuves qui semblent établir et des argumens qui combattent l'existence d'un Dieu, quelques personnes prennent le parti de douter et de suspendre leur assentiment. Mais, au fond, cette incertitude n'est fondée que sur ce qu'on n'a pas suffisamment examiné. Est-il donc possible de douter de l'évidence? Les gens sensés se moquent avec raison d'un pyrrhonisme absolu, et même le jugent impossible. Un homme qui douterait de sa propre existence ou de celle du soleil, paraîtrait complètement ridicule, ou serait soupçonné de raisonner de mauvaise foi. Est-il moins extravagant d'avoir des incertitudes sur la non-existence d'un être évidemment impossible? Est-il plus absurde de douter de sa propre existence, que d'hé-

siter sur l'impossibilité d'un être dont les qualités se détruisent réciproquement? Trouve-t-on plus de probabilités pour croire un être spirituel, que pour croire à l'existence d'un bâton sans deux bouts? La notion d'un être infiniment bon et puissant, qui fait ou permet pourtant une infinité de maux, est-elle moins absurde ou moins impossible que celle d'un triangle carré? Concluons donc que le scepticisme religieux ne peut être l'effet que d'un examen peu réfléchi des principes théologiques, qui sont dans une contradiction perpétuelle avec les principes les plus clairs et les mieux démontrés.

Douter, c'est délibérer sur le jugement que l'on doit porter. Le scepticisme n'est qu'un état d'indécision, qui résulte de l'examen superficiel des choses. Est-il possible d'être sceptique en matière de religion, quand on daigne remonter jusqu'à ses principes, et regarder de près la notion du Dieu qui lui sert de fondement? Le doute vient pour l'ordinaire ou de paresse, ou de faiblesse, ou d'indifférence, ou d'incapacité. Douter, pour bien des gens, c'est craindre la peine d'examiner des choses auxquelles on n'attache que fort peu d'intérêt. Cependant la religion, étant présentée aux hommes comme la chose qui doit avoir pour eux les plus grandes conséquences et dans ce monde et dans l'autre, le scepticisme et le doute à son sujet ne peuvent être pour l'esprit qu'un état désagréable, et ne lui offrent rien moins

qu'un *oreiller commode*. Tout homme qui n'a pas le courage de contempler sans prévention le Dieu sur lequel toute religion se fonde, ne peut savoir pour quelle religion se décider; il ne sait plus ce qu'il doit croire ou ne pas croire, admettre ou rejeter, espérer ou craindre; en un mot, il ne peut plus prendre son parti sur rien.

L'indifférence sur la religion ne peut pas être confondue avec le scepticisme : cette indifférence est elle-même fondée sur l'assurance où l'on est, ou sur la probabilité que l'on trouve à croire que la religion n'est pas faite pour intéresser. La persuasion où l'on est qu'une chose que l'on montre comme très-importante, ne l'est point ou n'est qu'indifférente, suppose un examen suffisant de la chose, sans lequel il serait impossible d'avoir cette persuasion. Ceux qui se donnent pour sceptiques sur les points fondamentaux de la religion, ne sont, pour l'ordinaire, que des indolens, ou des hommes peu capables d'examiner.

CHAP. CXXIV. — La révélation réfutée.

DANS toutes les contrées de la terre, on nous assure qu'un Dieu s'est révélé. Qu'a-t-il appris aux hommes? Leur prouve-t-il évidemment qu'il existe? Leur dit-il où il réside? Leur enseigne-t-il ce qu'il est, ou en quoi son essence consiste? Leur explique-t-il clairement ses intentions et son plan? Ce qu'il dit de ce plan s'accorde-t-il avec les effets que nous voyons? Non, sans doute; il ap-

prend seulement qu'il *est celui qui est*, qu'il est un *Dieu caché*, que ses voies sont ineffables, qu'il entre en fureur dès qu'on a la témérité d'approfondir ses décrets, ou de consulter la raison pour juger de lui ou de ses ouvrages.

La conduite révélée de Dieu répond-elle aux idées magnifiques qu'on voudrait nous donner de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, de sa toute-puissance? Nullement; dans toute révélation, cette conduite annonce un être partial, capricieux, bon tout au plus pour un peuple qu'il favorise ennemi de tous les autres; s'il daigne se montrer à quelques hommes, il a soin de tenir tous les autres dans l'ignorance invincible de ses intentions divines. Toute révélation particulière n'annonce-t-elle pas évidemment en Dieu de l'injustice, de la partialité, de la malignité?

Les volontés révélées par un Dieu sont-elles capables de frapper par la raison sublime ou la sagesse qu'elles renferment? Tendent-elles évidemment au bonheur du peuple à qui la divinité les déclare? En examinant les volontés divines, je n'y trouve, en tout pays, que des ordonnances bizarres, des préceptes ridicules, des cérémonies dont on ne devine aucunement le but, des pratiques puériles, une étiquette indigne du monarque de la nature, des offrandes, des sacrifices, des expiations, utiles à la vérité pour les ministres du Dieu, mais très-onéreuses au reste des citoyens. Je trouve de plus, que ces lois ont très-souvent

pour but de rendre les hommes insociables, dédaigneux, intolérans, querelleurs, injustes, inhumains envers tous ceux qui n'ont point reçu ni les mêmes révélations qu'eux, ni les mêmes ordonnances, ni les mêmes faveurs du ciel.

CHAP. CXXV. — Où donc est la preuve que Dieu se soit jamais montré aux hommes et leur ait parlé?

LES préceptes de la morale annoncés par la divinité, sont-ils vraiment divins, ou supérieurs à ceux que tout homme raisonnable pourrait imaginer? Ils ne sont divins, que parce qu'il est impossible à l'esprit humain d'en démêler l'utilité; ils font consister la vertu dans un renoncement total à la nature humaine, dans un oubli volontaire de sa raison, dans une sainte haine pour soi; enfin, ces préceptes sublimes nous montrent assez souvent la perfection, dans une conduite cruelle pour nous-mêmes et parfaitement inutile aux autres.

Quelque Dieu s'est-il montré? A-t-il lui-même promulgué ses lois? A-t-il parlé aux hommes de sa propre bouche? On m'apprend que Dieu ne s'est point montré à tout un peuple, mais qu'il s'est toujours servi de l'organe de quelques personnages favorisés, qui se sont chargés du soin d'enseigner et d'expliquer ses intentions aux profanes. Il ne fut jamais permis au peuple d'entrer dans le sanctuaire; les ministres des dieux eurent toujours seuls le droit de lui rapporter ce qui s'y passe.

CHAP. CXXVI. — Rien n'établit la vérité des miracles.

SI, dans l'économie de toutes les révélations divines, je me plains de ne reconnaître ni la sagesse, ni la bonté, ni l'équité d'un Dieu; si je soupçonne de la fourberie, de l'ambition, des vues d'intérêt, dans les grands personnages qui se sont interposés entre le ciel et nous: on m'assure que Dieu a confirmé, par des miracles éclatans, la mission de ceux qui ont parlé de sa part. Mais n'était-il pas plus simple de se montrer et de s'expliquer par lui-même? D'un autre côté, si j'ai la curiosité d'examiner ces miracles, je vois que ce sont des récits dépourvus de vraisemblance, rapportés par des gens suspects, qui avaient le plus grand intérêt de faire croire à d'autres qu'ils étaient les envoyés du Très-Haut.

Quels témoins nous cite-t-on pour nous engager à croire des miracles incroyables? L'on en appelle au témoignage de peuples imbéciles, qui n'existent plus depuis des milliers d'années, et que (quand bien même ils pourraient attester les miracles en question) l'on pourrait soupçonner d'avoir été les dupes de leur propre imagination, et de s'être laissé séduire par des prestiges que des imposteurs habiles opéraient à leurs yeux. Mais, direz-vous, ces miracles sont consignés dans des livres qui, par une tradition constante, se sont perpétués jusqu'à nous. Par qui ces livres ont-ils été écrits? Qui sont les hommes qui les ont transmis et perpétués? Ce sont ou les mêmes gens qui

ont établi les religions, ou ceux qui sont devenus leurs adhérens et leurs ayant-cause. Ainsi donc, en matière de religion, le témoignage des parties intéressées est irréfragable et ne peut être contesté!

CHAP. CXXVII. — Si Dieu avait parlé, il serait étrange qu'il eût parlé diversement à tous les adhérens des différens cultes, qui tous se damnent mutuellement, qui tous s'accusent avec raison de superstition et d'impiété.

Dieu a parlé diversement à chaque peuple du globe que nous habitons. L'indien ne croit pas un mot de ce qu'il a dit au chinois; le mahométan regarde comme des fables ce qu'il a dit au chrétien; le juif regarde et le mahométan et le chrétien, comme des corrupteurs sacriléges de la loi sainte que son Dieu avait donnée à ses pères. Le chrétien, fier de sa révélation plus moderne, damne également et l'indien et le chinois, et le mahométan, et le juif même dont il tient ses livres saints. Qui a tort ou raison? Chacun s'écrie: c'est moi! Chacun allègue les mêmes preuves; chacun nous parle de ses miracles, de ses devins, de ses prophètes, de ses martyrs. L'homme sensé leur répond qu'ils sont tous en délire; que Dieu n'a point parlé, s'il est vrai qu'il soit un esprit qui ne peut avoir ni bouche ni langue; que le Dieu de l'univers pourrait, sans emprunter l'organe des mortels, inspirer à ses créatures ce qu'il voudrait qu'elles apprissent; et que, comme elles ignorent également partout ce qu'elles doivent penser sur

Dieu, il est évident que Dieu n'a pas voulu les en instruire.

Les adhérens des différens cultes que l'on voit établis en ce monde, s'accusent les uns les autres de superstition et d'impiété. Les chrétiens ont horreur de la superstition payenne, chinoise, mahométane. Les catholiques romains traitent d'impies les chrétiens protestans; ceux-ci déclament sans cesse contre la superstition romaine. Ils ont tous raison. Etre impie, c'est avoir des opinions injurieuses pour le Dieu qu'on adore; être superstitieux, c'est en avoir des idées fausses. En s'accusant réciproquement de superstition, les différens *religionistes* ressemblent à des bossus, qui se reprocheraient les uns aux autres leur conformation vicieuse.

CHAP. CXXVIII. — Obscurité et origine suspecte des oracles.

Les oracles que la divinité a révélés aux nations par ses différens envoyés, sont-ils clairs? Hélas! Il n'est pas deux hommes qui les entendent de la même manière. Ceux qui les expliquent aux autres ne sont jamais d'accord entre eux; pour les éclaircir, on a recours à des interprétations, à des commentaires, à des allégories, à des gloses; on y découvre un *sens mystique* bien différent du *sens littéral*. Il faut partout des hommes, pour débrouiller les volontés d'un Dieu, qui n'a pas pu ou voulu s'expliquer clairement à ceux qu'il voulait éclairer. Dieu préfère toujours de se servir de l'or-

gane de quelques hommes que l'on peut soupçonner de s'être trompés eux-mêmes, ou d'avoir eu des raisons pour vouloir tromper les autres!

CHAP. CXXIX.—Absurdité des prétendus miracles.

Les fondateurs de toutes les religions ont communément prouvé leurs missions par des miracles. Mais qu'est-ce qu'un miracle? C'est une opération directement opposée aux lois de la nature. Mais, selon vous, qui avait fait ces lois? C'est Dieu. Ainsi votre Dieu qui, selon vous, a tout prévu, contrarie les lois que sa sagesse avait imposées à la nature! Ces lois étaient donc fautives; ou du moins dans de certaines circonstances elles ne s'accordaient plus avec les vues de ce même Dieu, puisque vous nous apprenez qu'il a cru devoir les suspendre ou les contrarier.

On veut nous persuader que des hommes favorisés par le Très-Haut ont reçu de lui le pouvoir de faire des miracles; mais, pour faire un miracle, il faut avoir la faculté de créer de nouvelles causes capables de produire des effets opposés à ceux que les causes ordinaires peuvent opérer. Conçoit-on bien que Dieu puisse donner à des hommes le pouvoir inconcevable de créer ou de tirer des causes du néant? Est-il croyable qu'un Dieu, qui ne change point, puisse communiquer à des hommes le pouvoir de changer ou de rectifier son plan, pouvoir que, d'après son essence, un être immuable ne peut pas avoir lui-même? Les miracles, loin

de faire beaucoup d'honneur à Dieu, loin de prouver la divinité d'une religion, anéantissent évidemment l'idée que l'on nous donne de Dieu, de son immutabilité, de ses attributs incommunicables, et même de sa toute-puissance. Comment un théologien peut-il nous dire qu'un Dieu qui a dû embrasser tout l'ensemble de son plan, qui n'a pu faire que des lois très-parfaites, qui ne peut y rien changer, soit forcé d'employer des miracles pour faire réussir ses projets, ou puisse accorder à ses créatures la faculté d'opérer des prodiges pour exécuter ses volontés divines? Est-il croyable qu'un Dieu ait besoin de l'appui des hommes? Un être tout-puissant dont les volontés sont toujours accomplies, un être qui tient dans ses mains les cœurs et les esprits de ses créatures, n'a qu'à vouloir, pour qu'elles croient tout ce qu'il désire.

Chap. CXXX. — Réfutation du raisonnement de Pascal sur la manière dont il faut juger les miracles.

Que dirons-nous de quelques religions qui fondent leur divinité sur des miracles qu'elles prennent soin elles-mêmes de nous rendre suspects? Comment ajouter foi aux miracles rapportés dans les livres sacrés des chrétiens, où Dieu se vante lui-même d'endurcir les cœurs, d'aveugler ceux qu'il veut perdre; où ce Dieu permet aux esprits malins et aux magiciens de faire des miracles aussi grands que ceux de ses serviteurs; où l'on prédit que l'*Antechrist* aura le pouvoir d'opérer des prodiges capables d'ébranler la foi des

élus mêmes? Cela posé, à quels signes reconnaître si Dieu nous veut instruire ou veut nous tendre un piége? Comment distinguer si les merveilles que nous voyons, viennent de Dieu ou du démon?

Pascal, pour nous tirer d'embarras, nous dit très-gravement « qu'il faut juger la doctrine par « les miracles, et les miracles par la doctrine; que « la doctrine discerne les miracles, et les miracles « discernent la doctrine ». S'il existe un cercle vicieux et ridicule, c'est sans doute dans ce beau raisonnement d'un des plus grands défenseurs de la religion chrétienne. Quelle est la religion dans ce monde qui ne se vante pas de posséder la doctrine la plus admirable, et qui ne rapporte pas un grand nombre de miracles pour l'appuyer?

Un miracle est-il capable d'anéantir l'évidence d'une vérité démontrée? Quand un homme aurait le secret de guérir tous les malades, de redresser tous les boiteux, de ressusciter tous les morts d'une ville, de s'élever dans les airs, d'arrêter le cours du soleil et de la lune, pourra-t-il me convaincre par là que deux et deux ne font point quatre; qu'un fait trois, et que trois ne font qu'un; qu'un Dieu, qui remplit l'univers de son immensité, a pu se renfermer dans le corps d'un juif; que l'éternel peut mourir comme un homme; qu'un Dieu que l'on dit immuable, prévoyant et sensé, a pu changer d'avis sur sa religion, et réformer son propre ouvrage par une révélation nouvelle?

CHAP. CXXXI. — D'après les principes mêmes de la théologie, toute révélation nouvelle doit être réputée fausse et impie.

SUIVANT les principes mêmes de la théologie, soit naturelle soit révélee, toute révélation nouvelle devrait passer pour fausse; tout changement dans une religion émanée de la divinité devrait être réputé une impiété, un blasphème. Toute réforme ne suppose-t-elle pas que Dieu n'a pas su du premier coup donner à sa religion la solidité et la perfection requises? Dire que Dieu, en donnant une première loi, s'est accommodé aux idées grossières du peuple qu'il voulait éclairer, c'est prétendre que Dieu n'a ni pu ni voulu rendre le peuple qu'il éclairait alors, aussi raisonnable qu'il devait être pour lui plaire.

Le christianisme est une impiété, s'il est vrai que le judaïsme ait jamais été une religion réellement émanée d'un Dieu saint, immuable, tout-puissant et prévoyant. La religion du Christ suppose, soit des défauts dans la loi que Dieu lui-même avait donnée par Moïse, soit de l'impuissance ou de la malice dans ce Dieu qui n'a pas pu ou voulu rendre les juifs tels qu'il fallait qu'ils fussent à son gré. Toutes les religions nouvelles ou réformes de religions anciennes sont évidemment fondées sur l'impuissance, sur l'inconstance, sur l'imprudence, sur la malice de la divinité.

CHAP. CXXXII. — Le sang même des martyrs dépose contre la verité des miracles et contre l'origine divine, qu'on donne au christianisme.

Si l'histoire m'apprend que les premiers apôtres, fondateurs ou réformateurs de religions, ont fait de grands miracles, l'histoire m'apprend aussi que ces apôtres réformateurs et leurs adhérens ont été communément honnis, persécutés et mis à mort comme des perturbateurs du repos des nations. Je suis donc tenté de croire qu'ils n'ont pas fait les miracles qu'on leur attribue. En effet, ces miracles auraient dû leur faire des partisans en grand nombre parmi ceux qui les voyaient, qui auraient dû empêcher que les opérateurs ne fussent maltraités. Mon incrédulité redouble, si l'on me dit que les faiseurs de miracles ont été cruellement tourmentés ou suppliciés. Comment croire que des missionnaires, protégés par un Dieu et revêtus de sa puissance divine, jouissant du don des miracles, n'aient pu opérer le miracle si simple de se soustraire à la cruauté de leurs persécuteurs?

On a l'art de tirer des persécutions elles-mêmes une preuve convaincante en faveur de la religion de ceux qui les ont éprouvées; mais une religion qui se vante d'avoir coûté la vie à beaucoup de martyrs et qui nous apprend que ses fondateurs ont souffert, pour l'étendre, des supplices inouis, ne peut être la religion d'un Dieu bienfaisant, équitable et tout-puissant. Un Dieu bon ne permettrait pas que des hommes chargés d'annoncer

ses volontés, fussent maltraités. Un Dieu tout-puissant, voulant fonder une religion, se servirait de voies plus simples et moins funestes aux plus fidèles de ses serviteurs. Dire que Dieu a voulu que sa religion fût scellée par le sang, c'est dire que ce Dieu est faible, injuste, ingrat et sanguinaire, et qu'il sacrifie indignement ses envoyés aux vues de son ambition.

CHAP. CXXXIII. — Le fanatisme des martyrs, le zèle toujours intéressé des missionnaires, ne prouvent nullement la vérité de la religion.

MOURIR pour une religion ne prouve pas qu'une religion soit véritable ou divine; cela prouve tout au plus qu'on la suppose telle. Un enthousiaste, en mourant, ne prouve rien, sinon que le fanatisme religieux est souvent plus fort que l'amour pour la vie. Un imposteur peut quelquefois mourir avec courage; il fait alors, comme on dit, de *nécessité vertu*.

On est souvent et surpris et touché à la vue du courage généreux et du zèle désinteressé qui a porté des missionnaires à prêcher leur doctrine, au risque même d'éprouver les traitemens les plus rigoureux. On tire, de cet amour pour le salut des hommes, des inductions favorables à la religion qu'ils ont annoncée. Mais, au fond, ce désintéressement n'est qu'apparent. Qui ne risque rien, n'a rien. Un missionnaire veut tenter fortune, à l'aide de sa doctrine; il sait que, s'il a le bonheur de débiter sa denrée, il deviendra le maître absolu

de ceux qui le prendront pour guide ; il est sûr de devenir l'objet de leurs soins, de leurs respects, de leur vénération ; il a tout lieu de croire qu'il ne manquera de rien. Tels sont les vrais motifs qui allument le zèle et la charité de tant de prédicateurs et de missionnaires que l'on voit courir le monde.

Mourir pour une opinion, ne prouve pas plus la vérité ou la bonté de cette opinion, que mourir dans une bataille ne prouve le bon droit du prince aux intérêts duquel tant de gens ont la folie de s'immoler. Le courage d'un martyr enivré de l'idée du paradis, n'a rien de plus surnaturel que le courage d'un homme de guerre enivré de l'idée de la gloire, ou retenu par la crainte du déshonneur. Quelle différence trouve-t-on entre un iroquois qui chante tandis qu'on le brûle à petit feu, et le martyr saint Laurent qui sur le gril insulte son tyran ?

Les prédicateurs d'une doctrine nouvelle succombent, parce qu'ils ne sont pas les plus forts : les apôtres font communément un métier périlleux, dont ils prévoient d'avance les conséquences ; leur mort courageuse ne prouve pas plus la vérité de leurs principes, ni leur propre sincérité, que la mort violente d'un ambitieux ou d'un brigand ne prouve qu'ils ont eu raison de troubler la société, ou qu'ils se sont crus autorisés à le faire. Le métier de missionnaire fut toujours flatteur pour l'ambition et commode pour subsister aux dépens du

vulgaire; ces avantages ont pu suffire pour faire oublier les dangers qui l'entourent.

Chap. CXXXIV. — La théologie fait de son Dieu un ennemi de la raison et des lumières.

Vous nous dites, ô théologiens! que « ce qui « est folie aux yeux des hommes, est sagesse de-« vant un Dieu qui se plaît à confondre la sagesse « des sages. » Mais ne prétendez-vous pas que la sagesse humaine est un présent du ciel? En nous disant que cette sagesse déplaît à Dieu, n'est que folie à ses yeux, et qu'il veut la confondre, vous nous annoncez que votre Dieu n'est l'ami que des gens sans lumières, et qu'il fait aux gens sensés un funeste présent, dont ce tyran perfide se promet de les punir cruellement un jour. N'est-il pas bien étrange que l'on ne puisse être l'ami de votre Dieu qu'en se déclarant ennemi de la raison et du bon sens?

Chap. CXXXV. — La foi est inconciliable avec la raison, et la raison est préférable à la foi.

La foi, suivant les théologiens, est *un consentement inévident*. D'où il suit que la religion exige que l'on croie fermement des choses non évidentes, et des propositions souvent très-peu probables ou très-contraires à la raison. Mais récuser la raison pour juge de la foi, n'est-ce pas avouer que la raison ne peut s'accommoder de la foi? Puisque les ministres de la religion ont pris le parti de bannir la raison, il faut qu'ils aient senti

l'impossibilité de concilier cette raison avec la foi, qui n'est visiblement qu'une soumission aveugle à ces prêtres, dont l'autorité, dans bien des têtes, paraît d'un plus grand poids que l'évidence même, et préférable au témoignage des sens.

« Immolez votre raison; renoncez à l'expé-« rience; défiez-vous du témoignage de vos sens; « soumettez-vous sans examen à ce que nous vous « annonçons au nom du ciel: » tel est le langage uniforme de tous les prêtres du monde; ils ne sont d'accord sur aucun point, sinon sur la nécessité de ne jamais raisonner, quand il s'agit des principes qu'ils nous présentent comme les plus importans à notre félicité.

Je n'immolerai point ma raison, parce que cette raison seule peut me faire distinguer le bien du mal, le vrai du faux. Si, comme vous le prétendez, ma raison vient de Dieu, je ne croirai jamais qu'un Dieu que vous dites si bon, ne m'ait donné la raison que pour me tendre un piége, afin de me conduire à la perdition. Prêtres! en décrivant la raison, ne voyez-vous pas que vous calomniez votre Dieu, dont vous nous assurez que cette raison est un don?

Je ne renoncerai point à l'expérience, parce qu'elle est un guide bien plus sûr que l'imagination ou que l'autorité des guides qu'on voudrait me donner. Cette expérience m'apprend que l'enthousiasme et l'intérêt peuvent les aveugler et les égarer eux-mêmes, et que l'autorité de l'expé-

rience doit être d'un tout autre poids sur mon esprit, que le témoignage suspect de beaucoup d'hommes que je connais ou très-capables de se tromper, ou très-intéressés à tromper les autres.

Je me défierai de mes sens, parce que je n'ignore pas qu'ils peuvent quelquefois m'induire en erreur; mais, d'un autre côté, je sais qu'ils ne me tromperont pas toujours. Je sais très-bien que l'œil me montre le soleil beaucoup plus petit qu'il n'est réellement; mais l'expérience, qui n'est que l'application réitérée des sens, m'apprend que les objets paraissent constamment diminuer en raison de leur distance : c'est ainsi que je parviens à m'assurer que le soleil est bien plus grand que le globe de la terre; c'est ainsi que mes sens suffisent pour rectifier les jugemens précipités que mes sens m'avaient fait porter.

En m'avertissant de me défier du témoignage de mes sens, l'on anéantit pour moi les preuves de toute religion. Si les hommes peuvent être les dupes de leur imagination, et si leurs sens sont trompeurs, comment veut-on que je croie aux miracles qui ont frappé les sens trompeurs de nos ancêtres? Si mes sens sont des guides infidèles, l'on m'apprend que je ne devrais pas ajouter foi, même aux miracles que je verrais s'opérer sous mes yeux.

Chap. CXXXVI. — Combien sont absurdes et ridicules les sophismes de ceux qui veulent substituer la foi à la raison.

Vous me répétez sans cesse que *les vérités de*

la religion sont au-dessus de la raison. Mais ne convenez-vous pas, dès lors, que ces vérités ne sont point faites pour des êtres raisonnables? Prétendre que la raison peut nous tromper, c'est nous dire que la vérité peut être fausse, que l'utile peut nous être nuisible. La raison est-elle autre chose que la connaissance de l'utile et du vrai? D'ailleurs, comme nous n'avons, pour nous conduire en cette vie, que notre raison plus ou moins exercée, que notre raison telle qu'elle est et nos sens tels qu'ils sont, dire que la raison est un guide infidèle et que nos sens sont trompeurs, c'est nous dire que nos erreurs sont nécessaires, que notre ignorance est invincible, et que, sans une injustice extrême, Dieu ne peut nous punir d'avoir suivi les seuls guides qu'il ait voulu nous donner.

Prétendre que nous sommes obligés de croire des choses qui sont au-dessus de notre raison c'est une assertion aussi ridicule que de dire que Dieu exige que sans ailes nous nous élevions dans les airs. Assurer qu'il est des objets sur lesquels il n'est pas permis de consulter sa raison, c'est nous dire que, dans l'affaire la plus intéressante pour nous, il ne faut consulter que l'imagination, ou qu'il est à propos de n'agir qu'au hasard.

Nos docteurs nous disent que nous devons sacrifier notre raison à Dieu; mais quels motifs pouvons-nous avoir de sacrifier notre raison à un être qui ne nous fait que des présens inutiles, dont il ne prétend pas que nous fassions usage? Quelle

confiance pouvons-nous prendre dans un Dieu qui, suivant nos docteurs eux-mêmes, est assez malin pour endurcir les cœurs, pour frapper d'aveuglement, pour nous tendre des piéges, pour nous *induire en tentation*? Enfin, quelle confiance pouvons-nous prendre dans les ministres de ce Dieu qui, pour nous guider plus commodément, nous ordonnent de tenir les yeux fermés?

CHAP. CLXXXVII. — Comment prétendre que l'homme doit croire sur parole ce qui, dit on, est pour lui la chose la plus importante?

Les hommes se persuadent que la religion est la chose du monde la plus sérieuse pour eux, tandis que c'est la chose qu'ils se permettent le moins d'examiner par eux-mêmes. S'agit-il de l'acquisition d'une charge, d'une terre ou d'une maison, d'un placement d'argent, d'une transaction ou d'un contrat quelconque, vous voyez chacun examiner tout avec soin, prendre les précautions les plus grandes, peser tous les mots d'un écrit, se mettre en garde contre toute surprise. Il n'en est pas de même pour la religion; chacun la prend au hasard et la croit sur parole, sans se donner la peine de rien examiner.

Deux causes semblent concourir pour entretenir dans les hommes la négligence et l'incurie qu'ils montrent, lorsqu'il s'agit d'examiner leurs opinions religieuses. La première, c'est le désespoir de percer l'obscurité nécessaire dont toute

religion est entourée; même dans ses premiers principes, elle n'est propre qu'à rebuter des esprits paresseux qui, n'y voyant qu'un chaos, la jugent impossible à démêler. La seconde, c'est que chacun se promet bien de ne point se laisser trop gêner par les préceptes sévères que tout le monde admire dans la théorie, et que très-peu de personnes s'embarrassent de pratiquer à la rigueur. Bien des gens ont leur religion comme de vieux titres de famille, que jamais ils ne se sont donné la peine d'éplucher, mais qu'ils mettent dans leurs archives pour y recourir au besoin.

CHAP. CXXXVIII. — La foi ne prend racine que dans des esprits faibles, ignorans, ou paresseux.

LES disciples de Pythagore ajoutaient une foi implicite à la doctrine de leur maître; IL L'A DIT, était pour eux la solution de tous les problèmes. Les hommes, pour la plupart, se conduisent avec aussi peu de raison. En matière de religion, un curé, un prêtre, un moine ignorant deviennent les maîtres des pensées. La foi soulage la faiblesse de l'esprit humain, pour qui l'application est communément un travail très-pénible; il est bien plus commode de s'en rapporter à d'autres, que d'examiner soi-même; l'examen, étant lent et difficile, déplaît également aux ignorans stupides et aux esprits trop ardens : voilà, sans doute, pourquoi la foi trouve tant de partisans sur la terre.

Moins les hommes ont de lumières et de raison, plus ils montrent de zèle pour leur religion. Dans toutes les factions religieuses, les femmes, ameutées par leurs directeurs, montrent un très-grand zèle pour des opinions dont il est évident qu'elles n'ont aucune idée. Dans les querelles théologiques, le peuple s'élance en bête féroce sur tous ceux contre lesquels son prêtre veut l'agacer. Une ignorance profonde, une crédulité sans bornes, une tête très-faible, une imagination emportée : voila les matériaux avec lesquels se font les dévots, les zélés, les fanatiques et les saints. Comment faire entendre raison à des gens qui n'ont d'autre principe que de se laisser guider et de ne jamais examiner ? Les dévots et le peuple sont, entre les mains de leurs guides, des automates qu'ils remuent à fantaisie.

CHAP. CXXXIX. — Enseigner qu'il existe une religion qui est la véritable, c'est une absurdité et une cause de trouble dans les états.

LA religion est une affaire d'usage et de mode; *il faut faire comme les autres*. Mais, parmi tant de religions que nous voyons dans le monde, laquelle doit-on choisir?.... Cet examen serait trop pénible et trop long; il faut donc s'en tenir à la religion de ses pères, à celle de son pays, à celle du prince qui, ayant la force en main, doit être la meilleure. Le hasard seul décide de la religion et d'un homme et d'un peuple; les français seraient aujourd'hui aussi bons musulmans qu'ils

sont chrétiens, si leurs ancêtres autrefois n'avaient repoussé les efforts des sarrasins.

Si l'on juge des intentions de la providence par les événemens et les révolutions de ce monde, on est forcé de croire qu'elle est assez indifférente sur les religions diverses que nous trouvons sur la terre. Pendant des milliers d'années, le paganisme, le polythéisme, l'idolâtrie ont été les religions du monde; on assure aujourd'hui que, durant cette période, les peuples les plus florissans n'ont pas eu la moindre idée de la divinité, idée que l'on dit pourtant si nécessaire à tous les hommes. Les chrétiens prétendent qu'à l'exception du peuple juif, c'est-à-dire, d'une poignée de malheureux, le genre humain entier vivait dans l'ignorance la plus crasse de ses devoirs envers Dieu, et n'avait que des notions injurieuses à la majesté divine. Le christianisme, sorti du judaisme, très-humble dans son origine obscure, devint puissant et cruel sous les empereurs chrétiens qui, poussés d'un saint zèle, le répandirent merveilleusement dans leur empire par le fer et par le feu, et l'élevèrent sur les ruines du paganisme renversé. Mahomet et ses successeurs, secondés par la providence ou par leurs armes victorieuses, parvinrent en peu de temps à faire disparaître la religion chrétienne d'une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe même; l'*Evangile* fut forcé pour lors de céder à l'*Alcoran*.

Dans toutes les factions ou sectes qui, pendant un

grand nombre de siècles, ont déchiré les chrétiens,

La raison du plus fort fut toujours la meilleure ;

les armes et la volonté des princes décidèrent seules de la doctrine la plus utile au salut des nations. Ne pourrait-on pas en conclure, ou que la divinité prend très-peu d'intérêt à la religion des hommes, ou qu'elle se déclare toujours en faveur des opinions qui conviennent le mieux aux puissances de la terre, enfin qu'elle change de systèmes, dès que celles-ci ont la fantaisie d'en changer?

Un roi de Macassar, ennuyé de l'idolâtrie de ses peres, prit un jour fantaisie de la quitter. Le conseil du monarque délibéra long-temps pour savoir si l'on appellerait des docteurs chrétiens ou mahométans. Dans l'impossibilité de démêler la meilleure des deux religions, il fut résolu de mander en même temps des missionnaires de l'une et de l'autre, et d'embrasser la doctrine de ceux qui auraient l'avantage d'arriver les premiers : on ne douta point que Dieu, qui dispose des vents, n'expliquât ainsi ses volontés lui-même. Les missionnaires de Mahomet ayant été les plus diligens, le roi avec son peuple se soumit à la loi qu'il s'était imposée; les missionnaires du Christ furent éconduits, par la faute de leur Dieu qui ne leur permit point d'arriver d'assez bonne heure (1). Dieu consent évidemment que le hasard décide de la religion des peuples

(1) Voyez la *Description historique du royaume de Macassar*. Paris, 1688.

Toujours ceux qui gouvernent, décident infailliblement de la religion des peuples. La vraie religion n'est jamais que la religion du prince; le vrai Dieu, c'est le Dieu que le prince veut qu'on adore; la volonté des prêtres qui gouvernent le prince, devient toujours la volonté de Dieu. Un plaisant a dit, avec raison, que « la religion véritable n'est « jamais que celle qui a pour elle le prince et le « bourreau. » Les empereurs et les bourreaux ont long-temps soutenu les dieux de Rome contre le dieu des chrétiens; celui-ci ayant mis dans son parti les empereurs, leurs soldats et leurs bourreaux, est parvenu à faire disparaître le culte des dieux romains. Le dieu de Mahomet est parvenu à chasser le dieu des chrétiens d'une grande partie des états qu'il occupait autrefois.

Dans la partie orientale de l'Asie, il est une vaste contrée, très-florissante, très-abondante, très-peuplée et gouvernée par des lois si sages, que les conquérans les plus farouches les ont adoptées avec respect. C'est la Chine. A l'exception du christianisme qui en fut banni comme dangereux, les peuples y suivent les superstitions qui leur plaisent, tandis que les *mandarins* ou magistrats, détrompés depuis long-temps de la religion populaire, ne s'en occupent que pour veiller à ce que les *bonzes* ou prêtres ne se servent pas de cette religion pour troubler le repos de l'état. Cependant on ne voit pas que la providence refuse ses bienfaits à une nation dont les chefs



prennent si peu d'intérêt au culte qu'on lui rend: les chinois jouissent au contraire d'un bien-être et d'un repos dignes d'être enviés par tant de peuples que la religion divise, ravage et met souvent en feu.

On ne peut raisonnablement se proposer d'ôter au peuple ses folies; mais on peut se proposer de guérir de leurs folies ceux qui gouvernent le peuple : ceux-ci empêcheront alors que les folies du peuple ne deviennent dangereuses. La superstition n'est à craindre que lorsqu'elle a pour elle les princes et les soldats; c'est alors qu'elle devient cruelle et sanguinaire. Tout souverain qui se fait le protecteur d'une secte ou d'une faction religieuse, se fait communément le tyran des autres sectes, et devient lui-même le perturbateur le plus cruel du repos de ses états.

Chap. CXL. — La religion n'est point nécessaire à la morale et à la vertu.

On nous répète sans cesse (et beaucoup de personnes sensées finissent par le croire) que la religion est nécessaire pour contenir les hommes, que sans elle il n'existerait plus de frein pour les peuples, que la morale et la vertu lui sont intimement liées. « La crainte du Seigneur est, nous « crie-t-on, le commencement de la sagesse. Les « terreurs d'une autre vie sont des terreurs *salu-* « *taires* et propres à contenir les passions des « hommes. »

Pour désabuser de l'utilité des notions religieuses, il suffit d'ouvrir les yeux et de considérer quelles sont les mœurs des nations les plus soumises à la religion. On y voit des tyrans orgueilleux, des ministres oppresseurs, des courtisans perfides, des concussionnaires sans nombre, des magistrats peu scrupuleux, des fourbes, des adultères, des libertins, des prostituées, des voleurs et des fripons de toute espèce, qui n'ont jamais douté, ni de l'existence d'un Dieu vengeur et rémunérateur, ni des supplices de l'enfer, ni des joies du paradis.

Quoique très-inutilement pour le plus grand nombre des hommes, les ministres de la religion se sont étudiés à rendre la mort terrible aux yeux de leurs sectateurs. Si les chrétiens les plus dévots pouvaient être conséquens, ils passeraient toute leur vie dans les pleurs et mourraient ensuite dans les plus terribles alarmes. Quoi de plus effrayant que la mort pour des infortunés à qui l'on répète à tout moment « qu'il est horrible de « tomber entre les mains du Dieu vivant; que « l'on doit opérer son salut avec crainte et trem« blement! » Cependant, on nous assure que la mort du chrétien a des consolations infinies, dont l'incrédule est privé. Le bon chrétien, nous dit-on, meurt dans la ferme espérance d'un bonheur éternel qu'il a tâché de mériter. Mais cette ferme assurance n'est-elle pas elle-même une présomption punissable aux yeux d'un Dieu sévère? Les

plus grands saints ne doivent-ils pas ignorer s'ils sont *dignes d'amour ou de haine?* Prêtres qui nous consolez par l'espoir des joies du paradis, et qui pour lors fermez les yeux sur les tourmens de l'enfer! avez-vous donc eu l'avantage de voir vos noms et les nôtres inscrits *au livre de vie?*

Chap. CXLI. — La religion est le frein le plus impuissant qu'on puisse opposer aux passions.

Opposer aux passions et aux intérêts présens des hommes, les notions obscures d'un Dieu métaphysique que personne ne conçoit, les châtimens incroyables d'une autre vie, les plaisirs du ciel dont on n'a point d'idée, n'est-ce pas combattre des réalités par des chimères? Les hommes n'ont jamais de leur Dieu que des idées confuses; ils ne le voient, pour ainsi dire, que dans les nuées; ils ne pensent jamais à lui, quand ils ont le désir de malfaire; toutes les fois que l'ambition, la fortune ou le plaisir les sollicitent ou les entraînent, et le Dieu, et ses menaces, et ses promesses ne retiennent personne. Les choses de cette vie ont, pour l'homme, un degré de certitude que la foi la plus vive ne peut jamais donner aux choses de l'autre vie.

Toute religion, dans son origine, fut un frein imaginé par des législateurs qui voulurent se soumettre les esprits des peuples grossiers. Semblables aux nourrices qui font peur aux enfans pour les obliger à se tenir en repos, des ambitieux se servirent du nom des dieux pour faire peur à des

sauvages; la terreur leur parut propre à les forcer de supporter tranquillement le joug qu'ils voulaient leur imposer. Les loups-garoux de l'enfance sont-ils donc faits pour l'âge mûr? L'homme dans sa maturité n'y croit plus, ou s'il y croit encore, il ne s'en émeut guère et va toujours son train.

CHAP. CXLII. — L'honneur est un frein plus salutaire et plus puissant que la religion.

IL n'est guère d'homme qui ne craigne bien plus ce qu'il voit que ce qu'il ne voit pas, les jugemens des hommes dont il éprouve les effets, que les jugemens d'un Dieu dont il n'a que des idées flottantes. Le désir de plaire au monde, le torrent de l'usage, la crainte d'un ridicule et du *qu'en dira-t-on*, ont bien plus de force que toutes les opinions religieuses. Un homme de guerre, dans la crainte d'un déshonneur, ne va-t-il pas tous les jours hasarder sa vie dans les combats, au risque même d'encourir la damnation éternelle?

Les personnes les plus religieuses montrent souvent plus de respect pour un valet que pour Dieu. Tel homme qui croit très-fermement que Dieu voit tout, sait tout, est présent partout, se permettra, quand il est seul, des actions que jamais il ne ferait en la présence du dernier des mortels. Ceux même qui se disent le plus fortement convaincus de l'existence d'un Dieu, ne laissent pas d'agir

à chaque instant, comme s'ils n'en croyaient rien.

CHAP. CXLIII. — La religion n'est pas certes un frein plus puissant contre les passions des rois, qui sont, le plus souvent, des tyrans cruels et fantastiques, à l'exemple de ce même Dieu dont ils se disent les représentans, et ne se servent de la religion que pour abrutir davantage leurs esclaves, les endormir dans leurs fers, et les dévorer avec plus de facilité.

« LAISSEZ au moins, nous dira-t-on, subsister « l'idée d'un Dieu, qui seule peut servir de frein « aux passions des rois. » Mais, en bonne foi, pouvons-nous admirer les effets merveilleux que la crainte de ce Dieu produit, pour l'ordinaire, sur l'esprit des princes qui se disent ses images ? Quelle idée se faire de l'original, si l'on en juge par ses copies !

Les souverains, il est vrai, se disent les représentans de Dieu, ses lieutenans sur la terre. Mais la crainte d'un maître plus puissant qu'eux les engage-t-elle à s'occuper sérieusement du bien-être des peuples que la providence a confiés à leurs soins ? La terreur prétendue que devrait leur inspirer l'idée d'un juge invisible, à qui seul ils se prétendent comptables de leurs actions, les rend-elle plus équitables, plus humains, moins avares du sang et des biens de leurs sujets, plus modérés dans leurs plaisirs, plus attentifs à leurs devoirs ? Enfin, ce Dieu par lequel on assure que les rois règnent, les empêche-t-il de vexer de mille manières les peuples dont ils devraient être les conducteurs, les protecteurs et les pères ? Que l'on



ouvre les yeux, que l'on promène ses regards sur toute la terre : et l'on verra presque par-tout les hommes gouvernés par des tyrans, qui ne se servent de la religion que pour abrutir davantage les esclaves qu'ils accablent sous le poids de leurs vices, ou qu'ils sacrifient sans pitié à leurs fatales extravagances.

Loin de servir de frein aux passions des rois, la religion, par ses principes même, leur met évidemment la bride sur le cou. Elle les transforme en des divinités, aux caprices desquelles il n'est jamais permis aux nations de résister. En même temps qu'elle déchaîne les princes et brise pour eux les liens du pacte social, elle s'efforce d'enchaîner les esprits et les mains des sujets qu'ils oppriment. Est-il donc surprenant que les dieux de la terre se croient tout permis, et ne regardent leurs sujets que comme les vils instrumens de leurs caprices ou de leur ambition ?

La religion a fait, en tout pays, du monarque de la nature, un tyran cruel, fantasque, partial, dont le caprice fait la règle. Le dieu-monarque n'est que trop bien imité par ses représentans sur la terre. Par-tout la religion ne semble imaginée que pour endormir les peuples dans les fers, afin de fournir à leurs maîtres la facilité de les dévorer, ou de les rendre impunément malheureux.

CHAP. CXLIV. — Origine de l'usurpation la plus absurde, la plus ridicule et la plus odieuse, qu'on appelle le *droit divin des princes*. — Sages conseils aux rois.

Pour se garantir des entreprises d'un pontife hautain qui voulait régner sur les rois, pour mettre leur personne à couvert des attentats des peuples crédules excités par les prêtres, plusieurs princes de l'Europe prétendirent ne tenir leurs couronnes et leurs droits que de Dieu seul, et ne devoir compte qu'à lui de leurs actions. La puissance civile, ayant à la longue eu l'avantage, dans ses combats avec la puissance spirituelle, les prêtres, forcés de céder, reconnurent les droits divins des rois, les prêchèrent aux peuples, en se réservant la faculté de changer d'avis et de prêcher la révolte, toutes les fois que les droits divins des rois ne s'accorderaient pas avec les droits divins du clergé. Ce fut toujours aux dépens des nations, que la paix fut conclue entre les rois et les prêtres; mais ceux-ci conservèrent leurs prétentions, nonobstant tous les traités.

Tant de tyrans et de mauvais princes, à qui leur conscience reproche sans cesse leur négligence ou leur perversité, loin de craindre leur Dieu, aiment encore mieux avoir affaire à ce juge invisible qui jamais ne s'oppose à rien, ou à ses prêtres toujours faciles pour les maîtres de la terre, qu'à leurs propres sujets : les peuples réduits au désespoir pourraient bien *appeler comme d'abus* des droits divins de leurs chefs. Les hommes,

quand ils sont excédés, prennent quelquefois de l'humeur; et les droits divins du tyran sont alors forcés de céder aux droits naturels des sujets.

On a meilleur marché des dieux que des hommes. Les rois ne doivent compte de leurs actions qu'à Dieu seul; les prêtres n'en doivent compte qu'à eux-mêmes : il y a tout lieu de croire que les uns et les autres se tiennent plus assurés de l'indulgence du ciel que de celle de la terre. Il est bien plus aisé d'échapper aux jugemens des dieux que l'on peut apaiser à peu de frais, qu'au jugement des hommes dont la patience est épuisée.

« Si vous ôtez aux souverains la crainte d'une « puissance invisible, quel frein opposerez-vous « à leurs égaremens? » Qu'ils apprennent à régner; qu'ils apprennent à être justes, à respecter les droits des peuples, à reconnaître les bienfaits des nations desquelles ils tiennent leur grandeur et leur pouvoir; qu'ils apprennent à craindre les hommes, à se soumettre aux lois de l'équité; que personne ne puisse les franchir sans péril; que ces lois contiennent également et le puissant et le faible, et les grands et les petits, et le souverain et les sujets.

La crainte des dieux, la religion, les terreurs d'une autre vie : voilà les digues métaphysiques et surnaturelles que l'on oppose aux passions fougueuses des princes! Ces digues sont-elles suffisantes? C'est à l'expérience à résoudre la question. Opposer la religion à la méchanceté des tyrans,

c'est vouloir que des spéculations vagues, incertaines, inintelligibles, soient plus puissantes que des penchans que tout conspire à fortifier de jour en jour en eux.

Chap. CXLV. — La religion est funeste à la politique; elle ne forme que des despotes licencieux et pervers, et des sujets abjects et malheureux.

On nous vante sans cesse les avantages immenses que la religion procure à la politique; mais pour peu qu'on réfléchisse, on reconnaîtra sans peine que les opinions religieuses aveuglent également et les souverains et les peuples, et ne les éclairent jamais ni sur leurs vrais devoirs, ni sur leurs vrais intérêts. La religion ne forme que trop souvent des despotes licencieux et sans mœurs, obéis par des esclaves, que tout oblige de se conformer à leurs vues.

Faute d'avoir médité ou connu les vrais principes de l'administration, le but et les droits de la vie sociale, les intérêts réels des hommes et les devoirs qui les lient, les princes sont presqu'en tout pays devenus licencieux, absolus et pervers, et leurs sujets abjects, malheureux et méchans. Ce fut pour s'épargner le soin d'étudier ces objets importans, que l'on se crut obligé de recourir à des chimères qui, jusqu'ici, bien loin de remédier à rien, n'ont fait que multiplier les maux du genre humain, et le détourner des choses les plus intéressantes pour lui.

La façon injuste et cruelle dont tant de nations

sont gouvernées ici-bas, ne fournit-elle pas visiblement une des preuves les plus fortes, non-seulement du peu d'effet que produit la crainte d'une autre vie, mais encore de la non-existence d'une providence qui s'intéresse au sort de la race humaine? S'il existait un Dieu bon, ne serait-on pas forcé de convenir qu'il néglige étrangement en cette vie le plus grand nombre des hommes? Il semblerait que ce Dieu n'a créé les nations que pour être les jouets des passions et des folies de ses représentans sur la terre.

CHAP. CXLVI. — **Le christianisme ne s'est répandu qu'en promettant le despotisme, dont il est, comme toute religion, le plus ferme soutien.**

POUR peu qu'on lise l'histoire avec quelque attention, on verra que le christianisme, rampant d'abord, ne s'est insinué chez les nations sauvages et libres de l'Europe, qu'en faisant entrevoir à leurs chefs que ses principes religieux favorisaient le despotisme et mettaient un pouvoir absolu dans leurs mains. Nous voyons, en conséquence, des princes barbares se convertir avec une promptitude miraculeuse; c'est-à-dire, adopter sans examen un système si favorable à leur ambition et mettre tout en usage pour le faire embrasser à leurs sujets. Si les ministres de cette religion ont souvent dérogé depuis à leurs principes serviles, c'est que la théorie n'influe sur la conduite des ministres du seigneur, que lorsqu'elle s'accommode avec leurs intérêts temporels.

Le christianisme se vante d'avoir apporté aux hommes un bonheur inconnu des siècles précédens. Il est vrai que les grecs n'ont point connu les *droits divins* des tyrans ou des usurpateurs des droits de la patrie. Sous le paganisme, il n'était jamais entré dans la tête de personne, que le ciel ne voulait pas qu'une nation se défendît contre une bête féroce qui la ravageait insolemment. La religion des chrétiens imagina de mettre les tyrans en sûreté, et posa pour principe que les peuples devaient renoncer à la défense légitime d'eux-mêmes. Ainsi, les nations chrétiennes sont privées de la première loi de la nature, qui veut que l'homme résiste au mal et désarme quiconque s'apprête à le détruire! Si les ministres de l'église ont souvent permis aux peuples de se révolter pour la cause du ciel, jamais ils ne leur permirent de se révolter pour des maux très-réels ou des violences connues.

C'est du ciel que sont venus les fers dont on se servit pour enchaîner les esprits des mortels. Pourquoi le mahométan est-il partout esclave? C'est que son prophète le subjugua au nom de la divinité, comme avant lui Moïse avait dompté les juifs. Dans toutes les parties de la terre, nous voyons que les premiers législateurs furent les premiers souverains et les premiers prêtres des sauvages auxquels ils donnèrent des lois.

La religion ne semble imaginée que pour exalter les princes au-dessus de leurs nations et leur

livrer les peuples à discrétion. Dès que ceux-ci se trouvent bien malheureux ici bas, on les fait taire en les menaçant de la colère de Dieu; on fixe leurs yeux sur le ciel, afin de les empêcher d'apercevoir les vraies causes de leurs maux, et d'y appliquer les remèdes que la nature leur présente.

CHAP. CXLVII. — **Les principes religieux ont pour but unique d'éterniser la tyrannie des rois, et de leur sacrifier les nations.**

A force de répéter aux hommes que la terre n'est point leur vraie patrie, que la vie présente n'est qu'un passage, qu'ils ne sont pas faits pour être heureux en ce monde, que leurs souverains ne tiennent leur autorité que de Dieu seul, et ne doivent compte qu'à lui seul de l'abus qu'ils en font, qu'il n'est jamais permis de leur résister, etc., l'on est parvenu à éterniser l'inconduite des rois et les malheurs des peuples; les intérêts des nations ont été lâchement sacrifiés à leurs chefs. Plus on considère les dogmes et les principes religieux, plus on sera convaincu qu'ils ont pour but unique l'avantage des tyrans et des prêtres, sans jamais avoir égard à celui des sociétés.

Pour masquer l'impuissance de ses dieux sourds, la religion est parvenue à faire croire aux mortels que ce sont toujours les iniquités qui allument le courroux des cieux. Les peuples ne s'en prennent qu'à eux-mêmes des infortunes et des revers qu'ils éprouvent à tout moment. Si la nature en désordre fait quelquefois sentir ses coups

aux nations, leurs mauvais gouvernemens ne sont que trop souvent les causes immédiates et permanentes d'où partent les calamités continuelles qu'elles sont forcées d'essuyer. N'est-ce pas à l'ambition des rois et des grands, à leur négligence, à leurs vices, à leurs oppressions, que sont dûs pour l'ordinaire les stérilités, la mendicité, les guerres, les contagions, les mauvaises mœurs et tous les fléaux multipliés qui désolent la terre?

En fixant continuellement les yeux des hommes sur les cieux, en leur faisant croire que tous leurs maux sont dus à la colère divine, en ne leur fournissant que des moyens inefficaces et futiles pour faire cesser leurs peines, on dirait que les prêtres n'ont eu pour objet que d'empêcher les nations de songer aux vraies sources de leurs misères, et se sont proposé de les rendre éternelles. Les ministres de la religion se conduisent à peu près comme ces mères indigentes qui, faute de pain, endorment leurs enfans affamés par des chansons, ou qui leur présentent des jouets pour leur faire oublier le besoin qui les tourmente.

Aveuglés dès l'enfance par l'erreur, retenus par les liens invisibles de l'opinion, écrasés par des terreurs paniques, engourdis au sein de l'ignorance, comment les peuples connaîtraient-ils les vraies causes de leurs peines? Ils croient y remédier en invoquant les dieux. Hélas! ne voient-ils pas que c'est au nom de ces dieux, qu'on leur

ordonne de présenter la gorge au glaive de leurs tyrans impitoyables, dans lesquels ils trouveraient la cause très-visible des maux dont ils gémissent, et pour lesquels ils ne cessent d'implorer inutilement l'assistance du ciel ?

Peuples crédules ! dans vos infortunes, redoublez vos prières, vos offrandes, vos sacrifices ; assiégez vos temples, égorgez des victimes sans nombre, jeûnez dans le sac et sur la cendre, abreuvez-vous de vos propres larmes, achevez surtout de vous épuiser pour enrichir vos dieux : vous ne ferez qu'enrichir leurs prêtres ; les dieux du ciel ne vous seront propices, que quand les dieux de la terre reconnaîtront qu'ils sont des hommes comme vous, et donneront à votre bien-être les soins qui vous sont dûs.

CHAP. CXLVIII. — Combien il est funeste de persuader aux rois que Dieu seul est à craindre pour eux, lorsqu'ils nuisent aux peuples.

DES princes négligens, ambitieux et pervers sont les causes réelles des malheurs publics ; des guerres inutiles, injustes, réitérées dépeuplent la terre ; des gouvernemens avides et despotiques anéantissent pour les hommes les bienfaits de la nature ; la rapacité des cours décourage l'agriculture, éteint l'industrie, fait naître la disette, la contagion, la misère ; le ciel n'est ni cruel ni favorable aux vœux des peuples ; ce sont leurs chefs orgueilleux qui ont presque toujours un cœur d'airain.

C'est une opinion destructive pour la saine politique et pour les mœurs des princes, que de leur persuader que Dieu seul est à craindre pour eux, quand ils nuisent à leurs sujets ou quand ils negligent de les rendre heureux. Souverains! ce n'est point les dieux, mais vos peuples que vous offensez quand vous faites le mal. C'est à ces peuples, et par contre-coup à vous-mêmes, que vous faites du mal quand vous gouvernez injustement.

Rien de plus commun, dans l'histoire, que de voir des tyrans religieux; rien de plus rare que d'y trouver des princes équitables, vigilans, éclairés. Un monarque peut être pieux, exact à remplir servilement les devoirs de sa religion, très-soumis à ses prêtres, libéral à leur égard, et se trouver en même temps dépourvu de toutes les vertus et de tous les talens nécessaires pour gouverner. La religion, pour les princes, n'est qu'un instrument destiné à tenir les peuples plus fortement sous le joug.

D'après les beaux principes de la morale religieuse, un tyran qui, pendant un long règne, n'aura fait qu'opprimer ses sujets, leur arracher les fruits de leurs travaux, les immoler sans pitié à son ambition insatiable; un conquérant qui aura usurpé les provinces des autres, qui aura fait égorger des nations entières, qui aura été toute sa vie un vrai fléau du genre humain, s'imagine que sa conscience peut se tranquilliser, quand,

pour expier tant de forfaits, il aura pleuré aux pieds d'un prêtre, qui aura communément la lâche complaisance de consoler et de rassurer un brigand, que le plus affreux désespoir punirait trop faiblement du mal qu'il a fait à la terre.

CHAP. CXLIX. — Un roi dévot est un fléau pour un royaume.

UN souverain sincèrement dévot est communément un chef très-dangereux pour un état; la crédulité suppose toujours un esprit rétréci; la dévotion absorbe, pour l'ordinaire, l'attention que le prince devrait donner au gouvernement de son peuple. Docile aux suggestions de ses prêtres, il devient à tout moment le jouet de leurs caprices, le fauteur de leurs querelles, l'instrument et le complice de leurs folies auxquelles il attache la plus grande valeur. Parmi les plus funestes présens que la religion ait faits au monde, on doit surtout compter ces monarques dévots et zélés qui, dans l'idée de travailler au salut de leurs sujets, se sont fait un saint devoir de tourmenter, de persécuter, de détruire ceux que leur conscience faisait penser autrement qu'eux. Un dévot, à la tête d'un empire, est un des plus grands fléaux que le ciel dans sa fureur puisse donner à la terre. Un seul prêtre fanatique ou fripon, qui a l'oreille d'un prince crédule et puissant, suffit pour mettre un état en désordre et l'univers en combustion.

Dans presque tous les pays, des prêtres et des dévots sont chargés de former et l'esprit et le

cœur des jeunes princes destinés à gouverner les nations. Quelles lumières peuvent avoir des instituteurs de cette trempe? De quels intérêts peuvent-ils être animés? Remplis eux-mêmes de préjugés, ils montreront à leur élève la superstition comme la chose la plus importante et la plus sacrée, ses devoirs chimériques comme les plus saints devoirs, l'intolérance et l'esprit persécuteur comme les vrais fondemens de son autorité future; ils tâcheront d'en faire un chef de parti, un fanatique turbulent, un tyran; ils étoufferont de bonne heure la raison en lui; ils le prémuniront contre elle; ils empêcheront la vérité de pénétrer jusqu'à lui; ils l'envenimeront contre les vrais talens, et le préviendront en faveur des talens méprisables; enfin, ils en feront un dévot imbécile qui n'aura aucune idée ni du juste, ni de l'injuste, ni de la vraie gloire, ni de la vraie grandeur, et qui sera dépourvu des lumières et des vertus nécessaires au gouvernement d'un grand état. Voilà, en abrégé, le plan de l'éducation d'un enfant destiné à faire un jour le bonheur ou le malheur de plusieurs millions d'hommes!

CHAP. CI. — L'égide de la religion est, pour la tyrannie, un faible rempart contre le désespoir des peuples. — Un despote est un insensé qui se nuit à lui-même et s'endort sur un précipice.

Les prêtres se sont montrés en tout temps les fauteurs du despotisme et les ennemis de la liberté publique; leur métier exige des esclaves avilis et

soumis qui jamais n'aient l'audace de raisonner. Dans un gouvernement absolu, il ne s'agit que de s'emparer de l'esprit d'un prince faible et stupide pour se rendre maître des peuples. Au lieu de conduire les peuples au salut, les prêtres les ont toujours conduits à la servitude.

En faveur des titres surnaturels que la religion a forgés pour les plus mauvais princes, ceux-ci se sont communément ligués avec les prêtres qui, surs de régner par l'opinion sur le souverain lui-même, se sont chargés de lier les mains des peuples et de les tenir sous le joug. Mais c'est en vain que le tyran, couvert de l'égide de la religion, se flatte d'être à l'abri de tous les coups du sort; l'opinion est un faible rempart contre le désespoir des peuples. D'ailleurs, le prêtre n'est l'ami du tyran, que tant qu'il trouve son compte à la tyrannie; il prêche la sédition et démolit l'idole qu'il a faite, quand il ne la trouve plus assez conforme aux intérêts du ciel qu'il fait parler quand il lui plaît, et qui ne parle jamais que suivant ses intérêts.

On nous dira sans doute que les souverains, connaissant tout l'avantage que la religion leur procure, se trouvent vraiment intéressés à la soutenir de toutes leurs forces. Si les opinions religieuses sont utiles aux tyrans, il est très-évident qu'elles sont inutiles à ceux qui gouvernent suivant les lois de la raison et de l'équité. Y a-t-il donc de l'avantage à exercer la tyrannie? Les

princes sont-ils donc véritablement intéressés à être des tyrans? La tyrannie ne les prive-t-elle pas de la vraie puissance, de l'amour des peuples, de toute sûreté? Tout prince raisonnable ne devrait-il pas s'apercevoir que le despote est un insensé qui ne fait que se nuire à lui-même? Tout prince éclairé ne doit il pas se défier des flatteurs, dont l'objet est de l'endormir sur le bord du précipice qu'ils ouvrent sous ses pas?

Chap. CLI.—La religion favorise les égaremens des princes, en les délivrant de la crainte et des remords.

Si les flatteries sacerdotales réussissent à pervertir les princes et à les changer en tyrans, les tyrans de leur côté corrompent nécessairement et les grands et les peuples. Sous un maître injuste, sans bonté, sans vertu, qui ne connaît d'autre loi que son caprice, il faut nécessairement qu'une nation se déprave. Ce maître voudra-t-il, auprès de sa personne, des hommes honnêtes, éclairés, vertueux? Non; il ne lui faut que des flatteurs, des approbateurs, des imitateurs, des esclaves, des âmes basses et serviles qui se prêtent à ses goûts; sa cour propagera la contagion du vice dans les ordres inférieurs. De proche en proche, tout se corrompra nécessairement, dans un état dont le chef sera corrompu. On a dit il y a longtemps que *les princes semblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes.*

La religion, loin d'être un frein pour les souverains, les a mis à portée de se livrer sans crainte

et sans remords à des égaremens aussi funestes pour eux-mêmes que pour les nations qu'ils gouvernent. Ce n'est jamais impunément que l'on trompe les hommes. Dites à un prince qu'il est un dieu, bientôt il croira qu'il ne doit rien à personne. Pourvu qu'on le craigne, il se souciera peu d'être aimé; il ne connaîtra ni règles, ni rapports avec ses sujets, ni devoirs à leur égard. Dites à ce prince qu'il *ne doit compte de ses actions qu'à Dieu seul;* et bientôt il agira comme s'il n'en devait compte à personne.

Chap. CLII. — Qu'est-ce qu'un souverain éclairé?

Un souverain éclairé est celui qui connaît ses véritables intérêts : il sait qu'ils sont liés à ceux de sa nation ; il sait qu'un prince ne peut être ni grand, ni puissant, ni chéri, ni considéré, tant qu'il ne commandera qu'à des esclaves misérables; il sait que l'équité, la bienfaisance, la vigilance lui donneront sur les hommes, des droits bien plus réels que des titres fabuleux qu'on fait descendre du ciel; il sentira que la religion n'est utile qu'aux prêtres, qu'elle est inutile à la société, que souvent elle la trouble, qu'il faut la contenir pour l'empêcher de nuire; enfin, il reconnaîtra que, pour régner avec gloire, il faut faire de bonnes lois et montrer des vertus, et non pas fonder sa puissance sur des impostures et des chimères.

CHAP. CLIII. — Passions dominantes et crimes du sacerdoce. C'est à l'aide de son prétendu Dieu et de la religion, qu'il a assouvi ses passions et commis ses crimes.

LES ministres de la religion ont eu grand soin de faire de leur Dieu un tyran redoutable, capricieux et changeant; il fallait qu'il fût ainsi, pour qu'il se prêtât à leurs intérêts sujets à varier. Un Dieu qui serait juste et bon, sans mélange de caprice et de perversité; un Dieu qui aurait constamment les qualités d'un honnête homme ou d'un souverain débonnaire, ne conviendrait aucunement à ses ministres. Il est utile aux prêtres que l'on tremble devant leur Dieu, afin que l'on recoure à eux pour obtenir les moyens de se rassurer de ses craintes.

Nul homme n'est un héros pour son valet de chambre. Il n'est pas surprenant qu'un Dieu habillé par ses prêtres, de manière à faire grande peur aux autres, leur en impose rarement à eux-mêmes, ou n'influe que très-peu sur leur propre conduite. Conséquemment, nous les voyons en tous pays se comporter d'une façon très-uniforme; sous prétexte de la gloire de leur Dieu, partout ils dévorent les nations, ils avilissent les âmes, ils découragent l'industrie, ils sèment la discorde. L'ambition et l'avarice furent de tous temps les passions dominantes du sacerdoce; partout le prêtre s'élève au-dessus des souverains et des lois; partout on ne le voit occupé que des intérêts de son orgueil, de sa cupidité, de son humeur despotique

et vindicative ; partout il substitue des expiations, des sacrifices, des cérémonies et des pratiques mystérieuses, en un mot, des inventions lucratives pour lui-même, à des vertus utiles et sociales.

L'esprit est confondu et la raison est interdite, à la vue des pratiques ridicules et des moyens pitoyables, que les ministres des dieux ont inventés en tout pays, pour purifier les âmes et rendre le ciel favorable aux nations. Ici, l'on retranche une portion du prépuce d'un enfant, pour lui mériter la bienveillance divine ; là, on verse de l'eau sur sa tête, pour le laver des crimes qu'il n'a point encore pu commettre ; ailleurs, on lui dit de se plonger dans une rivière, dont les eaux ont le pouvoir d'emporter toutes les souillures ; ailleurs, on lui interdit de certains alimens, dont l'usage ne manquerait pas d'exciter le courroux céleste ; dans d'autres contrées, on ordonne à l'homme pécheur de venir périodiquement faire l'aveu de ses fautes, à un prêtre qui souvent est un plus grand pécheur que lui, etc., etc., etc.

Chap. CLIV. — Charlatanisme des prêtres.

Que dirions-nous d'une troupe d'empiriques qui, se rendant chaque jour sur une place publique, viendraient nous exalter la bonté de leurs remèdes, et les donneraient comme infaillibles, tandis que nous les trouverions remplis des mêmes infirmités qu'ils prétendent guérir ? Aurions-nous

beaucoup de confiance aux recettes de ces charlatans qui nous crieraient à tue-tête : « Prenez de « nos remèdes ; leurs effets sont immanquables ; « ils guérissent tout le monde, excepté nous. » Que penserions-nous ensuite, en voyant ces mêmes charlatans passer leur vie à se plaindre de ce que leurs remèdes ne produisent jamais rien sur les malades qui les prennent ? Enfin, quelle idée nous formerions-nous de la sottise du vulgaire qui, malgré ces aveux, ne cesserait de payer très-chèrement des remèdes dont tout lui prouverait l'inefficacité?.... Les prêtres ressemblent à ces alchimistes, qui disent hardiment qu'ils ont le secret de faire de l'or, tandis qu'ils ont à peine un habit pour couvrir leur nudité.

Les ministres de la religion déclament sans cesse contre la corruption du siècle, et se plaignent hautement du peu de fruit de leurs leçons, en même temps qu'ils nous assurent que la religion est le *remède universel*, la véritable *panacée* contre les maux du genre humain. Ces prêtres sont très-malades eux-mêmes ; cependant les hommes continuent de fréquenter leurs boutiques et d'avoir foi à leurs antidotes divins qui, de leur propre aveu, ne guérissent personne !

Chap. CLV. — Calamités innombrables, produites par la religion, qui a souillé la morale, et troublé toutes les idées justes, toutes les saines doctrines.

La religion (sur-tout chez les modernes), en s'emparant de la morale, en a totalement obscurci

les principes ; elle a rendu les hommes insociables par devoir ; elle les a forcés d'être inhumains envers tous ceux qui ne pensaient pas comme eux. Des disputes théologiques, également inintelligibles pour des partis acharnés les uns contre les autres, ont ébranlé des empires, amené des révolutions, fait périr des souverains, désolé l'Europe entière ; ces querelles méprisables n'ont pu même s'éteindre dans des fleuves de sang. Depuis l'extinction du paganisme, les peuples se firent un principe religieux d'entrer en frénésie, toutes les fois qu'on vit éclore quelque opinion que leurs prêtres crurent contraires à la *saine doctrine*. Les sectateurs d'une religion qui ne prêche en apparence que la charité, la concorde et la paix, se sont montrés plus féroces que des cannibales ou des sauvages, toutes les fois que leurs docteurs les ont excités à la destruction de leurs frères. Il n'est point de crimes que les hommes n'aient commis, dans l'idée de plaire à la divinité ou d'apaiser son courroux.

L'idée d'un Dieu terrible, que l'on se peint comme un despote, a dû nécessairement rendre ses sujets méchans. La crainte ne fait que des esclaves ; et des esclaves sont lâches, bas, cruels, et se croient tout permis, quand il s'agit, ou de captiver la bienveillance, ou de se soustraire aux châtimens du maître qu'ils redoutent. La liberté de penser peut seule donner aux hommes, de la grandeur d'âme et de l'humanité. La notion d'un

dieu-tyran n'en peut faire que des esclaves abjects, chagrins, querelleurs, intolérans.

Toute religion qui suppose un Dieu prompt à s'irriter, jaloux, vindicatif, pointilleux sur ses droits ou sur son étiquette, un Dieu assez petit pour être blessé des opinions qu'on peut avoir de lui, un Dieu assez injuste pour exiger que l'on prenne des notions uniformes sur son compte; une telle religion devient nécessairement inquiète, insociable, sanguinaire; les adorateurs d'un Dieu pareil ne croiront jamais pouvoir, sans crime, se dispenser de haïr et même de détruire tous ceux qu'on leur désignera comme des adversaires de ce Dieu; ils croiront que ce serait trahir la cause de leur monarque céleste, que de vivre en bonne intelligence avec des concitoyens rebelles. Aimer ce que Dieu hait, ne serait-ce pas s'exposer soi-même à sa haîne implacable ?

Persécuteurs infâmes, et vous dévots anthropophages ! ne sentirez-vous jamais la folie et l'injustice de votre humeur intolérante? Ne voyez-vous pas que l'homme n'est pas plus le maître de ses opinions religieuses, de sa crédulité ou de son incrédulité, que de la langue qu'il apprend dès l'enfance et qu'il ne peut plus changer ? Dire à un homme de penser comme vous, n'est-ce pas vouloir qu'un étranger s'exprime de même que vous ? Punir un homme pour ses erreurs, n'est-ce pas le punir d'avoir été éduqué différemment de vous ? Si je suis un incrédule, m'est-il possible de ban-

voir de mon esprit les raisons qui ont ébranlé ma foi ? Si votre Dieu laisse aux hommes la liberté de se damner, de quoi vous mêlez-vous ? Etes-vous donc plus prudens et plus sages que ce Dieu dont vous voulez venger les droits ?

CHAP. CLVI. — Toute religion est intolérante, et destructive, par conséquent, de la bienfaisance.

Il n'est point de dévot qui, suivant son tempérament, ou ne haïsse, ou ne méprise, ou ne prenne en pitié les adhérens d'une secte différente de la sienne. La religion *dominante* (qui n'est jamais que celle du souverain et des armées) fait toujours sentir sa supériorité d'une façon très-cruelle et très-injurieuse aux sectes les plus faibles. Il n'existe pas encore de vraie tolérance sur la terre ; partout on adore un Dieu jaloux dont chaque nation se croit l'amie, à l'exclusion de toutes les autres.

Chaque peuple se vante d'adorer seul le vrai Dieu, le Dieu universel, le souverain de la nature entière. Mais, quand on vient à examiner ce monarque du monde, on trouve que chaque société, chaque secte, chaque parti ou cabale religieuse, ne fait de ce Dieu si puissant qu'un souverain chétif, dont les soins et les bontés ne s'étendent que sur un petit nombre de sujets, qui prétendent avoir seuls l'avantage de jouir de ses faveurs, et qu'il ne s'embarrasse aucunement des autres.

Les fondateurs des religions et des prêtres qui les maintiennent, se sont visiblement proposés de

séparer les nations qu'ils endoctrinaient, des autres nations; ils voulurent, par des marques distinctives, séparer leur propre troupeau; ils donnèrent à leurs adhérens des dieux ennemis des autres dieux, des cultes, des dogmes, des cérémonies à part; ils leur persuadèrent surtout que les religions des autres étaient impies et abominables. Par cet indigne artifice, ces fourbes ambitieux s'emparèrent exclusivement de l'esprit de leurs sectateurs, les rendirent insociables, et leur firent regarder, comme des proscrits, tous ceux qui n'avaient pas un culte et des idées conformes aux leurs. Voilà comme la religion est parvenue à fermer les cœurs et en bannir à jamais l'affection que l'homme doit avoir pour son semblable. La sociabilité, l'indulgence, l'humanité, ces premières vertus de toute morale, sont totalement incompatibles avec les préjugés religieux.

Chap. CLVII. — Abus d'une religion de l'état.

Toute religion nationale est faite pour rendre l'homme vain, insociable et méchant; le premier pas vers l'humanité est de permettre à chacun de suivre en paix le culte et les opinions qui lui conviennent. Mais cette conduite ne peut plaire aux ministres de la religion, qui veulent avoir le droit de tyranniser les hommes jusque dans leurs pensées.

Princes aveugles et dévots! vous haïssez, vous persécutez, vous envoyez au supplice des héréti-

ques, parce qu'on vous persuade que ces malheureux déplaisent à Dieu. Mais ne dites-vous pas que votre Dieu est rempli de bonté? Comment espérez-vous lui plaire par des actes de barbarie qu'il doit nécessairement désapprouver? D'ailleurs, qui vous a dit que leurs opinions déplaisent à votre Dieu? Ce sont vos prêtres. Mais qui vous garantit que vos prêtres ne se trompent point eux-mêmes, ou ne veulent pas vous tromper? Ce sont ces mêmes prêtres. Princes! c'est donc sur la périlleuse parole de vos prêtres, que vous commettez les crimes les plus atroces et les plus avérés, dans l'idée de plaire à la divinité!

CHAP. CLVIII. — La religion lâche la bride à la férocité du peuple en la légitimant, et autorise le crime en enseignant qu'il peut être nécessaire aux desseins de Dieu.

« JAMAIS, dit Pascal, on ne fait le mal si pleinement et si gaiement, que quand on le fait par « un faux principe de conscience (1). » Rien de plus dangereux qu'une religion qui lâche la bride à la férocité du peuple, et qui justifie à ses yeux ses crimes les plus noirs; il ne met plus de bornes à sa méchanceté, dès qu'il la croit autorisée par son Dieu, dont on lui dit que les intérêts peuvent rendre toutes les actions légitimes. S'agit-il de la religion? Aussitôt les peuples les plus civilisés redeviennent de vrais sauvages et se croient tout permis. Plus ils se montrent cruels, et plus ils se

(1) Voyez les *Pensées de Pascal*. XXXVIII.

supposent agréables à leur Dieu, dont ils s'imaginent que la cause ne peut être soutenue avec trop de chaleur.

Toutes les religions du monde ont autorisé des forfaits innombrables. Les juifs, enivrés par les promesses de leur Dieu, se sont arrogé le droit d'exterminer des nations entières. Fondés sur les oracles de leurs dieux, les romains, en vrais brigands, ont conquis et ravagé le monde. Les arabes, encouragés par leur divin prophète, ont été porter le fer et la flamme chez les chrétiens et les idolâtres. Les chrétiens, sous prétexte d'étendre leur sainte religion, ont cent fois couvert de sang l'un et l'autre hémisphères.

Dans tous les événemens favorables à leurs propres intérêts, qu'ils appellent toujours *la cause de Dieu*, les prêtres nous montrent *le doigt de Dieu*. D'après ces principes, les dévots ont le bonheur de voir *le doigt de Dieu* dans des révoltes, des révolutions, des massacres, des régicides, des forfaits, des prostitutions, des infamies; et, pour peu que ces choses contribuent à l'avantage de la religion, on en est quitte alors pour dire que *Dieu se sert de toutes sortes de moyens pour parvenir à ses fins*. Est-il rien de plus capable d'anéantir toute idée de morale dans l'esprit des hommes, que de leur faire entendre que leur Dieu, si puissant et si parfait, est souvent forcé de se servir du crime pour accomplir ses desseins?

CHAP. CLIX. — Réfutation de cet argument, que les maux attribués à la religion ne sont que les tristes effets des passions des hommes.

Dès qu'on se plaint des fureurs et des maux que la religion a tant de fois enfantés sur la terre, on nous avertit aussitôt que ces excès ne sont point dûs à la religion, mais qu'ils sont les tristes effets des passions des hommes. Je demanderai cependant qu'est-ce qui a déchaîné ces passions? C'est évidemment la religion; c'est le zèle qui rend inhumain et qui sert à couvrir les plus grandes infamies. Ces désordres ne prouvent-ils donc pas que la religion, au lieu de contenir les passions des hommes, ne fait que les couvrir d'un manteau qui les sanctifie, et que rien ne serait plus utile que d'arracher ce manteau sacré dont les hommes font si souvent un si terrible usage? Que d'horreurs seraient bannies de la société, si l'on ôtait aux méchans un prétexte si plausible de la troubler!

Au lieu d'entretenir la paix parmi les hommes, les prêtres furent pour eux des furies qui les mirent en discorde. Ils alléguèrent leur *conscience*, et prétendirent avoir reçu du ciel le droit d'être querelleurs, turbulens et rebelles. Les ministres du seigneur ne se croient-ils pas lésés, ne prétendent-ils pas que la majesté divine est outragée, toutes les fois que les souverains ont la témérité de vouloir les empêcher de nuire? Les prêtres ressemblent à cette femme acariâtre, qui criait au

feu! au meurtre! à l'assassin! lorsque son mari lui retenait les mains pour l'empêcher de le battre lui-même.

CHAP. CLX. — Toute morale est incompatible avec les opinions religieuses.

NONOBSTANT les sanglantes tragédies que la religion fait jouir très-souvent en ce monde, on ne cesse de nous répéter qu'il ne peut y avoir de morale sans la religion. Si l'on jugeait des opinions théologiques par leurs effets, on serait en droit d'avancer que toute morale est parfaitement incompatible avec les opinions religieuses des hommes.

« Imitez Dieu, nous crie-t-on sans cesse. » Eh! quelle morale aurions-nous, si nous imitions ce Dieu! Quel est donc le Dieu que nous devons imiter? Est-ce le Dieu du déiste? Mais ce Dieu même ne peut être pour nous un modèle bien constant de bonté; s'il est l'auteur de tout, il est également l'auteur et du bien et du mal que nous voyons dans le monde; s'il est l'auteur de l'ordre, il est aussi l'auteur du désordre qui n'aurait point lieu sans sa permission: s'il produit, il détruit; s'il appelle à la vie, il donne aussi la mort; s'il accorde l'abondance, les richesses, la prospérité, la paix, il permet ou envoie les disettes, la pauvreté, les calamités, les guerres. Comment prendre pour modèle d'une bienfaisance permanente, le Dieu du théisme ou de la religion naturelle, dont les

dispositions favorables sont à chaque instant démenties par tout ce que nous voyons arriver sous nos yeux? Il faut à la morale une base moins chancelante que l'exemple d'un Dieu dont la conduite varie, et que l'on ne peut dire bon qu'en fermant obstinément les yeux sur le mal qu'à chaque instant il fait ou il permet dans ce monde.

Imiterons-nous le *Jupiter*, *très-bon*, *très-grand*, de l'antiquité païenne? Imiter un tel dieu, c'est prendre pour modèle un fils rebelle qui ravit le trône à son père et qu'il mutile ensuite; c'est imiter un débauché, un adultère, un incestueux, un crapuleux, dont la conduite ferait rougir tout mortel raisonnable. Où en eussent été les hommes sous le paganisme, s'ils se fussent imaginé, d'après Platon, que la vertu consistait à imiter les dieux?

Faudra-t-il imiter le dieu des juifs? Trouverons-nous dans *Jehova* un modèle de notre conduite? C'est un dieu vraiment sauvage, vraiment fait pour un peuple stupide, cruel et sans mœurs; c'est un dieu toujours en fureur qui ne respire que la vengeance, qui méconnaît la pitié, qui ordonne le carnage, le vol, l'insociabilité; en un mot, c'est un dieu dont la conduite ne peut servir de modèle à celle d'un honnête homme, et ne peut être imitée que par un chef de brigands.

Imiterons-nous donc le *Jésus* des chrétiens? Ce dieu mort pour apaiser la fureur implacable

de son père, nous fournira-t-il un exemple que des hommes doivent suivre? Hélas! nous ne verrons en lui qu'un dieu, ou plutôt un fanatique, un misanthrope, qui, lui-même plongé dans la misère et prêchant des misérables, leur conseillera d'être pauvres, de combattre et d'étouffer la nature, de haïr le plaisir, de chercher la douleur, de se détester eux-mêmes; il leur dira de quitter, pour le suivre, pères, mères, parens, amis, etc. La belle morale! nous direz-vous. Elle est admirable, sans doute; elle doit être divine, car elle est impraticable pour des hommes. Mais une morale si sublime n'est-elle pas faite pour rendre la vertu haïssable? D'après la morale si vantée de l'*homme-dieu* des chrétiens, ses disciples sont en ce bas monde des vrais *Tantales*, tourmentés d'une soif ardente qu'il ne leur est point permis d'apaiser. Une semblable morale ne nous donne-t-elle pas une idée bien merveilleuse de l'auteur de la nature? S'il a, comme on l'assure, tout créé pour l'usage de ses créatures, par quelle bizarrerie leur défend-il l'usage des biens qu'il a créés pour elles? Le plaisir que l'homme désire sans cesse, n'est-il donc qu'un piége que Dieu a malignement tendu pour surprendre sa faiblesse?

CHAP. CLXI. — La morale de l'évangile est impraticable.

Les sectateurs du Christ voudraient nous faire regarder comme un miracle l'établissement de leur religion, qui se montre en tout contraire à la

nature, opposée à tous les penchans du cœur, ennemie des plaisirs des sens. Mais l'austérité d'une doctrine ne la rend que plus merveilleuse aux yeux du vulgaire. La même disposition qui fait respecter comme divins et surnaturels, des mystères inconcevables, fait admirer comme divine et surnaturelle, une morale impraticable et supérieure aux forces de l'homme.

Admirer une morale et la mettre en pratique, sont deux choses très-différentes. Tous les chrétiens ne cessent d'admirer et de vanter la morale de l'évangile; mais elle n'est pratiquée que par un très-petit nombre de saints admirables pour des gens qui se dispensent eux-mêmes d'imiter leur conduite, sous prétexte que la force ou la grâce leur manquent.

Tout l'univers est infecté plus ou moins d'une morale religieuse fondée sur l'opinion que, pour plaire à la divinité, il est très-nécessaire de se rendre malheureux sur la terre. On voit dans toutes les parties de notre globe, des pénitens, des solitaires, des *faquirs*, des fanatiques, qui semblent avoir profondément étudié les moyens de se tourmenter, en l'honneur d'un être dont tous s'accordent à célébrer la bonté! La religion, par son essence, est l'ennemie de la joie et du bien-être des hommes. *Bienheureux sont les pauvres! Bienheureux sont ceux qui pleurent! Bienheureux sont ceux qui souffrent!* Malheur à ceux qui sont dans l'abondance et dans la joie! Telles sont

les rares découvertes que le christianisme annonce!

Chap. CLXII. — Une société de saints serait impossible.

Qu'est-ce qu'un saint dans toutes les religions? C'est un homme qui prie, qui jeûne, qui se tourmente, qui fuit le monde, qui comme un hibou ne se plaît que dans la solitude, qui s'abstient de tout plaisir, qui semble effrayé de tout objet qui le détournerait un moment de ses méditations fanatiques. Est-ce donc là de la vertu? Un être de cette trempe est-il bon à lui-même, est-il utile aux autres? La société ne serait-elle pas dissoute, et les hommes ne rentreraient-ils pas dans l'état sauvage, si chacun était assez fou pour vouloir être un saint?

Il est évident que la pratique littérale et rigoureuse de la morale divine des chrétiens, entraînerait infailliblement la ruine des nations. Un chrétien qui voudrait tendre à la perfection, devrait écarter de son esprit tout ce qui peut le détourner du ciel sa véritable patrie. Il ne voit sur la terre que des tentations, des piéges, des occasions de se perdre; il doit craindre la science, comme nuisible à la foi; il doit fuir l'industrie, comme un moyen d'obtenir des richesses très-fatales au salut; il doit renoncer aux emplois et aux honneurs, comme à des choses capables d'exciter son orgueil, et de le distraire du soin de penser à son âme; en un mot, la morale sublime du Christ, si elle n'é-

tait impraticable, briserait tous les liens de la société.

Un saint dans le monde n'est pas un être plus utile qu'un saint dans le désert; le saint y porte une humeur chagrine, mécontente et souvent turbulente; son zèle l'oblige quelquefois en conscience de troubler la société, par des opinions ou des rêves, que sa vanité lui fait prendre pour des inspirations d'en haut. Les annales de toutes les religions sont remplies de saints inquiets, de saints intraitables, de saints séditieux, qui se sont illustrés par les ravages que, *pour la plus grande gloire de Dieu*, ils ont portés dans l'univers. Si les saints qui vivent dans la retraite, sont inutiles; ceux qui vivent dans le monde sont souvent très-dangereux.

La vanité de jouer un rôle, le désir de s'illustrer aux yeux du vulgaire imbécile par une conduite bizarre, constituent communément le caractère distinctif des grands saints; l'orgueil leur persuade qu'ils sont des hommes extraordinaires, fort au-dessus de la nature humaine, des êtres bien plus parfaits que les autres, des favoris que Dieu regarde avec bien plus de complaisance que le reste des mortels; l'humilité, dans un saint, n'est pour l'ordinaire qu'un orgueil plus raffiné que celui du commun des hommes. Il n'y a qu'une vanité bien ridicule, qui puisse déterminer l'homme à faire une guerre continuelle à sa propre nature!

CHAP. CLXIII. — **La nature humaine n'est pas dépravée; et une morale, qui la contredit, n'est pas faite pour l'homme.**

UNE morale qui contredit la nature de l'homme, n'est point faite pour l'homme. Mais, direz-vous, la nature de l'homme s'est dépravée. En quoi consiste cette prétendue dépravation? Est-ce en ce qu'il a des passions? Mais les passions ne sont-elles pas de l'essence de l'homme? Ne faut-il pas qu'il cherche, qu'il désire, qu'il aime ce qui est, ou ce qu il croit être utile à son bonheur? Ne faut-il pas qu'il craigne et qu'il fuie ce qu'il juge désagréable ou funeste pour lui? Allumez ses passions pour des objets utiles; attachez son bien-être à ces mêmes objets; détournez-le, par des motifs sensibles et connus, de ce qui peut faire du tort, soit à lui-même, soit aux autres; et vous en ferez un être raisonnable et vertueux. Un homme sans passions serait également indifférent sur le vice et la vertu.

Docteurs sacrés! vous nous répétez à tout moment que la nature de l'homme est pervertie; vous nous criez *que toute chair a corrompu sa voie;* vous nous dites que la nature ne nous donne plus que des penchans déréglés. Dans ce cas, vous accusez votre Dieu qui n'a pas pu, ou qui n'a pas voulu que cette nature conservât sa perfection primitive. Si cette nature s'est corrompue, pourquoi ce Dieu ne l'a-t-il pas réparée? Aussitôt le chrétien m'assure que la nature humaine est réparée, que la mort de son Dieu l'a

rétablie dans son intégrité. D'où vient donc, lui répliquerai-je, prétendez-vous que la nature humaine, nonobstant la mort d'un Dieu, est encore dépravée? C'est donc en pure perte que votre Dieu est mort? Que devient sa toute-puissance et sa victoire sur le diable, s'il est vrai que le diable conserve encore l'empire que, selon vous, il a toujours exercé dans le monde?

La mort, selon la théologie chrétienne, est la *solde du péché*. Cette opinion est conforme à celle de quelques nations nègres et sauvages, qui s'imaginent que la mort d'un homme est toujours l'effet surnaturel de la colère des dieux. Les chrétiens croient fermement que le Christ les a délivrés du péché, tandis qu'ils sont à portée de voir que, dans leur religion comme dans les autres, l'homme est sujet à la mort. Dire que Jésus-Christ nous a délivrés du péché, n'est-ce pas dire qu'un juge a fait grâce à un coupable, tandis que nous voyons qu'il l'envoie au supplice?

Chap. CLXIV. — De Jésus-Christ, Dieu des prêtres.

Si, fermant les yeux sur tout ce qui se passe dans le monde, on voulait s'en rapporter aux partisans de la religion chrétienne, on croirait que la venue de leur divin sauveur a produit la révolution la plus merveilleuse et la réforme la plus complète dans les mœurs des nations. « Le Messie, « selon Pascal, devait lui seul produire un grand « peuple élu, saint et choisi, le conduire, le nour-

« rir, l'introduire dans le lieu de repos et de sain« teté, le rendre saint à Dieu, en faire le temple « de Dieu, le sauver de la colère de Dieu, le déli« vrer de la servitude du péché, donner des lois « à ce peuple, graver ces lois dans son cœur, « s'offrir à Dieu pour lui, écraser la tête du dé« mon, etc. (1). » Ce grand homme a oublié de nous montrer le peuple sur lequel son divin Messie a produit les effets miraculeux dont il parle avec tant d'emphase; il paraît jusqu'à présent qu'il n'existe point sur la terre.

Pour peu qu'on examine les mœurs des nations chrétiennes et qu'on écoute les clameurs de leurs prêtres, on sera forcé d'en conclure que Jésus-Christ leur Dieu a prêché sans fruit, est mort sans succès; que ses volontés toutes puissantes trouvent encore, dans les hommes, une résistance dont ce Dieu, ou ne peut, ou ne veut pas triompher. La morale de ce docteur divin, que ses disciples admirent tant et pratiquent si peu, n'est suivie, dans tout un siècle, que par une demi-douzaine de saints obscurs, de fanatiques et de moines ignorés, qui seuls auront la gloire de briller dans la cour céleste; tout le reste des mortels, quoique racheté par le sang de ce Dieu, sera la proie des flammes éternelles.

Chap. CLXV. — Le dogme de la rémission des péchés a été inventé dans l'intérêt des prêtres.

Quand un homme a grande envie de pécher,

(1) Voyez les *Pensées de Pascal*, XV.

il ne songe guère à son Dieu. Bien plus, quelques crimes qu'il ait commis, il se flatte toujours que ce Dieu adoucira pour lui la dureté de ses arrêts. Nul mortel ne croit sérieusement que sa conduite puisse le damner. Quoiqu'il craigne un Dieu terrible qui souvent le fait trembler, toutes les fois qu'il est fortement tenté, il succombe et ne voit ensuite que le Dieu *des miséricordes* dont l'idée le tranquillise. Fait-il le mal? Il espère avoir le temps de s'en corriger, et se promet bien de s'en repentir un jour.

Il est, dans la pharmacie religieuse, des recettes infaillibles pour calmer les consciences; les prêtres, en tout pays, possèdent des secrets souverains, pour désarmer la colère du ciel. Cependant, s'il est vrai que la divinité s'apaise par des prières, des offrandes, des sacrifices, des pénitences, on n'est plus en droit de dire que la religion met un frein aux déréglemens des hommes; ils pécheront d'abord, et chercheront ensuite les moyens d'apaiser Dieu. Toute religion qui expie et qui promet la rémission des crimes, si elle retient quelqu'un, encourage le grand nombre à commettre le mal.

Nonobstant son immutabilité, Dieu, dans toutes les religions du monde, est un protée véritable. Ses prêtres le montrent, tantôt armé de sévérité, tantôt plein de clémence et de douceur; tantôt cruel impitoyable, et tantôt se laissant facilement attendrir par les regrets et les larmes des pécheurs. En conséquence, les hommes n'envisagent la divinité,

que par le côté le plus conforme à leurs intérêts présens. Un Dieu toujours courroucé rebuterait ses adorateurs, ou les jetterait dans le désespoir. Il faut aux hommes un Dieu qui s'irrite et qui s'apaise; si sa colère effraie quelques âmes peureuses, sa clémence rassure les méchans déterminés, qui comptent bien d'ailleurs recourir tôt ou tard aux moyens de se raccommoder avec lui; si les jugemens de Dieu font peur à quelques dévots timorés qui déjà, par tempérament et par habitude, ne sont pas enclins au mal, *les trésors de la miséricorde divine* rassurent les plus grands criminels qui ont lieu d'espérer qu'ils y participeront tout comme les autres.

CHAP. CLXVI. — La crainte de Dieu est impuissante contre les passions.

Les hommes, pour la plupart, pensent rarement à Dieu, ou du moins n'en sont pas fort occupés. Son idée a si peu de fixité; elle est si affligeante, qu'elle ne peut arrêter long-temps l'imagination, que de quelques rêveurs tristes et mélancoliques qui ne constituent pas le plus grand nombre des habitans de ce monde. Le vulgaire n'y conçoit rien; son faible cerveau s'embrouille, dès qu'il veut y penser. L'homme d'affaires ne songe qu'à ses affaires; le courtisan à ses intrigues; les gens du monde, les femmes, les jeunes gens, à leurs plaisirs; la dissipation efface bientôt en eux les notions fatigantes de la religion. Les ambitieux, les avares, les débauchés écartent soigneusement

des spéculations trop faibles pour contrebalancer leurs passions diverses.

A qui est-ce que l'idée de Dieu en impose?.... C'est à quelques hommes affaiblis, chagrins et dégoûtés de ce monde, à quelques personnes en qui les passions sont déjà amorties soit par l'âge, soit par des infirmités, soit par les coups de la fortune. La religion n'est un frein que pour ceux que leur tempérament ou les circonstances ont déjà mis à la raison. La crainte de Dieu n'empêche de pécher que ceux qui ne le veulent pas bien fort, ou qui ne sont plus en état de le faire.

Dire aux hommes que la divinité punit les crimes en ce monde : c'est avancer un fait que l'expérience contredit à tout moment. Les plus méchans des hommes sont communément les arbitres du monde et ceux que la fortune comble de ses faveurs. Pour nous convaincre des jugemens de Dieu, nous renvoyer à l'autre vie, c'est nous renvoyer à des conjectures pour détruire des faits dont on ne peut douter.

CHAP. CLXVII. — L'invention de l'enfer est trop absurde pour empêcher le mal.

PERSONNE ne songe à l'autre vie, quand il est fortement épris des objets qu'il rencontre ici-bas. Aux yeux d'un amant passionné, la présence de sa maîtresse éteint les feux de l'enfer, et ses charmes effacent tous les plaisirs du paradis. Femme! vous quittez, dites-vous, votre amant pour votre Dieu! c'est que votre amant n'est plus

le même à vos yeux; ou c'est que votre amant vous quitte, et qu'il faut remplir le vide qui s'est fait dans votre cœur.

Rien de plus ordinaire que de voir des ambitieux, des pervers, des hommes corrompus et sans mœurs, qui ont de la religion et qui montrent quelquefois même du zèle pour ses intérêts; s'ils ne la pratiquent point, ils se promettent de la pratiquer un jour, ils la mettent en réserve comme un remède qui tôt ou tard leur sera nécessaire pour se tranquilliser sur le mal qu'ils ont encore dessein de faire. D'ailleurs, le parti des dévots et des prêtres étant un parti très-nombreux, très-agissant, très-puissant, il n'est pas étonnant de voir les fourbes et les fripons rechercher son appui pour parvenir à leurs fins. L'on nous dira, sans doute, que beaucoup d'honnêtes gens sont religieux sincèrement et sans profit; mais la droiture du cœur est-elle toujours accompagnée de lumières?

On nous cite un grand nombre de savans, d'hommes de génie qui ont été fortement attachés à la religion. Cela prouve que des hommes de génie peuvent avoir des préjugés, peuvent être pusillanimes, peuvent avoir une imagination qui les séduit et les empêche d'examiner les objets de sang froid. Pascal ne prouve rien en faveur de la religion, sinon qu'un homme de génie peut avoir un coin de folie, et n'est plus qu'un enfant quand il est assez faible pour écouter ses préjugés. Pascal nous dit lui-même que « l'esprit peut être fort et

« étroit, et aussi étendu que faible (1). » Il avait dit plus haut : « On peut avoir le sens droit et « n'aller pas également à toutes choses; car il y en « a qui, l'ayant droit dans un certain ordre de « choses, s'éblouissent dans les autres. »

CHAP. CLXVIII. — Absurdité de la morale et des vertus religieuses établies uniquement dans l'intérêt des prêtres.

QU'EST-CE que la vertu, suivant la théologie? « C'est, nous dit-on, la conformité des actions « de l'homme avec la volonté de Dieu. » Mais qu'est-ce que Dieu? C'est un être que personne n'est capable de concevoir, et que par conséquent chacun modifie à sa façon. Qu'est-ce que la volonté de Dieu? C'est ce que des hommes qui ont vu Dieu ou que Dieu a inspirés, nous ont dit être la volonté de Dieu. Qui sont ceux qui ont vu Dieu? Ce sont ou des fanatiques, ou des fourbes, ou des ambitieux que l'on ne peut guère en croire sur leur parole.

Fonder la morale sur un Dieu que chaque homme se peint diversement, que chacun compose à sa manière, que chacun arrange suivant son propre tempérament et son propre intérêt, c'est évidemment fonder la morale sur le caprice et sur l'imagination des hommes; c'est la fonder sur les fantaisies d'une secte, d'une faction, d'un parti, qui croiront avoir l'avantage d'adorer un vrai Dieu, à l'exclusion de tous les autres.

---

(1) Voyez les *Pensées de Pascal*. XXXI.

Etablir la morale ou les devoirs de l'homme sur la volonté divine, c'est la fonder sur la volonté, les rêveries, les intérêts de ceux qui font parler Dieu; sans jamais avoir à craindre d'en être démentis. Dans toute religion, les prêtres seuls ont le droit de décider de ce qui plaît ou déplaît à leur Dieu; l'on est toujours assuré qu'ils décideront que c'est ce qui leur plaît ou leur déplaît à eux-mêmes.

Les dogmes, les cérémonies, la morale et les vertus que prescrivent toutes les religions du monde, n'ont été visiblement calculés que pour étendre le pouvoir ou augmenter les émolumens des fondateurs et des ministres de ces religions; les dogmes sont obscurs, inconcevables, effrayans, et par là même très-propres à égarer l'imagination et à rendre le vulgaire plus docile aux volontés de ceux qui veulent le dominer; les cérémonies et les pratiques procurent des richesses ou de la considération aux prêtres; la morale et les vertus religieuses consistent dans une foi soumise qui empêche de raisonner, dans une humilité dévote qui assure à des prêtres la soumission de leurs esclaves, dans un zèle ardent lorsqu'il s'agit de la religion, c'est-à-dire, quand il s'agit des intérêts de ces prêtres. Toutes les vertus religieuses n'ont évidemment pour objet que l'utilité des ministres de la religion.

CHAP. CLXIX. — A quoi se réduit la charité chrétienne, telle que l'enseignent et la pratiquent les théologiens?

QUAND on reproche aux théologiens la stérilité

de leurs vertus *théologales*, ils nous vantent avec emphase la *charité*, cet amour tendre du prochain dont le christianisme fait un devoir essentiel à ses disciples. Mais hélas ! que devient cette prétendue charité, dès qu'on examine la conduite des ministres du Seigneur? Demandez-leur s'il faut aimer son prochain ou lui faire du bien, quand il est un impie, un hérétique, un incrédule, c'est-à-dire, quand il ne pense pas comme eux? Demandez-leur s'il faut tolérer les opinions contraires à celles de la religion qu'ils professent? Demandez-leur si le souverain peut montrer de l'indulgence pour ceux qui sont dans l'erreur? Aussitôt leur charité disparaît, et le clergé dominant vous dira que « le prince ne porte le glaive que pour soutenir « les intérêts du Très-Haut; » il vous dira que, par amour pour le prochain, il faut le persécuter, l'emprisonner, l'exiler, le brûler. Vous ne trouverez de la tolérance que chez quelques prêtres persécutés eux-mêmes, qui mettront de côté la charité chrétienne, dès qu'ils auront le pouvoir de persécuter à leur tour.

La religion chrétienne, prêchée dans son origine par des mendians et des hommes très-misérables, sous le nom de *charité*, recommande très-fortement l'aumône; la religion de Mahomet en fait également un devoir indispensable. Rien n'est sans doute plus conforme à l'humanité, que de secourir les malheureux, de vêtir l'homme nu, de tendre une main bienfaisante à quiconque a

besoin. Mais ne serait-il pas plus humain et plus charitable de prévenir la misère et d'empêcher les pauvres de pulluler? Si la religion, au lieu de diviniser les princes, leur eût appris à respecter la propriété de leurs sujets, à être justes, à n'exercer que leurs droits légitimes, on ne verrait pas un si grand nombre de mendians dans leurs états. Un gouvernement avide, injuste, tyrannique, multiplie la misère; la rigueur des impôts produit le découragement, la paresse, la pauvreté, qui font à leur tour éclore des vols, des assassinats et des crimes de toute espèce. Si les souverains avaient plus d'humanité, de charité, d'équité, leurs états ne seraient pas peuplés de tant de malheureux dont il devient impossible de soulager la misère.

Les états chrétiens et mahométans sont remplis d'hôpitaux vastes et richement dotés, dans lesquels on admire la pieuse charité des rois et des sultans qui les ont élevés. N'eût-il donc pas été plus humain de bien gouverner les peuples, de leur procurer l'aisance, d'exciter et de favoriser l'industrie et le commerce, de les laisser jouir en sûreté du fruit de leurs travaux, que de les écraser sous un joug despotique, de les appauvrir par des guerres insensées, de les réduire à la mendicité pour satisfaire un luxe effréné, et de bâtir ensuite des monumens somptueux qui ne peuvent contenir qu'une très-petite portion de ceux qu'on a rendus misérables? La religion par ses vertus n'a fait que donner le change aux hommes; au lieu

de prévenir les maux, elle n'y appliqua jamais que des remèdes impuissans.

Les ministres du ciel ont toujours su tirer parti, pour eux-mêmes, des calamités des autres; la misère publique fut, pour ainsi dire, leur élément; ils se sont rendus partout les administrateurs des biens des pauvres, les distributeurs des aumônes, les dépositaires des charités; par là, ils étendirent et soutinrent en tout temps leur pouvoir sur les malheureux qui composent communément la partie la plus nombreuse, la plus inquiète, la plus séditieuse dans la société. Ainsi les plus grands maux tournent au profit des ministres du Seigneur.

Les prêtres des chrétiens nous disent que les biens qu'ils possèdent sont *les biens des pauvres*, et prétendent à ce titre que leurs possessions sont sacrées : en conséquence, les souverains et les peuples se sont empressés d'accumuler dans leurs mains, des terres, des revenus, des trésors; sous prétexte de charité, nos guides spirituels sont devenus très-opulens, et jouissent, aux yeux des nations appauvries, de biens qui n'étaient destinés que pour les malheureux; ceux-ci, loin d'en murmurer, applaudissent à une feinte générosité qui enrichit l'église, mais qui bien rarement contribue à soulager les pauvres.

Suivant les principes du christianisme, la pauvreté est elle-même une vertu; et c'est celle que les souverains les prêtres font le plus rigoureu-

sement observer à leurs esclaves. D'après ces idées, un grand nombre de pieux chrétiens ont renoncé de plein gré aux richesses périssables de la terre, ont distribué leur patrimoine aux pauvres, et se sont retirés dans des déserts pour y vivre dans une indigence volontaire. Mais bientôt cet enthousiasme, ce goût surnaturel pour la misère fut forcé de céder à la nature. Les successeurs de ces pauvres volontaires vendirent aux peuples dévots, leurs prières et leur intercession puissante auprès de la divinité; ils devinrent riches et puissans : ainsi des moines, des solitaires, vécurent dans l'oisiveté, et sous prétexte de charité, dévorèrent effrontément la substance du pauvre.

La pauvreté d'esprit est celle dont la religion fit toujours le plus de cas. La vertu fondamentale de toute religion, c'est-à-dire, la plus utile à ses ministres, c'est *la foi*. Elle consiste dans une crédulité sans bornes, qui fait croire sans examen tout ce que les interprêtes de la divinité ont intérêt que l'on croie. A l'aide de cette vertu merveilleuse, les prêtres sont devenus les arbitres et du juste et de l'injuste, et du bien et du mal; il leur fut très-facile de faire commettre des crimes, quand ils eurent besoin de crimes pour faire valoir leurs intérêts. La foi implicite a été la source des plus grands attentats qui se soient commis sur la terre.

CHAP. CLXX. — La confession, mine d'or pour les prêtres, a détruit les vrais principes de la morale.

Celui qui le premier a dit aux nations, que, lorsqu'on avait fait tort aux hommes, il fallait en demander pardon à Dieu, l'appaiser par des présens, lui offrir des sacrifices, a visiblement détruit les vrais principes de la morale. D'après ces idées, les hommes s'imaginent que l'on peut obtenir du roi du ciel, comme des rois de la terre, la permission d'être injuste et méchant, ou du moins le pardon du mal que l'on peut faire.

La morale est fondée sur les rapports, les besoins, les intérêts constans des habitans de la terre; les rapports qui subsistent entre les hommes et Dieu, ou sont parfaitement inconnus, ou sont imaginaires. La religion, en associant Dieu avec les hommes, a visiblement affaibli ou détruit les liens qui les unissent entre eux; les mortels s'imaginent pouvoir impunément se nuire les uns aux autres, en faisant une réparation convenable à l'être tout-puissant, à qui l'on suppose le droit de remettre toutes les offenses faites à ses créatures.

Est-il rien de plus propre à rassurer les méchans ou à les enhardir au crime, que de leur persuader qu'il existe un être invisible qui a le droit de leur pardonner les injustices, les rapines, les perfidies, les outrages qu'ils peuvent faire à la société? Encouragés par ces funestes idées, nous voyons que les hommes les plus pervers se livrent aux plus grands crimes, et croient les réparer en

implorant la miséricorde divine; leur conscience est en repos, dès qu'un prêtre les assure que le ciel est désarmé par un repentir sincère, très-inutile au monde; ce prêtre les console au nom de la divinité, s'ils consentent, en réparation de leurs fautes, à partager avec ses ministres les fruits de leurs brigandages, de leurs fraudes et de leurs méchancetés.

Une morale liée à la religion, lui est nécessairement subordonnée. Dans l'esprit d'un dévot, Dieu doit passer avant ses créatures; il vaut mieux lui obéir qu'aux hommes. Les intérêts du monarque céleste doivent l'emporter sur ceux des chétifs mortels. Mais les intérêts du ciel sont visiblement les intérêts des ministres du ciel: d'où il suit évidemment que, dans toute religion, les prêtres, sous prétexte des intérêts du ciel ou de la gloire de Dieu, pourront dispenser des devoirs de la morale humaine, quand ils ne s'accorderont pas avec les devoirs que Dieu est en droit d'imposer. D'ailleurs, celui qui a le pouvoir de pardonner les crimes, ne doit-il pas avoir le droit d'en commander?

CHAP. CLXXI. — La supposition de l'existence d'un Dieu n'est pas nécessaire à la morale.

ON se tue de nous dire que, sans un Dieu, il ne peut y avoir *d'obligation morale*; qu'il faut aux hommes, et aux souverains eux-mêmes, un législateur assez puissant pour les obliger. L'obligation

morale suppose une loi ; mais cette loi naît des rapports éternels et nécessaires des choses entre elles, rapports qui n'ont rien de commun avec l'existence d'un Dieu. Les règles de la conduite des hommes découlent de leur propre nature qu'ils sont à portée de connaître, et non de la nature divine dont ils n'ont nulle idée ; ces règles nous obligent, c'est-à-dire, que nous nous rendons estimables ou méprisables, aimables ou haïssables, dignes de récompenses ou de châtimens, heureux ou malheureux, suivant que nous nous conformons à ces règles, ou que nous nous en écartons. La loi qui oblige l'homme à ne se pas nuire à lui-même, est fondée sur la nature d'un être sensible qui, de quelque façon qu'il soit venu dans ce monde, ou quel que puisse être son sort dans un monde à venir, est forcé, par son essence actuelle, de chérir le bien-être et de fuir le mal, d'aimer le plaisir et de craindre la douleur. La loi qui oblige l'homme à ne pas nuire aux autres et à leur faire du bien, est fondée sur la nature des êtres sensibles vivans en société, qui sont, par leur essence, forcés de mépriser ceux qui ne leur font aucun bien, et de détester ceux qui s'opposent à leur félicité.

Soit qu'il existe un Dieu, soit qu'il n'en existe point, soit que ce Dieu ait parlé, soit qu'il n'ait point parlé, les devoirs moraux des hommes seront toujours les mêmes, tant qu'ils auront la nature qui leur est propre, c'est-à-dire, tant qu'ils

seront des êtres sensibles. Les hommes ont-ils donc besoin d'un Dieu qu'ils ne connaissent pas, d'un législateur invisible, d'une religion mystérieuse, de craintes chimériques, pour comprendre que tout excès tend évidemment à les détruire, que pour se conserver il faut s'en abstenir que pour se faire aimer des autres il faut leur faire du bien, que leur faire du mal est un sûr moyen de s'attirer leur vengeance et leur haine?

Avant la loi point de péché. Rien de plus faux que cette maxime. Il suffit que l'homme soit ce qu'il est, ou soit un être sensible, pour distinguer ce qui lui fait plaisir de ce qui lui déplaît. Il suffit qu'un homme sache qu'un autre homme est un être sensible comme lui, pour qu'il ne puisse pas ignorer ce qui lui est utile ou nuisible. Il suffit que l'homme ait besoin de son semblable, pour qu'il sache qu'il doit craindre d'exciter en lui des sentimens défavorables à lui-même. Ainsi, l'être sentant et pensant n'a besoin que de sentir et de penser, pour découvrir ce qu'il doit faire et pour lui-même et pour les autres. Je sens, et un autre sent comme moi : voilà le fondement de toute morale.

CHAP. CLXXII. — La religion et sa morale surnaturelle sont funestes aux peuples et opposées à la nature de l'homme.

CE n'est que par sa conformité avec la nature de l'homme, que nous pouvons juger de la bonté d'une morale. D'après cette comparaison, nous sommes en droit de la rejeter, si nous la trouvons

contraire au bien-être de notre espèce. Quiconque a médité sérieusement la religion et sa morale surnaturelle, quiconque en a pesé d'une main sûre les avantages et les désavantages, demeurera convaincu que l'une et l'autre sont nuisibles aux intérêts du genre humain, ou directement opposées à la nature de l'homme.

« Peuples, aux armes! il s'agit de la cause de « votre Dieu. Le ciel est outragé! La foi est en « péril! A l'impiété! au blasphème! à l'hérésie! » Par le pouvoir magique de ces mots redoutables, auxquels les peuples ne comprirent jamais rien, les prêtres furent de tout temps les maîtres de soulever les nations, de détrôner de rois, d'allumer des guerres civiles, de mettre les hommes aux prises. Quand par hasard on examine les importans objets qui ont excité la colère céleste et produit tant de ravages sur la terre, il se trouve que les folles rêveries et les bizarres conjectures de quelque théologien qui ne s'entendait pas lui-même, ou les prétentions du clergé, ont brisé tous les liens de la société, et baigné le genre humain dans son sang et ses larmes.

Chap. CLXXIII. — Combien l'association de la religion et de la politique est funeste et aux peuples et aux rois.

Les souverains de ce monde, en associant la divinité au gouvernement de leurs états, en se donnant pour ses lieutenans et ses représentans sur la terre, en reconnaissant que c'est d'elle qu'ils tiennent leur pouvoir, ont dû nécessairement se

donner ses ministres pour rivaux ou pour maîtres. Est-il donc étonnant que souvent les prêtres aient fait sentir aux rois la supériorité du monarque céleste? N'ont-ils pas plus d'une fois fait connaître aux princes temporels, que le pouvoir le plus grand est forcé de ceder au pouvoir spirituel de l'opinion? Rien de plus difficile que de servir deux maîtres, surtout quand ils ne sont point d'accord sur ce qu'ils demandent à leurs sujets.

L'association de la religion avec la politique a nécessairement introduit une législation double dans les états. La loi de Dieu, interprétée par ses prêtres, se trouva souvent contraire à la loi du souverain ou à l'intérêt de l'état. Quand les princes ont de la fermeté et se sont assurés de l'amour de leurs sujets, la loi de Dieu est quelquefois obligée de se prêter aux intentions sages du souverain temporel; mais le plus souvent l'autorité souveraine est obligée de reculer devant l'autorité divine, c'est-à-dire, devant l'intérêt du clergé. Rien de plus dangereux pour un prince, que de *mettre la main à l'encensoir*, c'est-à-dire, de vouloir réformer les abus consacrés par la religion. Dieu n'est jamais plus en colère que lorsqu'on touche aux droits divins, aux priviléges, aux possessions, aux immunités de ses prêtres.

Les spéculations métaphysiques ou les opinions religieuses des hommes n'influent sur leur conduite, que quand ils les jugent conformes à leurs intérêts. Rien ne prouve cette vérité d'une

façon plus convaincante, que la conduite d'un grand nombre de princes relativement à la puissance spirituelle à laquelle on les voit très-souvent résister. Un souverain, persuadé de l'importance et des droits de la religion, ne devrait-il pas se croire en conscience obligé de recevoir avec respect les ordres de ses prêtres, et les regarder comme des ordres de la divinité même? Il fut un temps où les rois et les peuples, plus conséquens et convaincus des droits de la puissance spirituelle, se rendaient ses esclaves, lui cédaient en toute occasion, et n'étaient que des instrumens dociles dans ses mains : cet heureux temps n'est plus. Par une étrange inconséquence, on voit quelquefois les plus dévots monarques s'opposer aux entreprises de ceux qu'ils regardent pourtant comme les ministres de Dieu. Un souverain, bien pénétré de religion ou de respect pour son Dieu, devrait se tenir sans cesse prosterné devant ses prêtres, et les regarder comme ses souverains véritables. Est-il une puissance sur la terre qui ait le droit de se mesurer avec celle du Très-Haut?

CHAP. CLXXIV. — Les cultes sont onéreux et ruineux pour la plupart des nations.

Les princes qui se croient intéressés à faire durer les préjugés de leurs sujets, ont-ils donc bien réfléchi aux effets qu'ont produit et que peuvent encore produire des démagogues privilégiés, qui ont le droit de parler quand ils veulent, et d'enflamer au nom du ciel les passions de plusieurs mil-

lions de sujets? Quels ravages ne causeraient pas ces harangueurs sacrés, s'ils s'entendaient pour troubler un état, comme ils ont fait si souvent!

Rien de plus onéreux et de plus ruineux pour la plupart des nations, que le culte de leurs dieux. Partout leurs ministres non-seulement constituent le premier ordre dans l'état, mais encore jouissent de la portion la plus ample des biens de la société, et sont en droit de lever des impôts continuels sur leurs concitoyens. Quels avantages réels ces organes du Très-Haut procurent-ils donc aux peuples, pour les profits immenses qu'ils en tirent? En échange de leurs richesses et de leurs bienfaits, leur donnent-ils autre chose que des mystères, des hypothèses, des cérémonies, des questions subtiles, des querelles interminables, que très-souvent les états sont encore obligés de payer de leur sang

CHAP. CLXXV. — La religion paralyse la morale.

La religion, qui se donne pour le plus ferme appui de la morale, lui ôte évidemment ses vrais mobiles, pour leur substituer des mobiles imaginaires, des chimères inconcevables qui, étant visiblement contraires au bon sens, ne peuvent être crus fermement par personne. Tout le monde nous assure qu'il croit fermement un Dieu qui récompense et punit; tout le monde se dit persuadé de l'existence d'un enfer et d'un paradis : cependant voyons-nous que ces idées rendent les hommes meilleurs, ou contrebalancent dans l'esprit

du plus grand nombre d'entre eux, les intérêts les plus légers? Chacun nous assure qu'il est effrayé des jugemens de Dieu, et chacun suit ses passions quand il se croit sûr d'échapper aux jugemens des hommes.

La crainte des puissances invisibles est rarement aussi forte que la crainte des puissances visibles. Des supplices inconnus ou éloignés frappent bien moins le peuple, qu'une potence dressée ou que l'exemple d'un pendu. Il n'est guère de courtisan qui craigne, à beaucoup près, autant la colère de son dieu, que la disgrâce de son maître. Une pension, un titre, un ruban suffisent pour faire oublier et les tourmens de l'enfer et les plaisirs de la cour céleste. Les caresses d'une femme l'emportent tous les jours sur les menaces du Très-Haut. Une plaisanterie, un ridicule, un bon mot font plus d'impression sur l'homme du monde que toutes les notions graves de sa religion.

Ne nous assure-t-on pas qu'un bon *peccavi* suffit pour apaiser la divinité? Cependant on ne voit pas que ce bon *peccavi* se dise bien sincèrement: du moins est-il très-rare de voir les grands voleurs restituer, même à l'article de la mort, des biens qu'ils savent avoir injustement acquis. Les hommes se persuadent sans doute qu'ils se feront aux feux éternels, s'ils ne peuvent s'en garantir. Mais

Il est avec le ciel des accommodemens;

en donnant à l'Eglise une portion de leur fortune,

il y a très-peu de dévots fripons qui ne meurent fort tranquilles sur la façon dont ils se sont enrichis en ce monde.

CHAP. CLXXVI. — Funestes conséquences de la dévotion.

De l'aveu même des plus ardens défenseurs de la religion et de son utilité, rien de plus rare que les conversions sincères; à quoi l'on pourrait ajouter: rien de plus infructueux pour la société. Les hommes ne se dégoûtent du monde que lorsque le monde est dégoûté d'eux; une femme ne se donne à Dieu que lorsque le monde ne veut plus d'elle. Sa vanité trouve, dans la dévotion, un rôle qui l'occupe et la dédommage de la ruine de ses charmes. Des pratiques minutieuses lui font passer le temps; les cabales, les intrigues, les déclamations, la médisance, le zèle lui fournissent des moyens de s'illustrer et de se faire considérer dans le parti dévot.

Si les dévots ont le talent de plaire à Dieu et à ses prêtres, ils ont rarement celui de plaire à la société ou de s'y rendre utiles. La religion, pour un dévot, est un voile qui couvre et justifie toutes ses passions, son orgueil, sa mauvaise humeur, sa colère, sa vengeance, son impatience, ses rancunes. La dévotion s'arroge une supériorité tyrannique qui bannit du commerce la douceur, l'indulgence et la gaieté; elle donne le droit de censurer les autres, de reprendre, de déchirer les profanes, pour la plus grande gloire de Dieu.

Il est très-ordinaire d'être dévot et de n'avoir aucune des vertus ou des qualités nécessaires à la vie sociale.

CHAP. CLXXVII. — La supposition d'une autre vie n'est ni consolante pour l'homme, ni nécessaire à la morale.

On assure que le dogme d'une autre vie est de la plus grande importance pour le repos des sociétés; on s'imagine que, sans lui, les hommes n'auraient plus ici-bas de motifs pour bien faire. Qu'est-il besoin de terreurs et de fables pour faire sentir à tout homme raisonnable la façon dont il doit se comporter sur la terre! Chacun de nous ne voit-il pas qu'il a le plus grand intérêt à mériter l'approbation, l'estime, la bienveillance des êtres qui l'environnent, et de s'abstenir de tout ce qui peut lui attirer le blâme, les mépris et le ressentiment de la société? Quelque courte que soit la durée d'un festin, d'une conversation, d'une visite, chacun ne veut-il pas y jouer un rôle décent, agréable pour lui-même et pour d'autres? Si la vie n'est qu'un passage, tâchons de le rendre facile; il ne peut l'être, si nous manquons d'égards pour ceux qui cheminent avec nous.

La religion, tristement occupée de ses sombres rêveries, ne nous représente l'homme que comme un pèlerin sur la terre; elle en conclut que, pour voyager plus sûrement, il doit faire bande à part, renoncer aux douceurs qu'il rencontre, se priver des amusemens qui pourraient le consoler des fa-

tigues et des ennuis de la route. Une philosophie stoïque et chagrine nous donne quelquefois des conseils aussi peu sensés que la religion; mais une philosophie plus raisonnable nous invite à répandre des fleurs sur le chemin de la vie, à en écarter la mélancolie et les terreurs paniques, à nous lier d'intérêts avec nos compagnons de voyage, à nous distraire par la gaieté et par des plaisirs honnêtes des peines et des traverses auxquelles nous nous trouvons si souvent exposés; elle nous fait sentir que, pour voyager avec agrément, nous devons nous abstenir de ce qui pourrait nous devenir nuisible à nous mêmes, et fuir avec grand soin ce qui pourrait nous rendre odieux à nos associés.

CHAP. CLXVIII. — Un athée a plus de motifs de bien faire, plus de conscience qu'un dévot.

On demande quels motifs un athée peut avoir de bien faire. Il peut avoir le motif de se plaire à lui-même, de plaire à ses semblables, de vivre heureux et tranquille, de se faire aimer et considérer des hommes dont l'existence et les dispositions sont bien plus sûres et plus connues que celles d'un être impossible à connaître. Celui qui ne craint pas les dieux, peut-il craindre quelque chose? Il peut craindre les hommes; il peut craindre le mépris, le déshonneur, les châtimens et la vengeance des lois; enfin, il peut se craindre lui-même; il peut craindre les remords qu'éprouvent tous ceux qui ont la conscience d'avoir encouru ou mérité la haine de leurs semblables.

La conscience est le témoignage intérieur que nous nous rendons a nous-mêmes, d'avoir agi de façon à mériter l'estime ou le blâme des êtres avec qui nous vivons. Cette conscience est fondée sur la connaissance évidente que nous avons des hommes, et des sentimens que nos actions doivent produire en eux. La conscience du dévot consiste à se persuader qu'il a plu ou déplu à son Dieu dont il n'a nulle idée, et dont les intentions obscures et douteuses ne lui sont expliquées que par des hommes suspects, qui ne connaissent pas plus que lui l'essence de la divinité, et qui sont très-peu d'accord sur ce qui peut lui plaire ou lui deplaire. En un mot, la conscience de l'homme crédule est dirigée par des hommes qui ont eux-mêmes une conscience erronée, ou dont l'intérêt étouffe les lumières.

Un athée peut-il avoir de la conscience? Quels sont ses motifs pour s'abstenir des vices cachés et des crimes secrets que les autres hommes ignorent, et sur lesquels les lois n'ont point de prise? Il peut s'être assuré par une expérience constante qu'il n'est point de vice qui, par la nature des choses, ne se punisse lui-même. Veut-il se conserver? Il évitera tous les excès qui pourraient endommager sa santé; il ne voudra point traîner une vie languissante qui le rendrait à charge et à lui-même et aux autres. Quant aux crimes secrets, il s'en abstiendra par la crainte d'être forcé d'en rougir à ses propres yeux, auxquels il ne peut se

soustraire. S'il a de la raison, il connaîtra le prix de l'estime qu'un honnête homme doit avoir pour lui-même. Il saura d'ailleurs que des circonstances inespérées peuvent dévoiler, aux yeux des autres, la conduite qu'il se sent intéressé de leur cacher. L'autre monde ne fournit aucun motif de bien faire, à celui qui n'en trouve point ici-bas.

CHAP. CLXXIX. — Un roi athée serait bien préférable à un roi très-religieux et très-méchant, comme on voit tant.

« L'ATHÉE de spéculation, nous dira le théiste, « peut être un honnête homme, mais ses écrits for-« meront des athées politiques. Des princes et des « ministres, n'étant plus retenus par la crainte de « Dieu, se livreront sans scrupule aux plus affreux « excès. » Mais quelle que l'on puisse supposer la dépravation d'un athée sur le trône, peut-elle jamais être plus forte et plus nuisible que celle de tant de conquérans, de tyrans, de persécuteurs, d'ambitieux, de courtisans pervers, qui, sans être des athées, qui même étant souvent très-religieux et très-dévots, ne laissent pas de faire gémir l'humanité sous le poids de leurs crimes? Un prince athée peut-il faire plus de mal au monde qu'un Louis XI, un Philippe II, un Richelieu, qui tous ont allié la religion avec le crime? Rien de moins ordinaire que des princes athées; mais rien de plus commun que des tyrans et des ministres très-méchans et très-religieux.

CHAP. CLXXX. — La morale, acquise par la philosophie, suffit à la vertu.

TOUT homme dont l'esprit se livre à la réflexion, ne peut s'empêcher de connaître ses devoirs, de découvrir les rapports subsistans entre les hommes, de méditer sa propre nature, de démêler ses besoins, ses penchans, ses désirs, et de s'apercevoir de ce qu'il doit à des êtres nécessaires à son propre bonheur. Ces réflexions conduisent naturellement à la connaissance de la morale la plus essentielle pour des êtres qui vivent en société. Tout homme qui aime à se replier sur lui-même, à étudier, à chercher les principes des choses, n'a pas pour l'ordinaire des passions bien dangereuses; sa passion la plus forte sera de connaître la vérité, et son ambition de la montrer aux autres. La philosophie est propre à cultiver et le cœur et l'esprit. Du côté des mœurs et de l'honnêteté, celui qui réfléchit et raisonne, n'a-t-il pas évidemment de l'avantage sur celui qui se fait un principe de ne point raisonner?

Si l'ignorance est utile aux prêtres et aux oppresseurs du genre humain, elle est très-funeste à la société. L'homme dépourvu de lumières ne jouit pas de sa raison; l'homme dépourvu de raison et de lumières, est un sauvage qui peut à chaque instant être entraîné dans le crime. La morale, ou la science des devoirs, ne s'acquiert qu par l'étude de l'homme et de ses rapports.

Celui qui ne réfléchit point par lui-même, n connaît point la vraie morale et marche d'un pas peu sûr dans le chemin de la vertu. Moins les hommes raisonnent, et plus ils sont méchans. Les sauvages, les princes, les grands, les gens de la lie du peuple sont communément les plus méchants des hommes, parce qu'ils sont ceux qui raisonnent le moins.

Le dévot ne réfléchit jamais et se garde bien de raisonner; il craint tout examen; il suit l'autorité; et souvent même une conscience erronée lui fait un saint devoir de commettre le mal. L'incrédule raisonne, il consulte l'expérience et la préfère au préjugé. S'il a raisonné juste, sa conscience s'éclaire; il trouve, pour bien faire, des motifs plus réels que le dévot qui n'a d'autres motifs que ses chimères et qui jamais n'écoute la raison. Les motifs de l'incrédule ne sont-ils pas assez puissans pour contre-balancer ses passions? Est-il assez borné pour méconnaître les intérêts les plus réels qui devraient le contenir? Eh bien! il sera vicieux et méchant; mais pour lors, il ne sera ni pire ni meilleur que tant d'hommes crédules qui, nonobstant la religion et ses préceptes sublimes, ne laissent pas de suivre une conduite que cette religion condamne. Un assassin crédule est-il donc moins à craindre, qu'un assassin qui ne croit rien? Un tyran bien dévot est-il moins un tyran, qu'un tyran indévot?

CHAP. CLXXXI. — Les opinions influent rarement sur la conduite.

RIEN de plus rare au monde que des hommes conséquens. Leurs opinions n'influent sur leur conduite, que lorsqu'elles se trouvent conformes à leur tempérament, à leurs passions, à leurs intérêts. Les opinions religieuses, d'après l'expérience journalière, produisent beaucoup de mal contre très-peu de bien; elles sont nuisibles, parce qu'elles s'accordent fort souvent avec les passions des tyrans, des ambitieux, des fanatiques et des prêtres; elles ne sont d'aucun effet, parce qu'elles sont incapables de contre-balancer les intérêts présens du plus grand nombre des hommes. Les principes religieux sont toujours mis de côté, quand ils s'opposent à des désirs ardens; sans être incrédule, on se conduit alors comme si l'on ne croyait rien.

On risquera toujours de se tromper, quand on voudra juger des opinions des hommes par leur conduite, ou de leur conduite par leurs opinions. Un homme très-religieux, nonobstant les principes insociables et cruels d'une religion sanguinaire, sera quelquefois, par une heureuse inconséquence, humain, tolérant, modéré; pour lors, les principes de sa religion ne s'accordent pas avec la douceur de son caractère. Un libertin, un débauché, un hypocrite, un adultère, un fripon, nous montreront souvent qu'ils ont les idées les plus vraies sur les mœurs. Pourquoi ne les met-

tent-ils pas en pratique? C'est que leur tempérament, leurs intérêts, leurs habitudes ne s'accordent point avec leurs théories sublimes. Les principes sévères de la morale chretienne que tant de gens font passer pour divine, n'influent que très-faiblement sur la conduite de ceux qui les prêchent aux autres. Ne nous disent-ils pas tous les jours, *de faire ce qu'ils prêchent, et de ne pas faire ce qu'ils font?*

Les partisans de la religion désignent assez communément les incrédules sous le nom de *libertins*. Il peut très-bien se faire que beaucoup d'incrédules aient des mœurs déréglées; ces mœurs sont dues à leur tempérament, et non à leurs opinions. Mais que fait leur conduite à ces opinions? Un homme sans mœurs ne peut-il donc pas être bon médecin, bon architecte, bon géomètre, bon logicien, bon métaphysicien, bon raisonneur? Avec une conduite irréprochable, on peut être un ignorant sur bien des choses et raisonner très-mal. Quand il s'agit de la vérité, il nous importe peu de qui elle nous vienne. Ne jugeons pas des hommes par leurs opinions, ni des opinions par les hommes; jugeons des hommes par leur conduite, et de leurs opinions par leur conformité avec l'expérience, la raison, l'utilité du genre humain.

CHAP. CLXXXII. — La raison conduit l'homme à l'irréligion et à l'athéisme, parce que la religion est absurde et que le Dieu des prêtres est un être malin et farouche.

TOUT homme qui raisonne, devient bientôt incrédule, parce que le raisonnement lui prouve que la théologie n'est qu'un tissu de chimères, que la religion est contraire à tous les principes du bon sens, qu'elle porte une teinte de fausseté dans toutes les connaissances humaines. L'homme sensible devient incrédule, parce qu'il voit que la religion, loin de rendre les hommes plus heureux, est la source première des plus grands désordres et des calamités permanentes dont l'espèce humaine est affligée. L'homme qui cherche son bien-être et sa propre tranquillité, examine sa religion et s'en détrompe, parce qu'il trouve aussi incommode qu'inutile, de passer sa vie à trembler devant des fantômes qui ne sont faits pour en imposer qu'à des femmelettes ou à des enfans.

Si, quelquefois, le libertinage, qui ne raisonne guère, conduit à l'irréligion, l'homme réglé dans ses mœurs peut avoir des motifs très-légitimes pour examiner sa religion et pour la bannir de son esprit. Trop faibles pour en imposer aux méchans en qui le vice a jeté de profondes racines, les terreurs religieuses affligent, tourmentent, accablent des imaginations inquiètes. Les âmes ont-elles du courage et du ressort, elles ont bientôt secoué un joug qu'elles ne portaient qu'en frémissant. Sont-elles faibles ou craintives? Elles traînent ce

joug pendant toute leur vie, elles vieillissent en tremblant, ou du moins elles vivent dans des incertitudes accablantes.

Les prêtres ont fait de Dieu un être si malin, si farouche, si propre à chagriner, qu'il est très-peu d'hommes au monde qui ne désirassent, au fond du cœur, que ce Dieu n'existât pas. On ne vit point heureux, quand on tremble toujours. Vous adorez un Dieu terrible, ô dévôts! Eh bien! vous le haïssez; vous voudriez qu'il ne fût pas. Peut-on ne pas désirer l'absence ou la destruction d'un maître, dont l'idée ne fait que tourmenter l'esprit? Ce sont les couleurs noires dont les prêtres se servent pour peindre la divinité, qui révoltent les cœurs, forcent à la haïr et à la rejeter.

CHAP. CLXXXIII. — La crainte seule fait les théistes et les dévots.

Si la crainte a fait les dieux, la crainte soutient leur empire dans l'esprit des mortels; on les a, de si bonne heure, accoutumés à frissonner au seul nom de la divinité, qu'elle est devenue pour eux un spectre, un lutin, un loup-garoux qui les tourmente, et dont l'idée leur ôte le courage même de vouloir se rassurer. Ils craignent que le spectre invisible ne les frappe, s'ils cessaient un instant d'avoir peur. Les dévots craignent trop leur dieu pour l'aimer sincèrement; ils le servent en esclaves qui, dans l'impossibilité d'échapper à sa puissance, prennent le parti de flatter leur maître, et qui, à

force de mentir, se persuadent à la fin qu'ils ont pour lui de l'amour. Ils font de nécessité vertu. L'amour des dévots pour leur dieu et des esclaves pour leurs despotes, n'est qu'un hommage servile et simulé qu'ils rendent à la force, auquel le cœur ne prend aucune part.

CHAP. CLXXXIV. — Peut-on, ou doit-on aimer ou ne pas aimer Dieu?

Les docteurs chrétiens ont fait leur Dieu si peu digne d'amour, que plusieurs d'entre eux ont cru devoir dispenser de l'aimer : blasphème qui fait frémir d'autres docteurs moins sincères. Saint Thomas, ayant prétendu qu'on était obligé d'aimer Dieu, aussitôt qu'on a l'usage de sa raison : le jésuite Sirmond lui répond que *c'est bientôt;* le jésuite Vasquez assure qu'*il suffit d'aimer Dieu à l'article de la mort;* Hurtado, moins facile, dit qu'*il faut aimer Dieu tous les ans;* Henriquez se contente qu'*on l'aime tous les cinq ans;* Sotus *tous les dimanches.* Sur quoi fondés? demande le P. Sirmond, qui ajoute que Suarez veut *qu'on aime Dieu quelquefois.* Mais en quel temps? Il vous en fait juge; il n'en sait rien lui-même. *Or,* dit-il, *ce qu'un si savant docteur ne sait pas, qui pourra le savoir?.....* Le même jésuite Sirmond continue en disant, que *Dieu ne nous ordonne pas de l'aimer d'un amour d'affection, et ne nous promet pas le salut à condition de lui donner notre cœur, c'est assez de lui obéir, et de l'aimer*

d'un amour effectif en exécutant ses ordres : c'est là le seul amour que nous lui devons ; et il ne nous a pas tant commandé de l'aimer que de ne point le haïr (1). Cette doctrine paraît hérétique, impie, abominable aux jansénistes qui, par la sévérité révoltante qu'ils attribuent à leur dieu, le rendent encore bien moins aimable que les jésuites leurs adversaires ; ceux-ci, pour s'attirer des adhérens, peignent Dieu sous des traits capables de rassurer les mortels les plus pervers. Ainsi, rien de moins décidé, pour les chrétiens, que la question importante, si l'on peut ou si l'on doit aimer ou ne pas aimer Dieu. Parmi leurs guides spirituels, les uns prétendent qu'il faut l'aimer de tout son cœur, malgré toutes ses rigueurs ; d'autres, comme le P. Daniel, trouvent qu'*un acte de pur amour de Dieu est l'acte le plus héroïque de la vertu chrétienne, et que la faiblesse humaine ne peut guère s'élever si haut.* Le jésuite Pintereau va plus loin ; il dit que *c'est un privilége de la nouvelle alliance, que la délivrance du joug fâcheux de l'amour divin.* (1).

CHAP. CLXXXV. — Les idées diverses et contradictoires qui existent partout sur Dieu et la religion, prouvent que Dieu et la religion ne sont que des chimères de l'imagination.

C'EST toujours le caractère de l'homme qui décide du caractère de son Dieu ; chacun s'en fait un pour lui-même et d'après lui-même. L'homme

(1) Voyez *Apologie des Lettres provinciales*. Tome II.

gai, qui se livre à la dissipation et aux plaisirs, ne peut pas se figurer que Dieu puisse être austère et rébarbatif ; il lui faut un Dieu facile avec lequel on puisse entrer en composition. L'homme sévère, chagrin, bilieux, d'une humeur âcre, veut un dieu qui lui ressemble, un dieu qui fasse trembler, et regarde comme des pervers ceux qui n'admettent qu'un dieu commode et facile à gagner. Les hérésies, les querelles, les schismes sont nécessaires. Les hommes étant constitués, organisés, modifiés d'une façon qui ne peut être précisément la même, pourraient-ils être d'accord sur une chimère qui n'existe jamais que dans leurs propres cerveaux !

Les disputes non moins cruelles qu'interminables qui s'élèvent sans cesse entre les ministres du seigneur, ne sont pas de nature à leur attirer la confiance de ceux qui les considèrent un œil impartial. Comment ne pas se jeter dans l'incrédulité la plus complète, à la vue de principes sur lesquels ceux-mêmes qui les enseignent aux autres, ne sont jamais d'accord ? Comment ne point former des doutes sur l'existence d'un Dieu dont l'idée varie d'une façon si marquée dans les têtes de ses ministres ? Comment ne pas finir par rejeter totalement un Dieu qui n'est qu'un amas informe de contradictions ? Comment s'en rapporter à des prêtres que nous voyons perpétuellement occupés à se combattre, à se traiter d'impies et d'hérétiques, à se déchirer, à se persécuter sans

tié, sur la manière dont ils entendent les prétendues vérités qu'ils annoncent au monde!

CHAP. CLXXXVI.—L'existence d'un Dieu, base de toute religion, n'a point encore été démontrée.

L'EXISTENCE d'un Dieu est la base de toute religion. Cependant, jusqu'ici cette importante vérité n'a point encore été démontrée, je ne dis pas de manière à convaincre les incrédules, mais d'une manière propre à satisfaire les théologiens eux mêmes. L'on a vu, de tout temps, des penseurs profondément occupés à imaginer des preuves nouvelles de la vérité la plus intéressante pour les hommes? Quels ont été les fruits de leurs méditations et de leurs argumens? Ils ont laissé la chose au même point; ils n'ont rien démontré; presque toujours, ils ont excité les clameurs de leurs confrères, qui les ont accusés d'avoir mal défendu la meilleure des causes.

CHAP. CLXXXVII.—Les prêtres agissent par intérêt plutôt que les incrédules.

LES apologistes de la religion nous répètent chaque jour que les passions seules font les incrédules. « C'est, disent-ils, l'orgueil et le désir de se « distinguer qui font les athées; ils ne cherchent « d'ailleurs à effacer l'idée de Dieu de leur esprit, « que parce qu'ils ont lieu de craindre ses jugemens « rigoureux ». Quels que soient les motifs qui portent les hommes à l'irréligion, il s'agit d'examiner s'ils ont rencontré la vérité. Nul homme n'agit

sans motifs; examinons d'abord les argumens, nous examinerons les motifs ensuite: et nous verrons s'ils ne sont pas légitimes et plus sensés que ceux de tant de dévots crédules qui se laissent guider par des maîtres peu dignes de la confiance des hommes.

Vous dites donc, ô prêtres du seigneur! que les passions font les incrédules; vous prétendez qu'ils ne renoncent à la religion que par intérêt, ou parce qu'elle contredit leurs penchans déréglés; vous assurez qu'ils n'attaquent vos dieux, que parce qu'ils appréhendent leurs rigueurs. Eh! vous-mêmes, en défendant cette religion et ses chimères, êtes-vous donc vraiment exempts de passions ou d'intérêts? Qui est-ce qui retire les émolumens de cette religion pour laquelle les prêtres font éclater tant de zèle? Ce sont les prêtres. A qui la religion procure-t-elle du pouvoir, du crédit, des honneurs, des richesses? C'est aux prêtres. Qui est-ce qui fait la guerre en tout pays à la raison, à la science, à la vérité, à la philosophie, et les rend odieuses aux souverains et aux peuples? Ce sont les prêtres. Qui est-ce qui profite sur la terre de l'ignorance des hommes et de leurs vains préjugés? Ce sont les prêtres. Vous êtes, ô prêtres! récompensés, honorés et payés pour tromper les mortels; et vous faites punir ceux qui les détrompent. Les folies des hommes vous procurent des bénéfices, des offrandes, des expiations; les vérités les plus utiles ne procurent

à ceux qui les annoncent, que des chaînes, des supplices, des bûchers. Que l'univers juge entre nous.

Chap. CLXXXVIII. — L'orgueil, la présomption et la corruption du cœur, se trouvent chez les prêtres plutôt que chez les athées et les incrédules.

L'orgueil et la vanité furent et seront toujours des vices inhérens au sacerdoce. Est-il rien de plus capable de rendre des hommes altiers et vains que la prétention d'exercer un pouvoir émané du ciel, de posséder un caractère sacré, d'être les envoyés et les ministres du Très-Haut? Ces dispositions ne sont-elles pas continuellement alimentées par la crédulité des peuples, par les déférences et les respects des souverains, par les immunités, les priviléges, les distinctions dont on voit jouir le clergé? Le vulgaire est, en tout pays, bien plus dévoué à ses guides spirituels qu'il prend pour des hommes divins, qu'à ses supérieurs temporels qu'il ne regarde que comme des hommes ordinaires. Le curé d'un village y joue un bien plus grand rôle que le seigneur ou que le juge. Un prêtre, chez les chrétiens, se croit fort au-dessus d'un roi ou d'un empereur. Un grand d'Espagne ayant parlé vivement à un moine, celui-ci lui dit arrogamment : *Apprenez à respecter un homme qui a tous les jours votre dieu dans ses mains et votre reine à ses pieds.*

Les prêtres ont-ils donc bien le droit d'accuser les incrédules d'orgueil? Se distinguent-ils eux-

mêmes par une rare modestie ou par une profonde humilité? N'est-il pas évident que le désir de dominer les hommes est de l'essence même de leur métier? Si les ministres du seigneur étaient vraiment modestes, les verrait-on si avides de respects, si prompts à s'irriter de toutes les contradictions, si décisifs, si cruels à se venger de ceux dont les opinions les blessent? La science modeste ne fait-elle pas sentir combien la vérité est difficile à démêler? Quelle autre passion qu'un orgueil effréné peut rendre des hommes si farouches, si vindicatifs, si dépourvus d'indulgence et de douceur? Quoi de plus présomptueux que d'armer des nations et de faire couler des flots de sang, pour établir ou défendre de futiles conjectures?

Vous dites, ô docteurs! que c'est la présomption qui fait seule des athées; apprenez-leur donc ce que c'est que votre Dieu; instruisez-les de son essence; parlez-en d'une façon intelligible; dites-en des choses raisonnables et qui ne soient pas ou contradictoires ou impossibles. Si vous êtes hors d'état de les satisfaire; si jusqu'ici nul d'entre vous n'a pu démontrer l'existence de Dieu d'une façon claire et convaincante; si, de votre aveu, son essence est aussi voilée pour vous que pour le reste des mortels: pardonnez à ceux qui ne peuvent admettre ce qu'ils ne peuvent ni entendre ni concilier; ne taxez pas de présomption ou de vanité ceux qui ont la sincérité d'avouer leur ignorance;

n'accusez pas de folie ceux qui se trouvent dans l'impossibilité de croire des contradictions; et rougissez, une bonne fois, d'exciter la haine des peuples et la fureur des souverains contre des hommes qui ne pensent pas comme vous, sur un être dont vous-mêmes n'avez aucune idée. Est-il rien de plus téméraire et de plus extravagant que de raisonner d'un objet que l'on se reconnaît dans l'impossibilité de concevoir?

Vous nous répétez sans cesse que c'est la corruption du cœur qui produit l'athéisme, que l'on ne secoue le joug de la divinité que parce qu'on craint ses jugemens redoutables. Mais, pourquoi nous peignez-vous votre Dieu sous des traits si choquans qui deviennent insoutenables? Pourquoi ce Dieu si puissant permet-il qu'il y ait des cœurs si corrompus? Comment ne point faire des efforts pour secouer le joug d'un tyran qui pouvant faire ce qu'il veut du cœur des hommes, consent qu'ils se pervertissent, les endurcit, les aveugle, leur refuse ses grâces, afin d'avoir la satisfaction de les punir, par des châtimens éternels, d'avoir été endurcis, aveuglés et de n'avoir pas eu les grâces qu'il leur a refusées? Il faut que les théologiens et les prêtres se croient bien sûrs des grâces du ciel et d'un avenir heureux, pour ne point détester un maître aussi bizarre que le Dieu qu'ils nous annoncent. Un Dieu qui damne éternellement, est évidemment le plus odieux des êtres que l'esprit humain puisse inventer.

CHAP. CLXXXIX. — **Les préjugés n'ont qu'un temps; et nulle puissance n'est durable, si elle ne se fonde sur la vérité, la raison et l'équité.**

NUL homme sur la terre n'est véritablement intéressé au maintien de l'erreur; elle est forcée, tôt ou tard, de céder à la vérité. L'intérêt général finit par éclairer les mortels; les passions elles-mêmes contribuent quelquefois à briser pour eux quelques chaînons des préjugés. Les passions de quelques souverains n'ont-elles pas anéanti, depuis deux siècles, dans quelques contrées de l'Europe, le pouvoir tyrannique qu'un pontife trop altier exerçait autrefois sur tous les princes de sa secte? La politique, devenue plus éclairée, a dépouillé le clergé des biens immenses que la crédulité avait accumulés dans ses mains. Cet exemple mémorable ne devrait-il pas faire sentir, aux prêtres même, que les préjugés n'ont qu'un temps, et que la vérité seule est capable d'assurer un bien-être solide?

En caressant les souverains, en leur forgeant des droits divins, en les divinisant, en leur livrant les peuples pieds et poings liés, les ministres du Très-Haut n'ont-ils pas vu qu'ils travaillaient à en faire des tyrans? N'ont-ils donc pas lieu d'appréhender que les idoles gigantesques qu'ils élèvent jusqu'aux nues, ne les écrasent un jour eux-mêmes de leur énorme poids? Mille exemples ne leur prouvent-ils pas qu'ils doivent craindre que ces

lions déchaînés, après avoir dévoré les nations, ne les dévorent à leur tour?

Nous respecterons les prêtres, quand ils deviendront citoyens. Qu'ils se servent, s'ils peuvent, de l'autorité du ciel pour faire peur à ces princes qui sans cesse désolent la terre; qu'ils ne leur adjugent plus le droit affreux d'être injustes impunément; qu'ils reconnaissent que nul sujet d'un état n'est intéressé à vivre sous la tyrannie; qu'ils fassent sentir aux souverains qu'ils ne sont point intéressés eux-mêmes à exercer un pouvoir qui, les rendant odieux, nuirait à leur propre sûreté, à leur propre puissance, à leur propre grandeur; enfin, que les prêtres et les rois détrompés reconnaissent que nulle puissance n'est sûre, si elle ne se fonde sur la vérité, la raison et l'équité.

CHAP. CXC. — Combien les ministres des dieux auraient de pouvoir et de considération, s'ils devenaient les apôtres de la raison et les défenseurs de la liberté?

LES ministres des dieux, en faisant une guerre sanglante à la raison humaine qu'ils devraient développer, agissent évidemment contre leurs propres intérêts. Quel serait leur pouvoir, leur considération, leur empire sur les hommes les plus sages; quelle serait la reconnaissance des peuples pour eux, si, au lieu de s'occuper de leurs disputes vaines, ils se fussent appliqués à des sciences vraiment utiles, s'ils eussent cherché les vrais principes de la physique, du gouvernement et des

mœurs ! Qui oserait reprocher son opulence et son crédit à un corps qui, consacrant son loisir et son autorité au bien public, se servirait de l'un pour méditer, et de l'autre pour éclairer également les esprits des souverains et des sujets?

Prêtres ! laissez là vos chimères, vos dogmes inintelligibles, vos querelles méprisables; reléguez, dans les régions imaginaires, ces fantômes qui ne pouvaient vous être utiles que dans l'enfance des nations; prenez enfin le ton de la raison; au lieu de sonner le tocsin de la persécution contre vos adversaires, au lieu d'entretenir les peuples de disputes insensées, au lieu de leur prêcher des vertus inutiles et fanatiques, prêchez-nous une morale humaine et sociable; prêchez-nous des vertus réellement utiles au monde; devenez les apôtres de la raison, les lumières des nations, les défenseurs de la liberté, les réformateurs des abus, les amis de la vérité; et nous vous bénirons, nous vous honorerons, nous vous chérirons; tout vous assurera un empire éternel sur les cœurs de vos concitoyens.

CHAP. CXCI. — Quelle heureuse et grande révolution s'opérerait dans l'univers, si la philosophie était substituée à la religion !

LES philosophes, de tout temps, ont pris, dans les nations, le rôle qui semblait destiné aux ministres de la religion. La haine de ceux-ci pour la philosophie, ne fut jamais qu'une jalousie de métier. Tous les hommes accoutumés à penser,

au lieu de chercher à se nuire et à se décrier, ne devraient-ils pas réunir leurs efforts pour combattre l'erreur, pour chercher la vérité, et surtout pour mettre en fuite les préjugés dont les souverains et les sujets souffrent également, et dont les fauteurs eux-mêmes finissent tôt ou tard par être les victimes?

Entre les mains d'un gouvernement éclairé, les prêtres deviendraient les plus utiles des citoyens. Des hommes, déjà richement stipendiés par l'état, et dispensés du soin de pourvoir à leur propre subsistance, auraient-ils rien de mieux à faire que de s'instruire eux-mêmes, afin de se mettre en état de travailler à l'instruction des autres? Leur esprit ne serait-il pas plus satisfait de découvrir des vérités lumineuses, que de s'égarer sans fruit dans d'épaisses ténèbres? Serait-il plus difficile de démêler les principes si clairs d'une morale faite pour l'homme, que les principes imaginaires d'une morale divine et théologique? Les hommes les plus ordinaires auraient-ils autant de peine à fixer dans leurs têtes les notions simples de leurs devoirs, que de charger leur mémoire de mysteres, de mots inintelligibles, de définitions obscures, auxquelles il leur est impossible de jamais rien concevoir? Que de temps et de peines perdues, pour apprendre et enseigner aux hommes des choses qui ne leur sont d'aucune utilité réelle? Que de ressources pour l'utilité publique, pour

encourager le progrès des sciences et l'avancement des connaissances, pour l'éducation de la jeunesse, ne présenteraient pas, à des souverains bien intentionnés, tant de monastères qui, dans un grand nombre de pays, dévorent les nations sans aucun fruit pour elles! Mais la superstition, jalouse de son empire exclusif, semble n'avoir voulu former que des êtres inutiles. Quel parti ne pourrait-on pas tirer d'une foule de cénobites des deux sexes, que nous voyons, en tant de contrées, si amplement dotés pour ne rien faire? Au lieu de les occuper de contemplations stériles, de prières machinales, de pratiques minutieuses; au lieu de les accabler de jeûnes et d'austérités : que n'excite-t-on entre eux une émulation salutaire qui les porte à chercher les moyens de servir utilement le monde, auquel des vœux fatals les obligent de mourir? Au lieu de remplir, dans la jeunesse, les esprits de leurs élèves, de fables, de dogmes stériles, de puérilités, pourquoi n'oblige-t-on ou n'invite-t-on pas les prêtres à leur apprendre des choses vraies et à en faire des citoyens utiles à la patrie? De la manière dont on élève les hommes, ils ne sont utiles qu'au clergé qui les aveugle et aux tyrans qui les dépouillent.

CHAP. CXCII. — Les rétractations d'un incrédule, au moment de la mort, ne prouvent rien contre l'incrédulité.

LES partisans de la crédulité accusent souvent les incrédules d'être de mauvaise foi, parce qu'on

les voit quelquefois chanceler dans leurs principes, changer d'opinions dans la maladie, et se rétracter à la mort. Quand le corps est dérangé, la faculté de raisonner se dérange communément avec lui. L'homme infirme et caduc, aux approches de sa fin, s'aperçoit quelquefois lui-même que sa raison l'abandonne; il sent que le préjugé revient. Il est des maladies dont le propre est d'abattre le courage, de rendre pusillanime et d'affaiblir le cerveau; il en est d'autres qui, en détruisant le corps, ne troublent point la raison. Quoi qu'il en soit, un incrédule qui se dédit dans la maladie, n'est ni plus rare, ni plus extraordinaire qu'un dévot qui se permet de négliger, en santé, les devoirs que sa religion lui prescrit de la façon la plus formelle.

Cléomènes, roi de Sparte, ayant montré peu de respect pour les dieux pendant le cours de son règne, devint superstitieux à la fin de ses jours; dans la vue d'intéresser le ciel en sa faveur, il fit venir auprès de lui une foule de prêtres et de sacrificateurs. Un de ses amis lui en ayant montré sa surprise : « De quoi vous étonnez-« vous, lui dit Cléomènes? je ne suis plus ce « que j'étais; et, n'étant plus le même, je ne puis « plus penser de la même manière. »

Les ministres de la religion démentent assez souvent, dans leur conduite journalière, les principes rigoureux qu'ils enseignent aux autres, pour que les incrédules, à leur tour, se croient en droit

de les accuser de mauvaise foi. Si quelques incrédules démentent, soit à la mort, soit durant la maladie, les opinions qu'ils soutenaient en santé, les prêtres ne démentent-ils pas en santé les opinions sévères de la religion qu'ils soutiennent? Voyons-nous donc un grand nombre de prélats humbles, généreux, dépourvus d'ambition, ennemis du faste et des grandeurs, amis de la pauvreté? Enfin, voyons-nous la conduite de beaucoup de prêtres chretiens s'accorder avec la morale austère du Christ, leur dieu et leur modèle?

Chap. CXCIII. — Il n'est pas vrai que l'athéisme rompe tous les liens de la société.

L'athéisme, nous dit-on, rompt tous les liens de la société. Sans la croyance d'un Dieu, que devient la sainteté des sermens? Comment lier un athée, qui ne peut sérieusement attester la divinité? Mais, le serment donne-t-il donc plus de force à l'obligation où nous sommes de remplir les engagemens contractés? Quiconque est assez intrépide pour mentir, sera-t-il moins intrépide pour se parjurer? Celui qui est assez lâche pour manquer à sa parole, ou assez injuste pour violer ses engagemens au mépris de l'estime des hommes, n'y sera pas plus fidèle pour avoir pris tous les dieux à témoins de ses sermens. Ceux qui se mettent au-dessus des jugemens des hommes, se mettent bientôt au-dessus des jugemens de Dieu. Les princes ne sont-ils pas, de tous les mortels, les plus

prompts à jurer et les plus prompts à violer les sermens qu'ils ont faits?

CHAP. CXCIV. — Réfutation de cette opinion sans cesse répétée, que la religion est nécessaire pour le peuple.

« IL faut, nous dit-on sans cesse, il faut une « religion au peuple. Si les personnes éclairées « n'ont pas besoin du frein de l'opinion, il est du « moins nécessaire à des hommes grossiers, en « qui l'éducation n'a point développé la raison. » Est-il donc bien vrai que la religion soit un frein pour le peuple? Voyons-nous que cette religion l'empêche de se livrer à l'intempérance, à l'ivrognerie, à la brutalité, à la violence, à la fraude, à toutes sortes d'excès? Un peuple qui n'aurait aucune idée de la divinité, pourrait-il se conduire d'une façon plus détestable que tant de peuples crédules, parmi lesquels on voit régner la dissolution et les vices les plus indignes des êtres raisonnables? Au sortir de ses temples, ne voit-on pas l'artisan ou l'homme du peuple se jeter tête baissée dans ses déréglemens ordinaires, et se persuader que les hommages périodiques qu'il a rendus à son Dieu, le mettent en droit de suivre sans remords ses habitudes vicieuses et ses penchans habituels? Enfin, si les peuples sont si grossiers et si peu raisonnables, leur stupidité n'est-elle point due à la négligence des princes, qui ne s'embarrassent aucunement de l'éducation publique, ou qui s'opposent à l'instruction de leurs sujets? Enfin, la déraison des peuples n'est-elle pas visible-

ment l'ouvrage des prêtres qui, au lieu d'instruire les hommes dans une morale sensée, ne les entretiennent jamais que de fables, de rêveries, de pratiques, de chimères et de fausses vertus dans lesquelles ils font tout consister?

La religion n'est, pour le peuple, qu'un vain appareil de cérémonies, auquel il tient par habitude, qui amuse ses yeux, qui remue passagèrement son esprit engourdi, sans influer sur sa conduite et sans corriger ses mœurs. De l'aveu même des ministres des autels, rien de plus rare que cette religion *intérieure et spirituelle*, qui seule est capable de régler la vie de l'homme et de triompher de ses penchans. En bonne foi, dans le peuple le plus nombreux et le plus dévot, est-il bien des têtes capables de savoir les principes de leur système religieux, et qui leur trouvent assez de force pour étouffer leurs inclinations perverses?

Bien des gens nous diront qu'il vaut mieux avoir un frein quelconque, que de n'en avoir aucun. Ils prétendront que, si la religion n'en impose pas au grand nombre, elle sert au moins à contenir quelques individus qui, sans elle, se livreraient au crime sans remords. Il faut, sans doute, un frein aux hommes; mais il ne leur faut pas un frein imaginaire : il leur faut des freins réels et visibles; il leur faut des craintes véritables, bien plus propres à les contenir que des terreurs paniques et des chimères. La religion ne fait peur qu'à quelques esprits pusillanimes que la faiblesse de leur

caractère rend déjà peu redoutables à leurs concitoyens. Un gouvernement équitable, des lois sévères, une morale bien saine en imposent également à tout le monde ; il n'est au moins personne qui ne soit forcé d'y croire, et qui ne sente le danger de ne s'y pas conformer.

CHAP. CXCV. — Tout système raisonné n'est pas fait pour la multitude.

On demandera peut-être si l'athéisme raisonné peut convenir à la multitude. Je réponds que tout système qui demande de la discussion n'est pas fait pour la multitude. A quoi peut donc servir de prêcher l'athéisme ? Cela peut au moins faire sentir à tous ceux qui raisonnent, que rien n'est plus extravagant que de s'inquiéter soi-même, et que rien n'est plus injuste que d'inquiéter les autres, pour des conjectures destituées de fondement. Quant au vulgaire qui jamais ne raisonne, les argumens d'un athée ne sont pas plus faits pour lui, que les systèmes d'un physicien, les observations d'un astronome, les expériences d'un chimiste, les calculs d'un géomètre, les recherches d'un médecin, les dessins d'un architecte, les plaidoyers d'un avocat, qui tous travaillent pour le peuple à son insu.

Les argumens métaphysiques de la théologie et les disputes religieuses qui occupent depuis long-temps tant de profonds rêveurs, sont-ils donc plus faits pour le commun des hommes, que les argumens d'un athée ? Bien plus, les prin-

cipes de l'athéisme, fondés sur le bon sens naturel, ne sont-ils pas plus intelligibles que ceux d'une théologie, que nous voyons hérissée de difficultés insolubles pour les esprits même les plus exercés? Le peuple, en tout pays, possède une religion à laquelle il n'entend rien, qu'il n'examine point et qu'il suit par routine; ses prêtres s'occupent seuls de la théologie trop sublime pour lui. Si, par hasard, le peuple venait à perdre cette théologie inconnue, il pourrait se consoler de la perte d'une chose qui non-seulement lui est parfaitement inutile, mais encore qui produit en lui des fermentations très-dangereuses.

Ce serait une entreprise bien folle que d'écrire pour le vulgaire, ou de prétendre tout d'un coup le guérir de ses préjugés. On n'écrit que pour ceux qui lisent et qui raisonnent; le peuple ne lit guère et raisonne encore moins. Les personnes sensées et paisibles s'éclairent; les lumières se répandent peu à peu, et parviennent à la longue à frapper les yeux du peuple même. D'un autre côté, ceux qui trompent les hommes ne prennent-ils pas souvent eux-mêmes le soin de les détromper?

CHAP. CXCVI. — Futilité et danger de la théologie. — Sages conseils aux princes.

Si la théologie est une branche de commerce utile aux théologiens, il est très-démontré qu'elle est et superflue et nuisible au reste de la société.

L'intérêt des hommes parvient à leur dessiller les yeux tôt ou tard. Les souverains et les peuples reconnaîtront sans doute un jour l'indifférence et le profond mépris que mérite une science futile, qui ne sert qu'à troubler les hommes sans les rendre meilleurs. On sentira l'inutilité de tant de pratiques dispendieuses, qui ne contribuent nullement à la félicité publique; on rougira de tant de querelles pitoyables, qui cesseront d'altérer la tranquillité des états, dès qu'on cessera d'y attacher une importance ridicule.

Princes! au lieu de prendre part aux combats insensés de vos prêtres, au lieu d'épouser follement leurs querelles impertinentes, au lieu de prétendre soumettre tous vos sujets à des opinions uniformes : occupez-vous de leur bonheur en ce monde, et ne vous inquiétez pas du sort qui les attend dans un autre. Gouvernez-les équitablement, donnez leur de bonnes lois, respectez leur liberté et leur propriété, veillez à leur éducation, encouragez-les dans leurs travaux, récompensez leurs talens et leurs vertus; réprimez la licence et ne vous occupez pas de leur façon de penser sur des objets inutiles et pour eux et pour vous. Alors vous n'aurez plus besoin de fictions pour vous faire obéir, vous deviendrez les seuls guides de vos sujets; leurs idées seront uniformes sur les sentimens d'amour et de respect qui vous seront dus. Les fables théologiques ne sont utiles qu'aux

tyrans qui méconnaissent l'art de régner sur des êtres raisonnables.

CHAP. CXCVII. — Funestes effets de la religion sur le peuple et sur les princes.

FAUT-IL donc de puissans efforts de génie pour comprendre que ce qui est au-dessus de l'homme n'est pas fait pour des hommes; que ce qui est surnaturel, n'est pas fait pour des êtres naturels; que des mystères impénétrables ne sont pas faits pour des esprits bornés? Si des théologiens sont assez fous pour disputer entre eux sur des objets qu'ils reconnaissent inintelligibles pour eux-mêmes, la société doit-elle donc prendre part à leurs folles querelles? Faut-il que le sang des peuples coule, pour faire valoir les conjectures de quelques rêveurs entêtés? S'il est très-difficile de guérir les théologiens de leur manie, et les peuples de leurs préjugés, il est au moins très-facile d'empêcher que les extravagances des uns et la sottise des autres ne produisent des effets pernicieux. Qu'il soit permis à chacun de penser comme il voudra; mais qu'il ne lui soit jamais permis de nuire pour sa façon de penser. Si les chefs des nations étaient plus justes et plus sensés, les opinions théologiques n'intéresseraient pas plus la tranquillité publique, que les disputes des physiciens, des médecins, des grammairiens et des critiques. C'est la tyrannie des princes qui fait que les querelles théologiques ont des conséquences sérieuses pour les

états. Quand les rois cesseront de se mêler de théologie, les disputes des théologiens ne seront plus à craindre.

Ceux qui nous vantent si fort l'importance et l'utilité de la religion, devraient bien nous montrer les heureux effets qu'elle produit et les avantages que les disputes et les spéculations abstraites de la théologie peuvent procurer aux portefaix, aux artisans, aux laboureurs, aux harangères, aux femmes, et à tant de valets corrompus dont nous voyons les grandes villes remplies. Les gens de cette espèce ont tous de la religion; ils ont ce qu'on appelle *la foi du charbonnier;* leurs curés croient pour eux; ils adhèrent de bouche à la croyance inconnue de leurs guides; ils écoutent assidûment les sermons; ils assistent régulièrement aux cérémonies; ils croiraient faire un grand crime de transgresser aucune des ordonnances auxquelles, dès leur enfance, on leur a dit de se conformer. Quel bien pour les mœurs résulte-t-il de tout cela? Aucun; ils n'ont nulle idée de la morale; et vous les voyez se permettre toutes les friponneries, les fraudes, les rapines et les excès que la loi ne punit pas.

Le peuple, dans le vrai, n'a nulle idée de sa religion; ce qu'il appelle religion, n'est qu'un attachement aveugle à des opinions inconnues et à des pratiques mystérieuses. Dans le fait, ôter la religion au peuple, c'est ne lui rien ôter. Si l'on parvenait à ébranler ou à guérir ses préjugés, on

ne ferait que diminuer ou anéantir la confiance dangereuse qu'il a dans des guides intéressés, et lui apprendre à se défier de ceux qui, sous prétexte de religion, le portent très-souvent à des excès funestes.

CHAP. CXCVIII. — Suite.

Sous prétexte d'instruire et d'éclairer les hommes, la religion les retient réellement dans l'ignorance, et leur ôte jusqu'au désir de connaître les objets qui les intéressent le plus. Il n'existe point pour les peuples, d'autre règle de conduite, que celle qu'il plaît à leurs prêtres de leur indiquer. La religion tient lieu de tout; mais, ténébreuse elle-même, elle est plus propre à égarer les mortels qu'à les guider dans la route de la science et du bonheur ; la physique, la morale, la législation, la politique, sont des énigmes pour eux. L'homme, aveuglé par ses préjugés religieux, est dans l'impossibilité de connaître sa propre nature, de cultiver sa raison, de faire des expériences; il craint la vérité, dès qu'elle ne s'accorde pas avec ses opinions. Tout concourt à rendre les peuples dévots; mais tout s'oppose à ce qu'ils soient humains, raisonnables, vertueux. La religion ne semble avoir pour objet que de rétrécir le cœur et l'esprit des hommes.

La guerre qui subsista toujours entre les prêtres et les meilleurs esprits de tous les siècles, vient de ce que les sages s'aperçurent des entraves

que la superstition voulut donner en tout temps à l'esprit humain, qu'elle prétendit retenir dans une enfance éternelle ; elle ne l'occupa que de fables ; elle l'accabla de terreurs ; elle l'effraya par des fantômes qui l'empêchèrent de marcher en avant. Incapable de se perfectionner elle-même, la théologie opposa des barrières insurmontables aux progrès des connaissances véritables ; elle ne parut occupée que du soin de tenir les nations et leurs chefs dans l'ignorance la plus profonde de leurs vrais intérêts, de leurs rapports, de leurs devoirs, des motifs réels qui peuvent les porter à bien faire ; elle ne fait qu'obscurcir la morale, rendre ses principes arbitraires, la soumettre aux caprices des dieux ou de leurs ministres ; elle convertit l'art de gouverner les hommes, en une tyrannie mystérieuse qui devient le fléau des nations ; elle change les princes en des despotes injustes et licencieux, et les peuples en des esclaves ignorans qui se corrompent pour mériter la faveur de leurs maîtres.

Chap. CXCIX. — L'histoire nous apprend que toutes les religions furent établies à l'aide de l'ignorance des nations, par des hommes qui se dirent effrontément les envoyés de la divinité.

Pour peu qu'on se donne la peine de suivre l'histoire de l'esprit humain, on reconnaîtra sans peine que la théologie s'est bien gardée d'en reculer les bornes. Elle commença d'abord par le repaître de fables, qu'elle débita comme des vérités sacrées ; elle fit éclore la poésie qui remplit

l'imagination des peuples de ses fictions puériles; elle ne les entretint que de ses dieux et de leurs faits incroyables; en un mot, la religion trait toujours les hommes comme des enfans, qu'elle endormit par des contes que ses ministres voudraient continuer à faire encore passer pour des vérités incontestables.

Si les ministres des dieux firent quelquefois des découvertes utiles, ils eurent toujours soin de leur donner un ton énigmatique et de les envelopper des ombres du mystère. Les Pythagore et les Platon, pour acquérir quelques futiles connaissances, furent obligés de ramper aux pieds des prêtres, de se faire initier à leurs mystères, d'essuyer les épreuves qu'ils voulurent leur imposer; c'est à ce prix qu'il leur fut permis de puiser leurs notions exaltées, si séduisantes encore pour tous ceux qui n'admirent que ce qui est parfaitement inintelligible. Ce fut chez des prêtres égyptiens, indiens, chaldéens; ce fut dans les écoles de ces rêveurs, intéressés par état à dérouter la raison humaine, que la philosophie fut obligée d'emprunter ses premiers rudimens. Obscure ou fausse dans ses principes, mêlée de fictions et de fables, uniquement faite pour éblouir l'imagination, cette philosophie ne marcha qu'en chancelant, et ne fit que balbutier; au lieu d'éclairer l'esprit, elle l'aveugla et le détourna d'objets vraiment utiles.

Les spéculations théologiques et les rêveries mystiques des anciens sont même de nos jours en

possession de faire la loi, dans une grande partie du monde philosophique. Adoptées par la théologie moderne, on ne peut encore s'en écarter sans hérésie ; elles nous entretiennent d'*êtres aériens*, d'*esprits*, d'*anges*, de *démons*, de *génies* et d'autres fantômes qui font l'objet des méditations de nos plus profonds penseurs, et qui servent de base à la *métaphysique*, science abstraite et futile, sur laquelle les plus grands génies se sont vainement exercés depuis des milliers d'années. Ainsi, des hypothèses imaginées par quelques rêveurs de Memphis et de Babylone, demeurent les fondemens d'une science réverée pour son obscurité, qui la fait passer pour merveilleuse et divine

Les premiers législateurs des nations furent des prêtres; les premiers mythologues et poëtes furent des prêtres; les premiers savans furent des prêtres; les premiers médecins furent des prêtres. Entre leurs mains, la science devint une chose sacrée, interdite aux profanes; ils ne parlèrent que par des allégories, des emblèmes, des énigmes, des oracles ambigus, moyens très-propres à exciter la curiosité, à faire travailler l'imagination, et surtout à inspirer, au vulgaire étonné, un saint respect pour des hommes que l'on crut instruits par le ciel, capables d'y lire les destinées de la terre, et qui se donnaient hardiment pour les organes de la divinité.

Chap. CC. — Toutes les religions, anciennes et modernes, se sont mutuellement empruntées leurs abstraites rêveries et leurs ridicules pratiques.

Les religions de ces prêtres antiques ont disparu, ou plutôt elles n'ont fait que changer de forme. Quoique nos théologiens modernes les regardent comme des imposteurs, ils ont eu soin de recueillir bien des fragmens épars de leurs systèmes religieux, dont l'ensemble n'existe plus pour nous; nous retrouvons encore, dans nos religions modernes, non-seulement leurs dogmes métaphysiques que la théologie n'a fait que r'habiller d'une autre façon, mais encore nous y voyons des restes remarquables de leurs pratiques superstitieuses, de leur théurgie, de leur magie, de leurs enchantemens. On ordonne encore aux chrétiens de méditer avec respect les monumens qui leur restent des législateurs, des prêtres, des *prophètes* de la religion hébraïque qui, selon les apparences, avait emprunté de l'Egypte les notions bizarres dont nous la voyons remplie. Ainsi, des extravagances, imaginées par des fourbes ou des rêveurs idolâtres, sont encore des opinions sacrées pour les chrétiens!

Pour peu que l'on jette les yeux sur l'histoire, on trouve des conformités frappantes entre toutes les religions des hommes. Par toute la terre, on voit les notions religieuses affliger et réjouir périodiquement les peuples; partout, on voit des rites, des pratiques souvent abominables, des mystères

redoutables, occuper les esprits et devenir les objets de leurs méditations. On voit les différentes superstitions emprunter les unes des autres et leurs rêveries abstraites et leurs cérémonies. Les religions ne sont, pour l'ordinaire, que des rapsodies informes, combinées par de nouveaux docteurs qui, pour les composer, se sont servis des matériaux de leurs prédécesseurs, en se réservant le droit d'ajouter ou de retrancher ce qui ne convenait point à leurs vues présentes. La religion d'Egypte servit évidemment de base à la religion de Moïse qui en bannit le culte des idoles; Moïse ne fut qu'un égyptien schismatique. Le christianisme n'est qu'un judaïsme réformé. Le mahométisme, est composé du judaïsme, du christianisme et de l'ancienne religion d'Arabie, etc.

Chap. CCL. — La théologie a toujours détourné la philosophie de sa véritable route.

Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, la théologie fut seule en possession de régler la marche de la philosophie. Quels secours lui a-t-elle prêtés? Elle la changea en un jargon inintelligible, propre à rendre incertaines les vérités les plus claires; elle convertit l'art de raisonner, en une science de mots; elle jeta l'esprit humain dans les régions aériennes de la métaphysique, où il s'occupa sans succès à sonder des abîmes inutiles et dangereux. Aux causes physiques et simples, cette philosophie substitua des causes surnaturelles, ou plutôt des causes vraiment

occultes ; elle expliqua des phénomènes difficiles par des agens plus inconcevables que ces phénomènes; elle remplit le discours de mots vides de sens, incapables de rendre raison des choses, plus propres à obscurcir qu'à éclairer, et qui ne semblent inventés que pour décourager l'homme, le mettre en garde contre les forces de son esprit, lui donner de la défiance contre les principes de la raison et de l'évidence, et entourer la vérité d'un rempart insurmontable.

Chap. CCII. — La théologie n'explique ni n'éclaircit rien dans le monde, ni dans la nature.

Si l'on voulait en croire les partisans de la religion, sans elle rien ne pourrait s'expliquer dans le monde; la nature serait une énigme continuelle; l'homme serait dans l'impossibilité de se comprendre lui-même. Mais au fond, qu'est-ce que cette religion nous explique? Plus on l'examine, et plus on trouve que ses notions théologiques ne sont propres qu'à embrouiller toutes nos idées; elles changent tout en mystères; elles nous expliquent des choses difficiles par des choses impossibles. Est-ce donc expliquer les choses que de les attribuer à des agens inconnus, à des puissances invisibles, à des causes immatérielles? L'esprit humain est-il bien éclairci quand, dans son embarras, on le renvoie *aux profondeurs des trésors de la sagesse divine,* sur lesquelles on lui répète à tout moment qu'il porterait en vain ses regards

téméraires? La nature divine, à laquelle on ne conçoit rien, peut-elle faire concevoir la nature de l'homme que l'on trouve déjà si difficile à expliquer?

Demandez à un philosophe chrétien quelle est l'origine du monde? Il vous répondra que c'est Dieu qui a creé l'univers. Qu'est-ce que Dieu? On n'en sait rien. Qu'est-ce que créer? On n'en a nulle idée. Quelle est la cause des pestes, des famines, des guerres, des sécheresses, des inondations, des tremblemens de terre? C'est la colère de Dieu. Quels remèdes opposer à ces calamités? Des prières, des sacrifices, des processions, des offrandes, des cérémonies sont, nous dit-on, les vrais moyens de désarmer la fureur céleste. Mais, pourquoi le ciel est-il en courroux? C'est que les hommes sont méchans. Pourquoi les hommes sont-ils méchans? C'est que leur nature est corrompue. Quelle est la cause de cette corruption? C'est, vous dit aussitôt un théologien d'Europe, parce que le premier homme, séduit par la première femme, a mangé d'une pomme à laquelle son Dieu lui avait défendu de toucher. Qui est-ce qui engagea cette femme à faire une telle sottise? C'est le diable. Mais qui a créé le diable? C'est Dieu. Pourquoi Dieu a-t-il créé ce diable, destiné à pervertir le genre humain? On n'en sait rien : c'est un mystère caché dans le sein de la divinité.

La terre tourne-t-elle autour du soleil? Il y a deux siècles que le physicien dévot vous aurait

répondu que l'on ne pouvait le penser sans blasphème, vu qu'un pareil système ne pouvait s'accorder avec les livres saints que tout chrétien révère comme inspirés par la divinité même. Qu'en pense-t-on aujourd'hui? Nonobstant l'inspiration divine, les philosophes chrétiens sont enfin parvenus à s'en rapporter plutôt à l'évidence qu'au témoignage de leurs livres inspirés.

Quel est le principe caché des actions et des mouvemens du corps humain? C'est l'âme. Qu'est-ce qu'une âme? C'est un esprit. Qu'est-ce qu'un esprit? C'est une substance qui n'a ni forme, ni couleur, ni étendue, ni parties. Comment une telle substance peut-elle se concevoir? Comment peut-elle mouvoir un corps? On n'en sait rien; c'est un mystère. Les bêtes ont-elles des âmes? Le cartésien vous assure que ce sont des machines. Mais ne les voyons-nous pas agir, sentir, penser d'une façon très-semblable à l'homme? Illusion pure. Mais de quel droit privez-vous les bêtes de l'âme que, sans y rien connaître, vous attribuez à l'homme? C'est que les âmes des bêtes embarrasseraient nos théologiens, qui, contens de pouvoir effrayer et damner les âmes immortelles des hommes, n'ont pas le même intérêt à damner celles des bêtes. Telles sont les solutions puériles que la philosophie, toujours menée en lisières par la théologie, fut obligée d'enfanter pour expliquer les problèmes du monde physique et moral.

CHAP. CCIII. — Combien la théologie a entravé la morale de l'esprit humain, et retardé les progrès des lumières, de la raison et de la vérité.

COMBIEN de subterfuges et de tours de force tous les penseurs anciens et modernes n'ont-ils pas employés, pour éviter de se mettre aux prises avec les ministres des dieux, qui furent dans tous les temps les vrais tyrans de la pensée! Combien les Descartes, les Malebranche, les Leibnitz et tant d'autres ont-ils été forcés d'imaginer d'hypothèses et de détours, afin de concilier leurs découvertes avec les rêveries et les bévues que la religion avait rendues sacrées! Avec quelles précautions les plus grands philosophes ne se sont-ils pas enveloppés, au risque même d'être absurdes, inconsequens, inintelligibles, toutes les fois que leurs idées ne s'accordaient pas avec les principes de la théologie! Des prêtres vigilans furent toujours attentifs à éteindre les systèmes qui ne pouvaient cadrer avec leurs intérêts. La théologie fut en tout temps le lit de Procuste sur lequel ce brigand étendait les étrangers; il leur coupait les membres quand ils étaient plus longs, ou les faisait allonger par des chevaux quand ils étaient plus courts que le lit sur lequel il les forçait de se placer.

Quel est l'homme sensé, fortement épris de l'amour des sciences, intéressé au bien-être des humains, qui puisse réfléchir sans dépit et sans

douleur à la perte de tant de têtes profondes, laborieuses et subtiles, qui depuis des siècles se sont follement épuisés sur des chimères toujours inutiles, et très-souvent nuisibles à notre espèce? Que de lumières n'auraient pas pu jeter dans les esprits tant de penseurs fameux, si, au lieu de s'occuper d'une vaine théologie et de ses disputes impertinentes, ils eussent porté leur attention sur des objets intelligibles et vraiment importans pour les hommes! La moitié des efforts qu'ont coûté au génie les opinions religieuses, la moitié des dépenses qu'ont coûté aux nations leurs cultes frivoles, n'auraient-elles pas suffi pour les éclairer parfaitement sur la morale, la politique, la physique, la médecine, l'agriculture, etc.? La superstition absorbe presque toujours l'attention, l'admiration et les trésors des peuples; ils ont une religion très-coûteuse : mais ils n'ont pour leur argent ni lumières, ni vertus, ni bonheur.

Chap. CCIV. — Suite.

Quelques philosophes anciens et modernes ont eu le courage de prendre l'expérience et la raison pour guides, et de s'affranchir des chaînes de la superstition. Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton et quelques autres Grecs ont osé déchirer le voile épais du préjugé, et délivrer la philosophie des entraves théologiques. Mais leurs systèmes trop simples, trop sensibles, trop dénués de mer-

veilleux pour des imaginations amoureuses de chimères, furent obligés de céder aux conjectures fabuleuses des Platon, des Socrate, des Zénon. Chez les modernes, Hobbes, Spinosa, Bayle, etc., ont marché sur les traces d'Epicure; mais leur doctrine ne trouva que très-peu de sectateurs dans un monde encore trop enivré de fables pour écouter la raison.

Dans tous les âges, on ne put, sans un danger imminent, s'écarter des préjugés que l'opinion avait rendus sacrés. Il ne fut point permis de faire des découvertes en aucun genre; tout ce que les hommes les plus éclairés ont pu faire, a été de parler à mots couverts, et souvent, par une lâche complaisance, d'allier honteusement le mensonge à la vérité. Plusieurs eurent une *double doctrine*, l'une publique et l'autre cachée; la clef de cette dernière s'étant perdue, leurs sentimens véritables deviennent souvent inintelligibles, et par conséquent inutiles pour nous.

Comment les philosophes modernes à qui, sous peine d'être persécutés de la façon la plus cruelle, l'on criait de renoncer à la raison, de la soumettre à la foi, c'est-à-dire, à l'autorité des prêtres; comment, dis-je, des hommes ainsi liés auraient-ils pu donner un libre essor à leur génie, perfectionner la raison, accélérer la marche de l'esprit humain? Ce ne fut qu'en tremblant que les plus grands hommes entrevirent la vérité; très-

rarement eurent-ils le courage de l'annoncer; ceux qui ont osé le faire ont été communément punis de leur témérité. Grâces à la religion, il ne fut jamais permis de penser tout haut, ou de combattre les préjugés dont l'homme est partout la victime et la dupe.

CHAP. CCV. — On ne saurait trop répéter et prouver combien la religion est extravagante et funeste.

TOUT homme qui a l'intrépidité d'annoncer les vérités au monde, est sûr de s'attirer la haine des ministres de la religion; ceux-ci appellent à grands cris les puissances à leur secours; ils ont besoin de l'assistance des rois pour soutenir et leurs argumens et leurs dieux. Ces clameurs ne décèlent que trop la faiblesse de leur cause.

On est dans l'embarras, quand on crie au secours.

Il n'est point permis d'errer en matière de religion; sur tout autre objet, on se trompe impunément, on a pitié de ceux qui s'égarent, et l'on sait quelque gré aux personnes qui découvrent des vérités nouvelles: mais, dès que la théologie se juge intéressée, soit dans les erreurs, soit dans les découvertes, un saint zèle s'allume, les souverains exterminent, les peuples entrent en frénésie, les nations sont en rumeur sans savoir pourquoi.

Est-il rien de plus affligeant que de voir la félicité publique et particulière dépendre d'une

science futile, dépourvue de principes, qui n'eut jamais de base que dans l'imagination malade, qui ne présente à l'esprit que des mots vides de sens? En quoi peut consister l'utilité si vantée d'une religion que personne ne peut comprendre, qui tourmente sans cesse ceux qui ont la simplicité de s'en occuper, qui est incapable de rendre les hommes meilleurs, et qui souvent leur fait un mérite d'être injustes et méchans? Est-il une folie plus déplorable et qui doive être plus justement combattue, que celle qui, loin de procurer aucun bien à la race humaine, ne fait que l'aveugler, lui causer des transports, la rendre misérable en la privant de la vérité, qui seule peut adoucir la rigueur de son sort?

CHAP. CCVI. — La religion est la boîte de Pandore, et cette boîte fatale est ouverte.

LA religion n'a fait, en tout temps, que remplir l'esprit de l'homme de ténèbres, et le retenir dans l'ignorance de ses vrais rapports, de ses vrais devoirs, de ses intérêts véritables. Ce n'est qu'en écartant ses nuages et ses fantômes, que nous découvrirons les sources du vrai, de la raison, de la morale, et les motifs réels qui doivent nous porter à la vertu. Cette religion nous donne le change, et sur les causes de nos maux, et sur les remèdes naturels que nous pourrions y appliquer; loin de les guérir, elle ne peut que les aggraver, les mul-

tiplier et les rendre plus durables. Disons donc avec un célèbre moderne (milord Bolingbroke, dans ses *œuvres posthumes*) : « La théologie est « la boîte de Pandore ; et, s'il est impossible de la « refermer, il est au moins utile d'avertir que cette « boîte si fatale est ouverte. »

TESTAMENT

DU CURÉ

J. MESLIER.

EXTRAIT
DU
TESTAMENT
DE J. MESLIER,
PAR VOLTAIRE;
OU
SENTIMENS DU CURÉ D'ÉTRÉPIGNY ET DE BUT, ADRESSÉS A SES PAROISSIENS.

CHAPITRE PREMIER. — Des religions.

COMME il n'y a aucune secte particulière de religion qui ne prétende être véritablement fondée sur l'autorité de Dieu, et entièrement exempte de toutes les erreurs et impostures qui se trouvent dans les autres; c'est à ceux qui prétendent établir la vérité de leur secte, à faire voir qu'elle est d'institution divine, par des preuves et des témoignages clairs et convaincans: faute de quoi, il faudra tenir pour certain qu'elle n'est que d'invention humaine, pleine d'erreurs et de tromperies; car il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon, aurait voulu donner des lois et des ordonnances aux hommes, et qu'il n'aurait pas

voulu qu'elles portassent des marques plus sûres et plus authentiques de vérité, que celles des imposteurs qui sont en si grand nombre. Or, il n'y a aucun de nos christicoles, de quelque secte qu'il soit, qui puisse faire voir, par des preuves claires, que sa religion soit véritablement d'institution divine; et, pour preuve de cela, c'est que depuis tant de siècles qu'ils sont en contestation sur ce sujet les uns contre les autres, même jusqu'à se persécuter à feu et à sang pour le maintien de leurs opinions, il n'y a eu cependant encore aucun parti d'entre eux, qui ait pu convaincre et persuader les autres par de tels témoignages de vérité: ce qui ne serait certainement point, s'il y avait de part ou d'autre des raisons ou des preuves claires et sûres d'une institution divine. Car, comme personne d'aucune secte de religion, éclairé et de bonne foi, ne prétend tenir et favoriser l'erreur et le mensonge, et qu'au contraire chacun de son côté prétend soutenir la vérité, le véritable moyen de bannir toutes erreurs, et de réunir tous les hommes en paix dans les mêmes sentimens et dans une même forme de religion, serait de produire ces preuves et ces témoignages convaincans de la vérité, et de faire voir par là que telle religion est véritablement d'institution divine, et non pas aucune des autres. Alors chacun se rendrait à cette vérité; et personne n'oserait entreprendre de combattre ces témoignages, ni soutenir le parti de l'erreur et de l'imposture,

qu'il ne soit en même temps confondu par des preuves contraires : mais, comme ces preuves ne se trouvent dans aucune religion, cela donne lieu aux imposteurs d'inventer et de soutenir hardiment toutes sortes de mensonges.

Voici encore d'autres preuves qui ne feront pas moins clairement voir la fausseté des religions humaines, et surtout la fausseté de la nôtre.

Toute religion qui pose pour fondement de ses mystères et qui prend, pour règle de sa doctrine et de sa morale, un principe d'erreurs, et qui est même une source funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, ne peut être une véritable religion, ni être d'institution divine. Or, les religions humaines, et principalement la catholique, posent pour fondement de leur doctrine et de leur morale un principe d'erreurs. Donc, etc.

Je ne vois pas qu'on puisse nier la première proposition de cet argument ; elle est trop claire et trop évidente pour pouvoir en douter.

Je passe à la preuve de la seconde proposition, qui est que la religion chrétienne prend pour règle de sa doctrine et de sa morale ce qu'ils appellent foi, c'est-à-dire, une créance aveugle, mais cependant ferme et assurée de quelques lois, ou de quelques révélations divines, et de quelque divinité. Il faut nécessairement qu'elle le suppose ainsi ; car c'est cette créance de quelque divinité

et de quelques révélations divines qui donne tout le crédit et toute l'autorité qu'elle a dans le monde ; sans quoi on ne ferait aucun état de ce qu'elle prescrirait. C'est pourquoi il n'y a point de religion qui ne recommande expressément à ses sectateurs (1) d'être fermes dans leur foi. De là vient que tous les christicoles tiennent pour maxime que la foi est le commencement et le fondement du salut, et qu'elle est la racine de toute justice et de toute sanctification, comme il est marqué dans le concile de Trente, sess. 6, chap. VIII.

Or, il est évident qu'une créance aveugle de tout ce qui se propose sous le nom et l'autorité de Dieu, est un principe d'erreurs et de mensonges. Pour preuve, c'est que l'on voit qu'il n'y a aucun imposteur, en matière de religion, qui ne prétende se couvrir du nom et de l'autorité de Dieu, et ne se dise particulièrement inspiré et envoyé de Dieu. Non-seulement cette foi et cette créance aveugle, qu'ils posent pour fondement de leur doctrine, est un principe d'erreurs, etc. ; mais elle est aussi une source funeste de troubles et de divisions parmi les hommes, pour le maintien de leur religion. Il n'y a point de méchancetés qu'ils n'exercent les uns contre les autres sous ce spécieux prétexte.

Or, il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et sage, voulût se servir d'un

---

(1) *Estote fortes in fide.*

tel moyen ni d'une voie si trompeuse, pour faire connaître ses volontés aux hommes; car ce serait manifestement vouloir les induire en erreur et leur tendre des piéges, pour leur faire embrasser le parti du mensonge. Il n'est pareillement pas croyable qu'un Dieu qui aimerait l'union et la paix, le bien et le salut des hommes, eût jamais établi, pour fondement de sa religion, une source si fatale de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes. Donc, des religions pareilles ne peuvent être véritables, ni avoir été instituées de Dieu.

Mais je vois bien que nos christicoles ne manqueront pas de recourir à leurs prétendus motifs de crédibilité, et qu'ils diront que, quoique leur foi et leur créance soient aveugles en un sens, elles ne laissent pas néanmoins d'être appuyées par de si clairs et de si convaincans témoignages de vérité, que ce serait non-seulement une imprudence, mais une témérité et une grande folie, de ne pas vouloir s'y rendre. Ils réduisent ordinairement tous ces prétendus motifs à trois ou quatre chefs.

Le premier, ils le tirent de la prétendue sainteté de leur religion, qui condamne le vice et qui recommande la pratique de la vertu. Sa doctrine est si pure, si simple, à ce qu'ils disent, qu'il est visible qu'elle ne peut venir que de la pureté et de la sainteté d'un Dieu infiniment bon et sage.

Le second motif de crédibilité, ils le tirent de

l'innocence et de la sainteté de la vie de ceux qui l'ont embrassée avec amour, et défendue jusqu'à souffrir la mort et les plus cruels tourmens, plutôt que de l'abandonner: n'étant pas croyable que de si grands personnages se soient laissé tromper dans leur créance, qu'ils aient renoncé à tous les avantages de la vie, et se soient exposés à de si cruelles persécutions, pour ne maintenir que des erreurs et des impostures.

Ils tirent leur troisième motif de crédibilité, des oracles et des prophéties qui ont été depuis si long-temps rendus en leur faveur, et qu'ils prétendent accomplis d'une façon à n'en point douter.

Enfin, leur quatrième motif de crédibilité, qui est comme le principal de tous, se tire de la grandeur et de la multitude des miracles faits en tout temps et en tous lieux en faveur de leur religion.

Mais il est facile de réfuter tous ces vains raisonnemens, et de faire connaître la fausseté de tous ces témoignages. Car, 1°. les argumens que nos christicoles tirent de leurs prétendus motifs de crédibilité, peuvent également servir à établir et confirmer le mensonge comme la vérité; car l'on voit effectivement qu'il n'y a point de religion, si fausse qu'elle puisse être, qui ne prétende s'appuyer sur de semblables motifs de crédibilité; il n'y en a point qui ne prétende avoir une doctrine saine et véritable, et, au moins en sa manière, qui ne condamne tous les vices et ne recommande la pratique de toutes les vertus; il n'y en a

point qui n'ait eu de doctes et de zélés défenseurs, qui ont souffert de rudes persécutions pour le maintien et la défense de leur religion; et enfin, il n'y en a point qui ne prétende avoir des prodiges et des miracles qui ont été faits en sa faveur.

Les mahométans, les indiens, les païens en allèguent en faveur de leurs religions, aussi-bien que les chrétiens. Si nos christicoles font état de leurs miracles et de leurs prophéties, il ne s'en trouve pas moins dans les religions païennes que dans la leur. Ainsi l'avantage que l'on pourrait tirer de tous ces pretendus motifs de crédibilité, se trouve à peu près également dans toutes sortes de religions.

Cela étant (comme toutes les histoires et la pratique de toutes les religions le démontrent), il s'ensuit évidemment que tous ces prétendus motifs de crédibilité dont nos christicoles veulent tant se prévaloir, se trouvent également dans toutes les religions, et par conséquent ne peuvent servir de preuves et de témoignages assurés de la vérité de leur religion, non plus que de la vérité d'aucune..... La conséquence est claire.

2°. Pour donner une idée du rapport des miracles du paganisme avec ceux du christianisme, ne pourrait-on pas dire, par exemple, qu'il y aurait plus de raison de croire Philostrate en ce qu'il récite de la vie d'Apollonius, que de croire tous les évangélistes ensemble dans ce qu'ils disent des miracles de Jésus-Christ; parce que l'on

sait au moins que Philostrate était un homme d'esprit, éloquent et disert, qu'il était secrétaire de l'impératrice Julie femme de l'empereur Sévère, et que ç'a été à la sollicitation de cette impératrice qu'il écrivit la vie et les actions merveilleuses d'Apollonius? marque certaine que cet Apollonius s'était rendu fameux par de grandes et extraordinaires actions, puisqu'une impératrice était si curieuse d'avoir sa vie par écrit: ce que l'on ne peut nullement dire de Jésus-Christ, ni de ceux qui ont écrit sa vie; car ils n'étaient que des ignorans, gens de la lie du peuple, de pauvres mercenaires, des pêcheurs qui n'avaient pas seulement l'esprit de raconter de suite et par ordre les faits dont ils parlent, et qui se contredisent même très-souvent et très-grossièrement.

A l'égard de celui dont ils décrivent la vie et les actions, s'il avait véritablement fait les miracles qu'ils lui attribuent, il se serait infailliblement rendu très-recommandable par ses belles actions: chacun l'aurait admiré, et on lui aurait érigé des statues, comme on a fait en faveur des dieux: mais, au lieu de cela, on l'a regardé comme un homme de néant, un fanatique, etc.

Josèphe l'historien, après avoir parlé des plus grands miracles rapportés en faveur de sa nation et de sa religion, en diminue aussitôt la créance et la rend suspecte, en disant qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra; marque bien certaine qu'il n'y ajoutait pas beaucoup de foi.

C'est aussi ce qui donne lieu aux plus judicieux de regarder les histoires qui parlent de ces sortes de choses, comme des narrations fabuleuses (1).

Tout ce que l'on peut dire à ce sujet, nous fait clairement voir que les prétendus miracles se peuvent également imaginer en faveur du vice et du mensonge, comme en faveur de la justice et de la vérité.

Je le prouve par le témoignage de ce que nos christicoles même appellent la parole de Dieu, et par le témoignage de celui qu'ils adorent; car leurs livres, qu'ils disent contenir la parole de Dieu, et le Christ lui-même qu'ils adorent comme un Dieu fait homme, nous marquent expressément qu'il y a non-seulement de faux prophètes, c'est-à-dire, des imposteurs qui se disent envoyés de Dieu, et qui parlent en son nom, mais qui nous marquent expressément encore qu'ils font et qu'ils feront de si grands et si prodigieux miracles, que peu s'en faudra que les justes n'en soient séduits (2).

De plus, ces prétendus faiseurs de miracles veulent qu'on y ajoute foi, et non à ceux que font les autres d'un parti contraire au leur, se détruisant les uns les autres.

Un jour, un de ces prétendus prophètes nommé

---

(1) *Voyez* Montaigne et l'auteur de l'*Apologie des grands hommes*. On peut aussi voir la *Relation des missionnaires de l'île de Santorini* : il y a trois chapitres de suite sur cette belle matière.

(2) *Voyez* Matth. ch. XXIV, v. 5, 21, 27, et ailleurs.

Sédécias, se voyant contredit par un autre appelé Michée, celui-là donna un soufflet à celui-ci, et lui dit plaisamment (1) : « Par quelle voie l'esprit « de Dieu a-t-il passé de moi pour aller à toi? (2) »

Mais comment ces prétendus miracles seraient-ils des témoignages de vérité, puisqu'il est clair qu'ils n'ont pas été faits? Car il faudrait savoir, 1°. si ceux que l'on dit être les premiers auteurs de ces narrations le sont véritablement; 2°. s'ils étaient gens de probité, dignes de foi, sages et éclairés; et s'ils n'étaient point prévenus en faveur de ceux dont ils parlent si avantageusement; 3°. s'ils ont bien examiné toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent, s'ils les ont bien connues; et s'ils les rapportent bien fidèlement; 4°. si les livres ou les histoires anciennes qui rapportent tous ces grands miracles, n'ont pas été falsifiés et corrompus dans la suite du temps, comme quantité d'autres l'ont été.

Que l'on consulte Tacite et quantité d'autres célèbres historiens, au sujet de Moïse et de sa nation, on verra qu'ils sont regardés comme une troupe de voleurs et de bandits. La magie et l'astrologie étaient pour lors les seules sciences à la mode; et comme Moïse était, dit-on, instruit dans la sagesse des égyptiens, il ne lui fut pas difficile d'inspirer de la vénération et de l'attachement

---

(1) Voyez II. Paral. ch. XVIII, v. 23.

(2) Voyez encore III, *Reg.* ch. XVIII, v. 40, et autres.

pour sa personne aux enfans de Jacob, rustiques et ignorans, et de leur faire embrasser, dans la misère où ils étaient, la discipline qu'il voulut leur donner. Voilà qui est bien différent de ce que les juifs et nos christicoles nous en veulent faire accroire. Par quelle règle certaine connaîtra-t-on qu'il faut ajouter foi à ceux-ci plutôt qu'aux autres? Il n'y a aucune raison vraisemblable.

Il y a aussi peu de certitude, et même de vraisemblance, sur les miracles du nouveau Testament que sur ceux de l'ancien, pour pouvoir remplir les conditions précédentes.

Il ne servirait de rien de dire que les histoires qui rapportent les faits contenus dans les Evangiles, ont été regardées comme saintes et sacrées, qu'elles ont toujours été fidèlement conservées, sans aucune altération des vérités qu'elles renferment; puisque c'est peut-être par là même qu'elles doivent être plus suspectes, et d'autant plus corrompues par ceux qui prétendent en tirer avantage, ou qui craignent qu'elles ne leur soient pas assez favorables: l'ordinaire des auteurs qui transcrivent ces sortes d'histoires étant d'y ajouter, d'y changer ou d'en retrancher tout ce que bon leur semble, pour servir à leur dessein.

C'est ce que nos christicoles même ne sauraient nier; puisque, sans parler de plusieurs autres graves personnages qui ont reconnu les additions, les retranchemens et les falsifications qui ont été faites en différens temps, à ce qu'il paraît,

à leur Ecriture sainte, leur saint Jérôme, fameux docteur parmi eux, dit formellement en plusieurs endroits de ses Prologues, qu'elles ont été corrompues et falsifiées, étant déjà de son temps entre les mains de toutes sortes de personnes, qui y ajoutaient et en retranchaient tout ce que bon leur semblait; en sorte qu'il y avait, dit-il, autant d'exemplaires différens qu'il y avait de différentes copies (1).

Touchant les livres de l'ancien *Testament* en particulier, Esdras, prêtre de la loi, témoigne lui-même avoir corrigé et remis dans leur entier les prétendus livres sacrés de sa loi, qui avaient été en partie perdus et en partie corrompus. Il les distribua en XXII livres, selon le nombre des lettres hébraïques, et composa plusieurs autres livres dont la doctrine ne devait se communiquer qu'aux seuls sages. Si ces livres ont été partie perdus, partie corrompus, comme le témoignent Esdras et le docteur saint Jérôme en tant d'endroits, il n'y a donc aucune certitude sur ce qu'ils contiennent; et, quant à ce qu'Esdras dit les avoir corrigés et remis en leur entier, par l'inspiration de Dieu même, il n'y a aucune certitude de cela, et il n'y a point d'imposteur qui n'en puisse dire autant.

Tous les livres de la loi de Moïse et des pro-

(1) Voyez ses *Prologues à Paulin*, sa *Préface sur Josué*, son *Epître à Galeate*, sa *Préface sur Job*, celle *sur les Evangiles au pape Damase*, celle *sur les Psaumes à Paul et à Eustochium*, etc.

phètes qu'on put trouver, furent brûlés du temps d'Antiochus. Le *Talmud*, regardé par les juifs comme un livre saint et sacré, et qui contient toutes les lois divines, avec les sentences et dits notables des rabbins, leur exposition tant sur les lois divines qu'humaines, et une quantité prodigieuse d'autres secrets et mystères de la langue hébraïque, est regardé par les chrétiens comme un livre farci de rêveries, de fables, d'impostures et d'impiétés. En l'année 1559, ils firent brûler à Rome, par le commandement des inquisiteurs de la foi, douze cents de ces *Talmuds* trouvés dans une bibliothèque de la ville de Crémone.

Les pharisiens, qui faisaient parmi les juifs une fameuse secte, ne recevaient que les cinq livres de Moïse, et rejetaient tous les prophètes. Parmi les chrétiens, Marcion et ses sectateurs rejetaient les livres de Moïse et les prophètes, et introduisaient d'autres écritures à la mode; Carpocrate et ses sectateurs en faisaient de même, rejetaient tout l'ancien Testament, et maintenaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme comme les autres. Les marcionites et les souverains réprouvaient aussi tout l'ancien Testament comme mauvais, et rejetaient aussi la plus grande partie des quatre Evangiles et les Epîtres de saint Paul. Les ébionites n'admettaient que le seul Evangile de saint Matthieu, rejetant les trois autres et les Epîtres de saint Paul. Les marcionites publiaient un Evangile sous le nom de saint Mat-

thias pour confirmer leur doctrine. Les apostoliques introduisaient d'autres écritures pour maintenir leurs erreurs, et pour cet effet se servaient de certains actes, qu'ils attribuaient à saint André et à saint Thomas.

Les manichéens (1) écrivirent un Evangile à leur mode, et rejetèrent les écrits des prophètes et des apôtres. Les etzaïtes débitaient un certain livre qu'ils disaient être venu du ciel; ils tronçonnaient les autres écritures à leur fantaisie. Origène même, avec tout son grand esprit, ne laissait pas que de corrompre les Ecritures, et forgeait à tous coups des allégories hors de propos, et se détournait par ce moyen du sens des prophètes et des apôtres; et même avait corrompu quelques-uns des principaux points de la doctrine. Ses livres sont maintenant mutilés et falsifiés : ce ne sont plus que pièces cousues et ramassées par d'autres qui sont venus depuis; aussi y rencontre-t-on des erreurs et des fautes manifestes. Les allogiens attribuaient à l'hérétique Corinthus l'Evangile et l'Apocalypse de saint Jean; c'est pourquoi ils les rejetaient. Les hérétiques de nos derniers siècles rejettent comme apocryphes plusieurs livres que les catholiques romains regardent comme saints et sacrés, comme sont les livres de Tobie, de Judith, d'Esther, de Baruch, le Cantique des trois enfans dans la fournaise,

(1) Chron., page 287.

l'Histoire de Susanne et celle de l'idole de Bel, la Sapience de Salomon, l'Ecclésiastique, le premier et le second livre des Machabées; auxquels livres incertains et douteux on pourrait encore en ajouter plusieurs que l'on attribuait aux autres apôtres, comme sont, par exemple, les Actes de saint Thomas, ses Circuits, son Evangile et son Apocalypse; l'Evangile de saint Barthélemy, celui de saint Mathias, celui de saint Jacques, celui de saint Pierre, et celui des apôtres; comme aussi les Gestes de saint Pierre, son livre de la Prédication et celui de son Apocalypse; celui du Jugement, celui de l'Enfance du sauveur, et plusieurs autres de semblable farine, qui sont tous rejetés comme apocryphes par les catholiques romains, même par le pape Gélase et par les SS. PP. de la communion romaine.

Ce qui confirme d'autant plus qu'il n'y a aucun fondement de certitude touchant l'autorité que l'on prétend donner à ces livres; c'est que ceux qui en maintiennent la divinité sont obligés d'avouer qu'ils n'auraient aucune certitude pour les fixer, si leur foi, disent-ils, ne les en assurait et ne les obligeait absolument de le croire ainsi. Or, comme la foi n'est qu'un principe d'erreur et d'imposture : comment la foi, c'est-à-dire, une créance aveugle, peut-elle rendre certains les livres qui sont eux-mêmes le fondement de cette créance aveugle? Quelle pitié et quelle démence!

Mais, voyons si ces livres portent en eux-mêmes

quelque caractère particulier de vérité, comme par exemple, d'érudition, de sagesse et de sainteté, ou de quelques autres perfections qui ne puissent convenir qu'à un Dieu, et si les miracles qui y sont cités s'accordent avec ce que l'on devrait penser de la grandeur, de la bonté, de la justice et de la sagesse infinie d'un Dieu tout-puissant.

Premierement, on verra qu'il n'y a aucune érudition, aucune pensée sublime, ni aucune production qui passe les forces ordinaires de l'esprit humain. Au contraire, on n'y verra, d'un côté, que des narrations fabuleuses, comme sont celles de la formation de la femme tirée d'une côte de l'homme, du prétendu paradis terrestre, d'un serpent qui parlait, qui raisonnait, et qui était même plus rusé que l'homme; d'une ânesse qui parlait et qui reprenait son maître de ce qu'il la maltraitait mal à propos; d'un déluge universel, et d'une arche où des animaux de toute espèce étaient renfermés; de la confusion des langues et de la division des nations; sans parler de quantité d'autres vains récits particuliers sur des sujets bas et frivoles, que des auteurs graves mépriseraient de rapporter. Toutes ces narrations n'ont pas moins l'air de fables que celles que l'on a inventées sur l'industrie de Prométhée, sur la boîte de Pandore, ou sur la guerre des géans contre les dieux, et autres semblables, que les poëtes

ont inventées pour amuser les hommes de leur temps.

D'un autre côté, on n'y verra qu'un mélange de quantité de lois et d'ordonnances ou de pratiques superstitieuses touchant les sacrifices, les purifications de l'ancienne loi, le vain discernement des animaux, dont elle suppose les uns purs et les autres impurs. Ces lois ne sont pas plus respectables que celles des nations les plus idolâtres.

On n'y verra encore que de simples histoires, vraies ou fausses, de plusieurs rois, de plusieurs princes ou particuliers qui auront bien ou mal vécu, ou qui auront fait quelques belles ou mauvaises actions, parmi d'autres actions basses et frivoles qui y sont rapportées aussi.

Pour faire tout cela, il est visible qu'il ne fallait pas avoir un grand génie, ni avoir des révélations divines. Ce n'est pas faire honneur à un Dieu.

Enfin, on ne voit, dans ces livres, que les discours, la conduite et les actions de ces renommés prophètes qui se disaient être tout particulièrement inspirés de Dieu. On verra leur manière d'agir et de parler, leurs songes, leurs illusions, leurs rêveries; et il sera facile de juger qu'ils ressemblaient beaucoup plus à des visionnaires et à des fanatiques, qu'à des personnes sages et éclairées.

Il y a cependant, dans quelques-uns de ces livres, plusieurs bons enseignemens et de belles

maximes de morale, comme dans les Proverbes attribués à Salomon, dans le livre de la Sagesse et de l'Ecclésiastique; mais ce même Salomon, le plus sage de leurs écrivains, est aussi le plus incrédule : il doute même de l'immortalité de l'âme, et il conclut ses ouvrages par dire qu'il n'y a rien de bon que de jouir en paix de son labeur, et de vivre avec ce que l'on aime.

D'ailleurs, combien les auteurs qu'on nomme profanes, Xénophon, Platon, Cicéron, l'empereur Antonin, l'empereur Julien, Virgile, etc. sont-ils au-dessus de ces livres qu'on nous dit inspirés de Dieu! Je crois pouvoir dire que, quand il n'y aurait, par exemple, que les Fables d'Esope, elles sont certainement beaucoup plus ingénieuses et plus instructives que ne le sont toutes ces grossières et basses paraboles qui sont rapportées dans les Evangiles.

Mais ce qui fait encore voir que ces sortes de livres ne peuvent venir d'aucune inspiration divine, c'est qu'outre la bassesse et la grossièreté du style, et le défaut d'ordre dans la narration des faits particuliers qui y sont très-mal circonstanciés, on ne voit point que les auteurs s'accordent; ils se contredisent en plusieurs choses; ils n'avaient pas même assez de lumières ni de talens naturels, pour bien rédiger une histoire.

Voici quelques exemples des contradictions qui se trouvent entre eux. L'évangéliste Matthieu fait descendre Jésus-Christ du roi David par son

fils Salomon, jusqu'à Joseph, père au moins putatif de Jésus-Christ; et Luc le fait descendre du même David par son fils Nathan jusqu'à Joseph.

Matthieu dit, parlant de Jésus, que le bruit s'étant répandu dans Jérusalem qu'il était né un nouveau roi des juifs, et que les mages étant venus le chercher pour l'adorer, le roi Hérode, craignant que ce prétendu roi nouveau ne lui ôtât quelque jour la couronne, fit égorger tous les enfans nouvellement nés depuis deux ans, dans tous les environs de Bethléem, où on lui avait dit que ce nouveau roi devait naître; et que, Joseph et la mère de Jésus ayant été avertis en songe par un ange, de ce mauvais dessein, ils s'enfuirent incontinent en Egypte, où ils demeurèrent jusqu'à la mort d'Hérode, qui n'arriva que plusieurs années après.

Au contraire, Luc marque que Joseph et la mère de Jésus demeurèrent paisiblement durant six semaines dans l'endroit où leur enfant Jésus fut né; qu'il y fut circoncis suivant la loi des juifs, huit jours après sa naissance; et que, lorsque le temps prescrit par cette loi pour la purification de sa mère fut arrivé, elle et Joseph son mari le portèrent à Jérusalem pour le présenter à Dieu dans son temple, et pour offrir en même temps un sacrifice, ce qui était ordonné par la loi de Dieu; après quoi ils s'en retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth, où leur enfant Jésus croissait tous les jours en grâce et en sagesse; et que

son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem, aux jours solennels de leur fête de Pâques; si bien que Luc ne fait aucune mention de leur fuite en Egypte, ni de la cruauté d'Hérode envers les enfans de la province de Bethléem.

A l'égard de la cruauté d'Hérode, comme les historiens de ce temps-là n'en parlent point, non plus que Josèphe l'historien qui écrivit la vie de cet Hérode, et que les autres évangélistes n'en font aucune mention : il est évident que le voyage de ces mages conduits par une étoile, ce massacre des petits enfans et cette fuite en Egypte, ne sont qu'un mensonge absurde. Car il n'est pas croyable que Josèphe qui a blâmé les vices de ce roi, eût passé sous silence une action si noire et si détestable, si ce que cet évangéliste dit eût été vrai.

Sur la durée du temps de la vie publique de Jésus-Christ, suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il ne pouvait y avoir eu guère plus de trois mois depuis son baptême jusqu'à sa mort, en supposant qu'il avait trente ans lorsqu'il fut baptisé par Jean, comme dit Luc, et qu'il fût né le 25 décembre. Car, depuis ce baptême, qui fut l'an 15 de Tibère-César et l'année qu'Anne et Caïphe étaient grands prêtres, jusqu'au premier Pâques suivant qui était dans le mois de mars, il n'y avait qu'environ trois mois; suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il fut crucifié la veille du premier Pâques suivant, après

son baptême, et la première fois qu'il vint à Jérusalem avec ses disciples; car tout ce qu'ils disent de son baptême, de ses voyages, de ses miracles, de ses prédications, et de sa mort et passion, se doit rapporter nécessairement à la même année de son baptême, puisque ces évangélistes ne parlent d'aucune autre année suivante; et qu'il paraît même, par la narration qu'ils font de ses actions, qu'il les a toutes faites immédiatement après son baptême, consécutivement les unes après les autres, et en fort peu de temps, pendant lequel on ne voit qu'un seul intervalle de six jours avant sa transfiguration, pendant lesquels six jours on ne voit pas qu'il ait fait aucune chose.

On voit par là qu'il n'aurait vécu, après son baptême, qu'environ trois mois, desquels, si l'on vient à ôter six semaines de quarante jours et quarante nuits qu'il passa dans le désert immédiatement après son baptême, il s'ensuivra que le temps de sa vie publique, depuis ses premières prédications jusqu'à sa mort, n'aura duré qu'environ six semaines: et, suivant ce que Jean dit, il aurait au moins duré trois ans ét trois mois, parce qu'il paraît, par l'évangile de cet apôtre, qu'il aurait été, pendant le cours de sa vie publique, trois ou quatre fois à Jérusalem à la fête de Pâques, qui n'arrivait qu'une fois l'an.

Or, s'il est vrai qu'il y ait été trois ou quatre fois depuis son baptême, comme Jean le témoigne; il est faux qu'il n'ait vécu que trois mois après son

baptême, et qu'il ait été crucifié la première fois qu'il alla à Jérusalem.

Si l'on dit que ces trois premiers évangélistes ne parlent effectivement que d'une seule année, mais qu'ils ne marquent pas distinctement les autres qui se sont écoulées depuis son baptême, ou que Jean n'entend parler que d'une seule Pâque, quoiqu'il semble parler de plusieurs, et que c'est par anticipation qu'il répète plusieurs fois que la fête de Pâques des juifs était proche, et que Jésus alla à Jérusalem, et par conséquent qu'il n'y a qu'une contrariété apparente sur ce sujet entre ces évangélistes, je le veux bien; mais il est constant que cette contrariété apparente ne viendrait que de ce qu'ils ne s'expliquent pas avec toutes les circonstances qui auraient été à remarquer dans le récit qu'ils font. Quoi qu'il en soit, il y a toujours lieu de tirer cette conséquence, qu'ils n'étaient donc pas inspirés de Dieu lorsqu'ils ont écrit leurs histoires.

Autre contradiction, au sujet de la première chose que Jésus-Christ fit incontinent après son baptême; car les trois premiers évangélistes disent qu'il fut aussitôt transporté par l'esprit dans un désert, où il jeûna quarante jours et quarante nuits, et où il fut plusieurs fois tenté par le diable; et, suivant ce que dit Jean, il partit deux jours après son baptême pour aller en Galilée, où il fit son premier miracle, en y changeant l'eau en vin aux noces de Cana, où il se trouva trois jours

après son arrivée en Galilée, à plus de trente lieues de l'endroit où il était.

A l'égard du lieu de sa première retraite après sa sortie du désert, Matthieu dit, (1) qu'il s'en vint en Galilée, et que, laissant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, ville maritime; et Luc dit, (2) qu'il vint d'abord à Nazareth, et qu'ensuite il alla à Capharnaüm.

Ils se contredisent sur le temps et la manière dont les apôtres se mirent à sa suite; car les trois premiers disent que Jésus passant sur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon et André son frère, et qu'un peu plus loin il vit Jacques et Jean son frère avec leur père Zébédée. Jean, au contraire, dit que ce fut André, frère de Simon-Pierre, qui se joignit premièrement à Jésus, avec un autre disciple de Jean-Baptiste, l'ayant vu passer devant eux, lorsqu'ils étaient avec leur maître sur les bords du Jourdain.

Au sujet de la cène, les trois premiers évangélistes marquent que Jésus-Christ fit l'institution du sacrement de son corps et de son sang, sous les espèces et apparences du pain et du vin, comme parlent nos christicoles romains; et Jean ne fait aucune mention de ce mystérieux sacrement. Jean dit (3) qu'après cette cène, Jésus lava les pieds à ses apôtres, qu'il leur commanda ex-

---

(1) Ch. IV, vers. 13. (2) Ch. IV, vers. 16 et 31.
(3) Ch. XIII, vers. 5.

pressément de se faire les uns aux autres la même chose, et rapporte un long discours qu'il leur fit dans ce même temps. Mais les autres évangélistes ne parlent aucunement de ce lavement de pieds, ni d'un long discours qu'il leur fit pour lors. Au contraire, ils témoignent qu'incontinent après cette cène, il s'en alla avec ses apôtres sur la montagne des Oliviers, où il abandonna son âme à la tristesse, et qu'enfin il tomba en agonie, pendant que ses apôtres dormirent un peu plus loin.

Ils se contredisent eux-mêmes sur le jour qu'ils disent qu'il fit cette cène; car, d'un côté, ils marquent qu'il la fit le soir de la veille de Pâques, c'est-à-dire, le soir du premier jour des Azymes, ou de l'usage des pains sans levain, comme il est marqué dans l'Exode (1), le Lévitique (2), et dans les Nombres (3); et d'un autre côté, ils disent qu'il fut crucifié le lendemain du jour qu'il fit cette cène, vers l'heure de midi, après que les juifs lui eurent fait son procès pendant toute la nuit et le matin. Or, suivant leur dire, le lendemain qu'il fit cette cène n'aurait pas dû être la veille de Pâques. Donc, s'il est mort la veille de Pâques vers le midi, ce n'était point le soir de la veille de cette fête qu'il fit cette cène. Donc, il y a erreur manifeste.

Ils se contredisent aussi sur ce qu'ils rapportent des femmes qui avaient suivi Jésus depuis la

(1) Ch. XII, v. 18. (2) Ch. XXIII, v. 5.
(3) Ch. XXVIII, v. 16.

Galilée; car les trois premiers évangélistes disent que ces femmes, et tous ceux de sa connaissance, entre lesquels étaient Marie-Madeleine, et Marie mère de Jacques et de Joses, et la mère des enfans de Zébédée, regardaient de loin ce qui se passait, lorsqu'il était pendu et attaché à la croix. Jean dit au contraire (1), que la mère de Jésus et la sœur de sa mère, et Marie-Madeleine étaient debout, auprès de la croix, avec Jean son apôtre. La contrariété est manifeste, car si ces femmes et ce disciple étaient près de lui, elles n'étaient donc pas éloignées, comme disent les autres.

Ils se contredisent sur les prétendues apparitions qu'ils rapportent que Jésus-Chist fit après sa prétendue résurrection; car Matthieu (2) ne parle que de deux apparitions; l'une, lorsqu'il apparut à Marie-Madeleine et à une autre femme nommée aussi Marie, et lorsqu'il apparut à ses onze disciples qui s'étaient rendus en Galilée sur la montagne qu'il leur avait marquée pour le voir. Marc parle de trois apparitions; la première, lorsqu'il apparut à Marie-Madeleine; la seconde, lorsqu'il apparut à ses deux disciples qui allaient en Emmaüs; et la troisième, lorsqu'il apparut à ses onze disciples, à qui il fit reproche de leur incrédulité. Luc ne parle que de deux apparitions, comme Matthieu; et Jean l'évangéliste parle de quatre apparitions, et ajoute aux trois de Marc,

(1) Ch. XIX, v. 25. (2) Ch. XXVIII, v. 9 et 16.

celle qu'il fit à sept ou huit de ses disciples, qui pêchaient sur la mer de Tibériade.

Ils se contredisent encore sur le lieu de ces apparitions; car Matthieu dit que ce fut en Galilée, sur une montagne; Marc dit que ce fut lorsqu'ils étaient à table; Luc dit qu'il les mena hors de Jérusalem, jusqu'en Béthanie, où il les quitta en s'élevant au ciel; et Jean dit que ce fut dans la ville de Jérusalem, dans une maison dont ils avaient fermé les portes; et une autre fois sur la mer de Tibériade.

Voilà bien de la contrariété dans le récit de ces prétendues apparitions. Ils se contredisent au sujet de sa prétendue ascension au ciel; car Luc et Marc disent positivement qu'il monta au ciel en présence de ses onze apôtres; mais ni Matthieu ni Jean ne font aucune mention de cette prétendue ascension. Bien plus, Matthieu témoigne assez clairement qu'il n'est point monté au ciel, puisqu'il dit positivement que Jésus-Christ assura ses apôtres qu'il serait et qu'il demeurerait toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles. « Allez, leur « dit-il dans cette prétendue apparition; en« seignez toutes les nations, et soyez assurés que « je serai toujours avec vous jusqu'à la fin des « siècles. »

Luc se contredit lui-même sur ce sujet; car dans son Evangile (1), il dit que ce fut en Béthanie qu'il monta au ciel en présence de ses apôtres;

(1) Ch. XXIV, v. 50.

et dans ses Actes des Apôtres (supposé qu'il en soit l'auteur), il dit que ce fut sur la montagne des Oliviers. Il se contredit encore lui-même, dans une autre circonstance de cette ascension; car il marque, dans son Evangile, que ce fut le jour même de sa résurrection, ou la première nuit suivante, qu'il monta au ciel; et, dans ses Actes des Apôtres, il dit que ce fut quarante jours après sa résurrection: ce qui ne s'accorde certainement pas

Si tous les apôtres avaient véritablement vu leur maître monter glorieusement au ciel, comment Matthieu et Jean qui l'auraient vu comme les autres, auraient-ils passé sous silence un si glorieux mystère, et si avantageux à leur maître, vu qu'ils rapportent quantité d'autres circonstances de sa vie et de ses actions, qui sont beaucoup moins considérables que celle-ci? Comment Matthieu ne fait-il pas mention expresse de cette ascension, et n'explique-t-il pas clairement de quelle manière il demeurerait toujours avec eux, quoiqu'il les quittât visiblement pour monter au ciel? Il n'est pas facile de comprendre par quel secret il pouvait demeurer avec ceux qu'il quittait.

Je passe sous silence quantité d'autres contradictions; ce que je viens de dire suffit pour faire voir que ces livres ne viennent d'aucune inspiration divine, ni même d'aucune sagesse humaine, et par conséquent qu'ils ne méritent pas qu'on y ajoute foi

Mais par quel privilége ces quatre Evangiles, et quelques autres semblables livres, passent-ils pour saints et divins, plutôt que plusieurs autres qui ne portent pas moins le titre d'Evangile, et qui ont autrefois été, comme les premiers, publiés sous le nom de quelques autres apôtres? Si l'on dit que les Evangiles réfutés sont supposés et faussement attribués aux apôtres, on en peut dire autant des premiers; si l'on suppose les uns falsifiés et corrompus, on en peut supposer autant pour les autres. Ainsi, il n'y a point de preuve assurée pour discerner les uns d'avec les autres : en dépit de l'église qui veut en décider, elle n'est pas plus croyable.

Pour ce qui est des prétendus miracles rapportés dans le vieux Testament, ils n'auraient été faits que pour marquer, de la part de Dieu, une injuste et odieuse acception de peuples et de personnes, et pour accabler de maux, de propos délibéré, les uns, pour favoriser tout particulièrement les autres. La vocation et le choix que Dieu fit des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, pour, de leur postérité, se faire un peuple qu'il sanctifierait et bénirait par-dessus tous les autres peuples de la terre, en est une preuve.

Mais, dira-t-on, Dieu est le maître absolu de ses grâces et de ses bienfaits; il peut les accorder à qui bon lui semble, sans qu'on ait droit de s'en plaindre ni de l'accuser d'injustice. Cette raison

est vaine; car Dieu, l'auteur de la nature, le père de tous les hommes, doit également les aimer tous, comme ses propres ouvrages, et par conséquent il doit également être leur protecteur et leur bienfaiteur; car celui qui donne l'être doit donner les suites et les conséquences nécessaires pour le bien-être; si ce n'est que nos christicoles veuillent dire que leur Dieu voudrait faire exprès des créatures pour les rendre misérables : ce qu'il serait certainement indigne de penser d'un être infiniment bon.

De plus, si tous les prétendus miracles, tant du vieux que du nouveau Testament, étaient véritables, on pourrait dire que Dieu aurait eu plus de soin de pourvoir au moindre bien des hommes, qu'à leur plus grand et principal bien; qu'il aurait voulu plus sévèremen punir dans de certaines personnes des fautes légères, qu'il n'aurait puni dans d'autres de très-grands crimes; et enfin qu'il n'aurait pas voulu se montrer si bienfesant dans les plus pressans besoins que dans les moindres. C'est ce qu'il est facile de faire voir, tant par les miracles qu'on prétend qu'il a faits, que par ceux qu'il n'a pas faits, et qu'il aurait néanmoins plutôt faits qu'aucun autre, s'il était vrai qu'il en eût fait; par exemple, dire que Dieu aurait eu la complaisance d'envoyer un ange pour consoler et secourir une simple servante, pendant qu'il aurait laissé et qu'il laisse encore tous les jours languir et mourir de misère une infinité d'innocens; qu'il

aurait conservé miraculeusement, pendant quarante ans, les habillemens et les chaussures d'un véritable peuple, pendant qu'il ne veut pas veiller à la conservation naturelle de tant de biens si utiles et nécessaires pour la subsistance des peuples, et qui se sont néanmoins perdus et se perdent encore tous les jours par différens accidens. Quoi! il aurait envoyé aux premiers chefs du genre humain, Adam et Eve, un démon, un diable, ou un simple serpent, pour les séduire, et pour perdre par ce moyen tous les hommes! Cela n'est pas croyable. Quoi! il aurait voulu, par une grâce spéciale de la providence, empêcher que le roi de Gérarіs, païen, ne tombât dans une faute légère avec une femme étrangère, faute cependant qui n'aurait eu aucune suite; et il n'aurait pas voulu empêcher qu'Adam et Eve ne l'offensassent, et ne tombassent dans le péché de désobéissance, péché qui, selon nos christicoles, devait être fatal, et causer la perte de tout le genre humain! Cela n'est pas croyable.

Venons aux prétendus miracles du nouveau Testament. Ils consistent, comme on le prétend, en ce que Jésus-Christ et ses apôtres guérissaient divinement toutes sortes de maladies et d'infirmités; en ce qu'ils rendaient, quand ils voulaient, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, qu'ils fesaient marcher droit les boiteux, qu'ils guérissaient les paralytiques, qu'ils

chassaient les demons des corps des possédés, et qu'ils ressuscitaient les morts.

On voit plusieurs de ces miracles dans les Evangiles; mais on en voit beaucoup plus dans les livres que nos christicoles ont faits des vies admirables de leurs saints; car on y lit presque partout que ces prétendus bienheureux guérissaient les maladies et les infirmités, chassaient les démons presqu'en toute rencontre, et ce au seul nom de Jésus, ou par le seul signe de la croix; qu'ils commandaient, pour ainsi dire, aux élémens; que Dieu les favorisait si fort, qu'il leur conservait même après leur mort son divin pouvoir, et que ce divin pouvoir se serait communiqué jusqu'au moindre de leurs habillemens, et même jusqu'à l'ombre de leurs corps et jusqu'aux instrumens honteux de leur mort. Il est dit que la chaussette de saint Honoré ressuscita un mort au 6 de janvier; que les bâtons de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Bernard opéraient des miracles. On dit de même de la corde de saint François, du bâton de saint Jean de Dieu et de la ceinture de sainte Mélanie. Il est dit de saint Gracilien qu'il fut divinement instruit de ce qu'il devait croire et enseigner, et qu'il fit, par le mérite de son oraison, reculer une montagne qui l'empêchait de bâtir une église; que du sépulcre de saint André, il en coulait sans cesse une liqueur qui guérissait toutes sortes de maladies; que l'âme de saint Benoît fut vue monter au ciel, revêtue d'un

précieux manteau et environnée de lampes ardentes; que saint Dominique disait que Dieu ne l'avait jamais éconduit de choses qu'il lui eût demandées; que saint François commandait aux hirondelles, aux cygnes et autres oiseaux, qu'ils lui obéissaient; et que souvent les poissons, les lapins et les lièvres venaient se mettre entre ses mains et dans son giron; que saint Paul et saint Pantaléon, ayant eu la tête tranchée, il en sortit du lait au lieu de sang; que le bienheureux Pierre de Luxembourg, dans les deux premières années d'après sa mort (1388 et 1389), fit deux mille quatre cents miracles, entre lesquels il y eut quarante-deux morts ressuscités, non compris plus de trois mille autres miracles qu'il a faits depuis, sans ceux qu'il fait encore tous les jours; que les cinquante philosophes que sainte Catherine convertit ayant tous été jetés dans un grand feu, leurs corps furent après trouvés entiers, et pas un seul de leurs cheveux brûlés; que le corps de sainte Catherine fut emporté par les anges après sa mort, et enterré par eux sur le mont Sinaï; que le jour de la canonisation de saint Antoine de Padoue toutes les cloches de la ville de Lisbonne sonnèrent d'elles-mêmes sans que l'on sût d'où cela venait; que ce saint étant un jour sur le bord de la mer, et ayant appelé les poissons pour pêcher, ils vinrent devant lui en foule, et, mettant la tête hors de l'eau, ils l'écoutaient attentivement. On ne finirait point s'il fallait rapporter toutes ces balivernes; il n'y a

sujet si vain et si frivole, et même si ridicule, où les auteurs de ces vies de saints ne prennent plaisir d'entasser miracles sur miracles, tant ils sont habiles à forger de beaux mensonges. (1)

Ce n'est pas sans raison, en effet, que l'on regarde ces choses comme de vains mensonges; car il est facile de voir que tous ces prétendus miracles n'ont été inventés qu'à l'imitation des fables des poëtes païens : c'est ce qui paraît assez visiblement par la conformité qu'il y a des uns aux autres.

Chap. III. — Conformité des anciens et des nouveaux miracles.

Si nos christicoles disent que Dieu donnait véritablement pouvoir à ses saints de faire tous les miracles rapportés dans leurs vies, de même aussi les païens disent que les filles d'Anius, grand prêtre d'Apollon, avaient véritablement reçu du dieu Bacchus la faveur et le pouvoir de changer tout ce qu'elles voudraient en blé, en vin, en huile, etc.; que Jupiter donna aux nymphes qui eurent soin de son éducation, une corne de la chèvre qui l'avait allaité dans son enfance, avec cette propriété qu'elle leur fournissait abondamment tout ce qui leur venait à souhait.

Si nos christicoles disent que leurs saints avaient le pouvoir de ressusciter les morts, et qu'ils avaient des révélations divines, les païens avaient dit avant

(1) Voyez aussi le sentiment de Naudé sur cette matière, dans son *Apologie des grands hommes*, chap. I, p. 13.

eux qu'Athalide, fils de Mercure, avait obtenu de son père le don de pouvoir vivre, mourir et ressusciter quand il voudrait, et qu'il avait aussi la connaissance de tout ce qui se fesait au monde et en l'autre vie; et qu'Esculape, fils d'Apollon, avait ressuscité des morts; et entre autres qu'il ressuscita Hyppolite, fils de Thésée, à la prière de Diane; et qu'Hercule ressuscita aussi Alceste, femme d'Admète, roi de Thessalie, pour la rendre à son mari.

Si nos christicoles disent que leur Christ est né miraculeusement d'une vierge, sans connaissance d'homme, les païens avaient déjà dit avant eux que Rémus et Romulus, fondateurs de Rome, étaient miraculeusement nés d'une vierge vestale, nommée *Ilia*, ou *Silvia*, ou *Rhéa Silvia;* ils avaient déjà dit que Mars, Argé, Vulcain et autres, avaient été engendrés de la déesse Junon, sans connaissance d'homme, et avaient déjà dit aussi que Minerve, déesse des sciences, avait été engendrée dans le cerveau de Jupiter, et qu'elle en sortit tout armée, par la force d'un coup de poing dont ce dieu se frappa la tête.

Si nos christicoles disent que leurs saints faisaient sortir des fontaines d'eau des rochers, les païens disent de même que Minerve fit jaillir une fontaine d'huile, en récompense d'un temple qu'on lui avait dédié.

Si nos christicoles se vantent d'avoir reçu miraculeusement des images du ciel, comme par

exemple, celles de Notre-Dame de Lorette et de Liesse, et plusieurs autres présens du ciel, comme la prétendue sainte ampoule de Reims, comme la chasuble blanche que saint Ildefonse reçut de la vierge Marie, et autres choses semblables; les païens se vantaient avant eux d'avoir reçu un bouclier sacré, pour marque de la conservation de leur ville de Rome; et les Troyens se vantaient avant eux d'avoir reçu miraculeusement du ciel leur *palladium*, ou leur simulacre de Pallas, qui vint, disaient-ils, prendre sa place dans le temple qu'on avait édifié à l'honneur de cette déesse.

Si nos christicoles disent que leur Jésus-Christ fut vu par ses apôtres monter glorieusement au ciel, et que plusieurs âmes de leurs prétendus saints furent vues transférées glorieusement au ciel par les anges; les païens-romains avaient déjà dit avant eux que Romulus, leur fondateur, fut vu tout glorieux après sa mort; que Ganymède, fils de Tros, roi de Troie, fut, par Jupiter, transporté au ciel pour lui servir d'échanson; que la chevelure de Bérénice, ayant été consacrée au temple de Vénus, fut après transportée au ciel : ils disent la même chose de Cassiopée et d'Andromède, et même de l'âne de Silène.

Si nos christicoles disent que plusieurs corps de leurs saints ont été miraculeusement préservés de corruption après leur mort et qu'ils ont été trouvés par des révélations divines, après avoir été un fort long temps perdus sans savoir où ils

pouvaient être; les païens en disent de même du corps d'Oreste, qu'ils prétendent avoir été trouvé par l'avertissement de l'oracle, etc.

Si nos christicoles disent que les sept frères dormans dormirent miraculeusement pendant 177 ans qu'ils furent enfermés dans une caverne; les païens disent qu'Epiménides, le philosophe, dormit pendant 57 ans dans une caverne où il s'était endormi.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs saints parlaient encore miraculeusement après avoir eu la tête ou la langue coupées; les païens disent que la tête de Gabiénus chanta un long poëme, après avoir été séparée de son corps.

Si nos christicoles se glorifient de ce que leurs temples et églises sont ornés de plusieurs tableaux et riches présens, qui montrent les guérisons miraculeuses qui ont été faites par l'intercession de leurs saints; on voit aussi, ou du moins on voyait autrefois, dans le temple d'Esculape, en Epidaure, quantité de tableaux des cures et guérisons miraculeuses qu'il avait faites.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs saints ont été miraculeusement conservés dans les flammes ardentes, sans y recevoir aucun dommage dans leurs corps ni dans leurs habits; les païens disaient que les religieuses du temple de Diane marchaient sur les charbons ardens pieds nus, sans se brûler et sans se blesser les pieds, et que les prêtres de la déesse Féronie et de Hirpicus,

marchaient de même sur des charbons ardens, dans les feux de joie que l'on fesait à l'honneur d'Apollon.

Si les anges bâtirent une chapelle à saint Clément au fond de la mer; la petite maison de Baucis et de Philémon fut miraculeusement changée en un superbe temple en récompense de leur piété.

Si plusieurs de leurs saints, comme saint Jacques, saint Maurice, etc., ont plusieurs fois paru dans leurs armées, montés et équipés à l'antique, et ont combattu en leur faveur; Castor et Pollux ont paru plusieurs fois en bataille et combattu pour les romains contre leurs ennemis.

Si un bélier se trouva miraculeusement pour être offert en sacrifice à la place d'Isaac, lorsque son père Abraham le voulait sacrifier; la déesse Vesta envoya aussi une génisse pour lui être sacrifiée à la place de Métella, fille de Métellus; la déesse Diane envoya de même une biche à la place d'Iphigénie, lorsqu'elle était sur le bûcher pour lui être immolée, et par ce moyen Iphigénie fut délivrée.

Si saint Joseph fut en Egypte sur l'avertissement de l'ange; Simonides le poëte évita plusieurs dangers mortels, sur un avertissement miraculeux qui lui en fut fait.

Si Moïse fit sortir une source d'eau vive d'un rocher, en le frappant de son bâton; le cheval Pégase en fit autant; en frappant de son pied un rocher il en sortit une fontaine.

Si saint Vincent Ferrier ressuscita un mort haché en pièces, et dont le corps était déjà moitié cuit et moitié rôti; Pélops, fils de Tantale roi de Phrygie, ayant été mis en pièces par son père, pour le faire manger aux dieux, ils en ramassèrent tous les membres, les réunirent, et lui rendirent la vie.

Si plusieurs crucifix et autres images ont miraculeusement parlé et rendu des réponses; les païens disent que leurs oracles ont divinement parlé et rendu des réponses à ceux qui les consultaient, et que la tête d'Orphée et celle de Polycrate rendaient des oracles après leur mort.

Si Dieu fit connaître par une voix du ciel que Jésus-Christ était son fils, comme le citent les évangélistes; Vulcain fit voir, par l'apparition d'une flamme miraculeuse, que Cœculus était véritablement son fils.

Si Dieu a miraculeusement nourri quelques-uns de ses saints; les poëtes païens disent que Triptolème fut miraculeusement nourri d'un lait divin par Cérès, qui lui donna aussi un char attelé de deux dragons, et que Phénée, fils de Mars, étant sorti du ventre de sa mère déjà morte, fut néanmoins miraculeusement nourri de son lait.

Si plusieurs saints ont miraculeusement adouci la cruauté et la férocité des bêtes les plus cruelles; il est dit qu'Orphée attirait à lui, par la douceur de son chant et l'harmonie de ses instrumens, les lions, les ours et les tigres, et adoucissait la féro-

cité de leur nature; qu'il attirait à lui les rochers, les arbres; et même que les rivières arrêtaient leur cours pour l'entendre chanter.

Enfin, pour abréger (car on en pourrait rapporter bien d'autres), si nos christicoles disent que les murailles de la ville de Jéricho tombèrent par le son des trompettes; les païens disent que les murailles de la ville de Thèbes furent bâties par le son des instrumens de musique d'Amphion; les pierres, disent les poëtes, s'étant agencées d'elles-mêmes par la douceur de son harmonie: ce qui serait encore bien plus miraculeux et plus admirable que de voir tomber des murailles par terre.

Voilà certainement une grande conformité de miracles de part et d'autre. Comme ce serait une grande sottise d'ajouter foi à ces prétendus miracles du paganisme, ce n'en est pas moins une d'en ajouter à ceux du christianisme, puisqu'ils ne viennent tous que d'un même principe d'erreur. C'était pour cela aussi que les manichéens et les ariens, qui étaient vers le commencement du christianisme, se moquaient de ces prétendus miracles faits par l'invocation des saints, et blâmaient ceux qui les invoquaient après leur mort, et qui honoraient leurs reliques.

Revenons, à présent, à la principale fin que Dieu se serait proposée, en envoyant son fils au monde, qui se serait fait homme; ç'aurait été, comme il est dit, d'ôter les péchés du monde, et

de détruire entièrement les œuvres du prétendu démon, etc.; c'est ce que nos christicoles soutiennent, comme aussi que Jésus-Christ aurait bien voulu mourir pour l'amour d'eux, suivant l'intention de Dieu son père : ce qui est clairement marqué dans tous les prétendus saints livres.

Quoi! un Dieu tout-puissant et qui aurait voulu se faire homme mortel pour l'amour d'eux, et répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les sauver tous, aurait voulu borner sa puissance à guérir seulement quelques maladies et quelques infirmités du corps, dans quelques infirmes qu'on lui aurait présentés! Et il n'aurait pas voulu employer sa bonté divine à guérir toutes les infirmités de nos âmes, c'est-à-dire, à guérir tous les hommes de leurs vices et de leurs déréglemens, qui sont pires que les maladies du corps! Cela n'est pas croyable. Quoi! un Dieu si bon aurait voulu miraculeusemement préserver des corps morts de pouriture et de corruption! Et il n'aurait pas voulu de même préserver de la contagion et de la corruption du vice et du péché, les âmes d'une infinité de personnes qu'il serait venu racheter au prix de son sang, et qu'il devait sanctifier par sa grâce! Quelle pitoyable contradiction!

CHAP. IV. — De la fausseté de la religion chrétienne.

VENONS aux prétendues visions et révélations divines, sur lesquelles nos christicoles fondent

et établissent la vérité et la certitude de leur religion.

Pour en donner une juste idée, je ne crois pas qu'on ne puisse mieux faire que de dire en général qu'elles sont telles, que, si quelqu'un osait maintenant se vanter d'en avoir de semblables et qu'il voulût s'en prévaloir, on le regarderait infailliblement comme un fou, un fanatique.

Voici quelles furent ces prétendues visions et révélations divines.

Dieu, disent les prétendus saints livres, étant, pour la première fois, apparu à Abraham, lui dit: « Sortez de votre pays (il était alors en Chaldée), « quittez la maison de votre père, et allez-vous-en « au pays que je vous montrerai. » Cet Abraham y étant allé, Dieu, dit l'histoire (1), apparut une seconde fois à lui, et lui dit : « Je donnerai tout « ce pays-ci où vous êtes à votre postérité. » En reconnaissance de cette gracieuse promesse, Abraham lui dressa un autel.

Après la mort d'Isaac, son fils Jacob allant un jour en Mésopotamie, pour chercher une femme qui lui fût convenable, ayant marché tout le jour, se sentant fatigué du chemin, il voulut se reposer sur le soir; couché par terre, sa tête appuyée sur quelques pierres pour s'y reposer, il s'endormit; et pendant son sommeil, il vit en songe une échelle dressée de la terre à l'extrémité du ciel; et il lui

(1) Genèse, ch. XII, v. 7.

semblait voir les anges monter et descendre par cette échelle, et qu'il voyait Dieu lui-même s'appuyer sur le plus haut bout, lui disant : « Je suis « le seigneur, le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac « votre père ; je vous donnerai, à vous et à votre « postérité, tout le pays où vous dormez ; elle sera « aussi nombreuse que la poussière de la terre ; elle « s'étendra depuis l'orient jusqu'à l'occident, et « depuis le midi jusqu'au septentrion ; je serai « votre protecteur partout où vous irez ; je vous « ramènerai sain et sauf de cette terre, et je ne « vous abandonnerai point que je n'aie accompli « tout ce que je vous ai promis. » Jacob, s'étant éveillé dans ce songe, fut saisi de crainte, et dit : « Quoi ! Dieu est vraiment ici, et je n'en savais « rien ! Ah ! que ce lieu-ci est terrible, puisque ce « n'est autre chose que la maison de Dieu et la « porte du ciel ! » Puis, s'étant levé, il dressa une pierre, sur laquelle il répandit de l'huile en mémoire de ce qui venait de lui arriver, et fit en même temps vœu à Dieu, que s'il revenait sain et sauf, il lui offrirait la dîme de tout ce qu'il aurait.

Voici encore une autre vision. Gardant les troupeaux de son beau-père Laban, qui lui avait promis que tous les agneaux de diverses couleurs que les brebis produiraient, seraient sa récompense, il songea une nuit qu'il voyait les mâles sauter sur les femelles, et qu'elles lui produisaient toutes des agneaux de diverses couleurs. Dans ce beau songe,

Dieu lui apparut, et lui dit (1) : « Regardez et « voyez comme les mâles montent sur les femelles, « et comme ils sont de diverses couleurs; car j'ai « vu la tromperie et l'injustice que vous fait Laban « votre beau-père ; levez-vous donc maintenant, « sortez de ce pays-ci, et retournez dans le vôtre. » Comme il s'en retournait avec toute sa famille, et avec ce qu'il avait gagné chez son beau-père, il eut, dit l'histoire, en rencontre, pendant la nuit, un homme inconnu, contre lequel il lui fallut combattre toute la nuit jusqu'au point du jour; et cet homme ne l'ayant pu vaincre, il lui demanda qui il était. Jacob lui dit son nom. « Vous ne se« rez plus appelé Jacob, mais Israël; car, puisque « vous avez été fort en combattant contre Dieu; « à plus forte raison serez-vous fort en combattant « contre les hommes.(2).

Voilà quelles furent en partie les premières de ces prétendues visions et révélations divines. Il ne faut pas juger autrement des autres que de celles-ci. Or, quelle apparence de divinité y a-t-il dans des songes si grossiers et dans des illusions si vaines ? Si quelques personnes venaient maintenant nous conter de pareilles sornettes, et les crussent pour de véritables révélations divines; comme, par exemple, si quelques étrangers, quelques allemands venus dans notre France, et qui auraient vu toutes les plus belles provinces du royaume,

venaient à dire que Dieu leur serait apparu dans leur pays, qu'il leur aurait dit de venir en France, et qu'il leur donnerait à eux et à tous leurs descendans toutes les belles terres, seigneuries et provinces de ce royaume, qui sont depuis les fleuves du Rhin et du Rhône, jusqu'à la mer Océane; qu'il ferait une éternelle alliance avec eux, qu'il multiplierait leur race, qu'il rendrait leur postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer, etc.; qui ne rirait de telles sottises, et qui ne regarderait ces étrangers comme des fous? Il n'y a certainement personne qui ne les regardât comme tels, et qui ne se moquât de toutes ces belles visions et révélations divines.

Or, il n'y a aucune raison de juger ni de penser autrement de tout ce qu'on a fait dire à ces grands prétendus saints patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, sur les prétendues révélations divines qu'ils disaient avoir eues.

A l'égard de l'institution des sacrifices sanglans, les livres sacrés l'attribuent manifestement à Dieu. Comme il serait trop ennuyant de faire les détails dégoûtans de ces sortes de sacrifices, je renvoie le lecteur à l'Exode (1).

Mais les hommes n'étaient-ils pas bien fous et bien aveuglés de croire faire honneur à Dieu de

---

(1) *Voyez* ch. XXV, v. 1; ch. XXVII, 1 et 21; ch. XXVIII, 3; ch. XXIX. 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 1[illegible]

déchirer, tuer et brûler ses propres créatures, sous prétexte de lui en faire des sacrifices? Et maintenant encore, comment est-ce que nos christicoles sont si extravagans que de croire faire un plaisir extrême à Dieu le père, de lui offrir éternellement en sacrifice son divin fils, en mémoire de ce qu'il aurait été honteusement et misérablement pendu à une croix où il serait expiré? Certainement, cela ne peut venir que d'un opiniâtre aveuglement d'esprit.

A l'égard du détail des sacrifices d'animaux, il ne consiste qu'en des vêtemens de couleurs, en sang, fressures, foies, jabots, rognons, ongles, peaux, fiente, fumée, gâteaux, certaines mesures d'huile et de vin, le tout offert et infecté de cérémonies sales et aussi pitoyables que les opérations de magie les plus extravagantes.

Ce qu'il y a de plus horrible, c'est que la loi de ce détestable peuple juif ordonnait aussi que l'on sacrifiât des hommes. Les barbares (tels qu'ils soient) qui avaient rédigé cette loi affreuse, ordonnaient (1) que l'on fît mourir sans miséricorde tout homme qui avait été voué au Dieu des Juifs, qu'ils nommaient *Adonaï*; et c'est selon ce précepte exécrable, que Jephté immola sa fille, que Saül voulut immoler son fils.

Mais voici encore une preuve de la fausseté de ces révélations dont nous avons parlé. C'est le

(1) Voyez le *Lévitique*, ch. XXVII.

défaut d'accomplissement des grandes et magnifiques promesses qui les accompagnaient : car il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

La preuve de cela consiste en trois choses principales : 1°. à rendre leur postérité plus nombreuse que tous les autres peuples de la terre, etc ; 2°. à rendre le peuple qui viendrait de leur race le plus heureux, le plus saint et le plus triomphant de tous les peuples de la terre, etc. ; 3°. et aussi à rendre son alliance éternelle, et qu'ils posséderaient à jamais le pays qu'il leur donnerait. Or, il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

Premièrement, il est certain que le peuple juif, ou le peuple d'Israël, qui est le seul qu'on puisse regarder comme descendant des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et le seul dans lequel ces promesses auraient dû s'accomplir, n'a jamais été assez nombreux pour qu'il puisse être comparable en nombre aux autres peuples de la terre, beaucoup moins, par conséquent, aux grains de sable, etc. ; car l'on voit que, dans le temps même qu'il a été le plus nombreux et le plus florissant, il n'a jamais occupé que les petites provinces stériles de la Palestine et des environs, qui ne sont presque rien en comparaison de la vaste étendue d'une multitude de royaumes florissans qui sont de tous côtés sur la terre.

Secondement, elles n'ont jamais été accomplies

touchant les grandes bénédictions dont ils auraient dû être favorisés; car, quoiqu'ils aient remporté quelques petites victoires sur de pauvres peuples qu'ils ont pillés, cela n'a pas empêché qu'ils n'aient été le plus souvent vaincus et réduits en servitude; leur royaume détruit, aussi-bien que leur nation, par l'armée des romains : et maintenant encore, nous voyons que le reste de cette malheureuse nation n'est regardé que comme le peuple le plus vil et le plus méprisable de toute la terre, n'ayant en aucun endroit ni domination, ni supériorité.

Troisièmement, enfin ces promesses n'ont point été non plus accomplies à l'égard de cette alliance éternelle que Dieu aurait dû faire avec eux; puisque l'on ne voit maintenant et que l'on n'a même jamais vu aucune marque de cette alliance; et qu'au contraire ils sont, depuis plusieurs siècles, exclus de la possession du petit pays qu'ils prétendent leur avoir été promis de la part de Dieu, pour en jouir à tout jamais. Ainsi toutes ces prétendues promesses n'ayant point eu leur effet, c'est une marque assurée de leur fausseté : ce qui prouve manifestement encore que ces prétendus saints et sacrés livres qui les contiennent, n'ont pas été faits par l'inspiration de Dieu. Donc, c'est en vain que nos christicoles prétendent s'en servir comme d'un témoignage infaillible, pour prouver la vérité de leur religion.

CHAP. V. — Des Écritures saintes.

§ 1er. De l'ancien Testament.

Nos christicoles mettent encore au rang des motifs de crédibilité et des preuves certaines de la vérité de leur témoignage, les prophéties qui sont, prétendent-ils, des témoignages assurés de la vérité des révélations ou inspirations de Dieu, n'y ayant que Dieu seul qui puisse certainement prédire les choses futures si long-temps avant qu'elles soient arrivées, comme sont celles qui ont été prédites par les prophètes

Voyons donc ce que c'est que ces prétendus prophètes, et si l'on en doit faire autant d'état que nos christicoles le prétendent.

Ces hommes n'étaient que des visionnaires et des fanatiques, qui agissaient et parlaient suivant les impulsions ou les transports de leurs passions dominantes, et qui s'imaginaient cependant que c'était par l'esprit de Dieu qu'ils agissaient et qu'ils parlaient; ou bien c'était des imposteurs qui contrefesaient les prophètes, et qui, pour tromper plus facilement les ignorans et les simples, se vantaient d'agir et de parler par l'esprit de Dieu.

Je voudrais bien savoir comment serait reçu un Ezéchiel qui dit (1) que Dieu lui avait fait manger à son déjeuner une livre de parchemin, lui a ordonné de se faire lier comme un fou, lui a prescrit de se coucher trois cent quatre-vingt-dix jours

---

(1) Chap. III et IV.

sur le côté droit, et quarante sur le gauche; lui a commandé de manger de la merde sur son pain, et ensuite, par accommodement, de la fiente de bœuf? Je demande comment un pareil extravagant serait reçu chez les plus imbéciles même de tous nos provinciaux.

Quelle plus grande preuve encore de la fausseté de ces prétendues prédictions, que les reproches violens que ces prophètes se faisaient les uns aux autres, de ce qu'ils parlaient faussement au nom de Dieu : reproches même qu'ils se faisaient, disaient-ils, de la part de Dieu (1)?

Ils disent tous : *gardez-vous des faux prophètes;* comme les vendeurs de mithridate disent : *gardez-vous des pilules contrefaites.*

Ces malheureux font parler Dieu d'une manière dont un crocheteur n'oserait parler. Dieu dit, dans Ezéchiel, que la jeune Oolla n'aime que ceux qui ont membre d'âne et sperme de cheval (2). Comment ces fourbes insensés auraient-ils connu l'avenir? Nulle prédiction en faveur de leur nation juive n'a été accomplie.

Le nombre des prophéties qui prédisent la félicité et la grandeur de Jérusalem, est presque innombrable; aussi, dira-t-on, il est très-naturel qu'un peuple vaincu et captif se console, dans ses maux réels, par des espérances imaginaires :

---

(1) *Voyez* Ezéch. ch. XIII, v. 3; Sophon. ch. III, v. 4; et Jérém. ch. II, v. 8.

(2) *Voyez* Ezéchiel, ch. XXIII.

comme il ne s'est pas passé une année depuis la destitution du roi Jacques, que les Irlandais de son parti n'aient forgé plusieurs prophéties en sa faveur.

Mais si ces promesses faites aux Juifs se fussent effectivement trouvées véritables, il y aurait déjà long-temps que la nation juive aurait été et serait encore le peuple le plus nombreux, le plus puissant, le plus heureux et le plus triomphant.

§ II. — Du nouveau Testament.

Il faut maintenant examiner les prétendues prophéties contenues dans les Evangiles.

Premièrement; un ange étant apparu en songe à un nommé Joseph, père, au moins putatif, de Jésus, fils de Marie, lui dit : « Joseph, fils de « David, ne craignez point de prendre chez vous « Marie, votre épouse; car ce qui est dans elle est « l'ouvrage du Saint-Esprit (1). Elle vous enfan« tera un fils que vous appellerez *Jésus*, parce « que ce sera lui qui délivrera son peuple de ses « péchés. » Cet ange dit aussi à Marie : « Ne crai« gnez point, parce que vous avez trouvé grâce « devant Dieu. Je vous déclare que vous conce« vrez dans votre sein, et que vous enfanterez un « fils que vous nommerez *Jésus*. Il sera grand, « sera appelé le fils du Très-Haut. Le seigneur

(1) Combien, dit Montaigne, y a-t-il d'histoires de semblables cocuages, procurés par le contre les pauvres humains etc. *Ess* p. 500.

« Dieu lui donnera le trône de David, son père;
« il régnera à jamais dans la maison de Jacob, et
« son règne n'aura point de fin (1). »

Jésus commença à prêcher et à dire : « Faites « pénitence, car le royaume du ciel approche (2). « Ne vous mettez pas en peine, et ne dites pas, « que mangerons-nous ou boirons-nous, ou de « quoi serons-nous vêtus? Car votre père céleste « sait que toutes ces choses vous sont nécessaires. « Cherchez donc premièrement le royaume de « Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous « seront données pour surcroît (3). »

Or, maintenant, que tout homme, qui n'a pas perdu le sens commun, examine un peu si ce Jésus a jamais été roi, si ses disciples ont eu toutes choses en abondance.

Ce Jésus promet souvent qu'il délivrera le monde du péché. Y a-t-il une prophétie plus fausse? Et notre siècle n'en est-il pas une preuve parlante?

Il est dit que Jésus est venu pour sauver son peuple. Quelle façon de le sauver! C'est la plus grande partie qui donne la dénomination à une chose : une douzaine ou deux, par exemple, d'espagnols ou de français, ne sont pas le peuple français ou le peuple espagnol; et si une armée de cent vingt mille hommes était faite prisonnière

---

(1) *Voyez* Matth., ch. I, v. 20; et Luc, ch. I, v. 30.
(2) Matth., ch. IV, v. 17. (3) *Ibid.* Ch. VI, v. 30, 31, 32.

de guerre par une plus forte armée d'ennemis, et si le chef de cette armée rachetait seulement quelques hommes, comme dix à douze soldats ou officiers, en payant leur rançon, on ne dirait pas pour cela qu'il aurait délivré ou racheté son armée. Qu'est-ce donc qu'un Dieu qui vient se faire crucifier et mourir pour sauver tout le monde, et qui laisse tant de nations damnées ? Quelle pitié et quelle horreur!

Jésus-Christ dit qu'il n'y a qu'à demander et qu'on recevra, qu'à chercher et qu'on trouvera. Il assure que tout ce qu'on demandera à Dieu en son nom, on l'obtiendra; et que, si l'on avait seulement la grosseur d'un grain de moutarde de foi, l'on ferait, par une seule parole, transporter des montagnes d'un endroit à un autre. Si cette promesse est véritable, rien ne paraîtrait impossible à nos christicoles qui ont la foi à leur Christ. Cependant le contraire arrive.

Si Mahomet eût fait de semblables promesses à ses sectateurs, que le Christ en a fait aux siens sans aucun succès, que ne dirait-on pas? On crierait: « Ah le fourbe! ah l'imposteur! ah les fous de « croire un tel imposteur! » Les voilà ces christicoles eux-mêmes dans le cas; il y a long-temps qu'ils y sont sans revenir de leur aveuglement; au contraire, ils sont si ingénieux à se tromper, qu'ils prétendent que ces promesses ont eu leur accomplissement dès le commencement du christianisme: étant pour lors, disent-ils, nécessaire qu'il y eût

des miracles, afin de convaincre les incrédules de la vérité de la religion; mais que cette religion étant suffisamment établie, les miracles n'ont plus été nécessaires. Où est donc la certitude de cette proposition?

D'ailleurs, celui qui a fait ces promesses ne les a pas restreintes seulement pour un certain temps, ni pour certains lieux, ni pour certaines personnes en particulier; mais il les a faites généralement à tout le monde. « La foi de ceux qui croi-
« ront, dit-il, sera suivie de ces miracles-ci : ils
« chasseront les démons en mon nom; ils par-
« leront diverses langues; ils toucheront les ser-
« pens, etc. »

A l'égard du transport des montagnes, il dit positivement que quiconque dira à une montagne: *Ote-toi de là, et te jette dans la mer,* pourvu qu'il n'hésite pas en son cœur, mais qu'il croie, tout ce qu'il commandera sera fait. Ne sont-ce pas des promesses qui sont tout-à-fait générales, sans restriction de temps, de lieu, ni de personnes?

Il est dit que toutes les sectes d'erreurs et d'impostures prendront honteusement fin. Mais si Jésus-Christ entend seulement dire qu'il a fondé et établi une société de sectateurs qui ne tomberaient point dans le vice ni dans l'erreur, ces paroles sont absolument fausses, puisqu'il n'y a dans le christianisme aucune secte, ni société et église qui ne soit pleine d'erreurs et de vices, principalement la secte ou société de l'église romaine, quoiqu'elle

se dise la plus pure et la plus sainte de toutes. Il y a long-temps qu'elle est tombée dans l'erreur; elle y est née, ou, pour mieux dire, elle y a été engendrée et formée; et maintenant elle est même dans des erreurs qui sont contre l'intention, les sentimens et la doctrine de son fondateur, puisqu'elle a, contre son dessein, aboli les lois des juifs qu'il approuvait, et qu'il était venu lui-même, disait-il, pour les accomplir et non pour les détruire, et qu'elle est tombée dans les erreurs et l'idolâtrie du paganisme, comme il se voit par le culte idolâtrique qu'elle rend à son Dieu de pâte, à ses saints, à leurs images et à leurs reliques.

Je sais bien que nos christicoles regardent comme une grossièreté d'esprit, de vouloir prendre au pied de la lettre les promesses et prophéties comme elles sont exprimées; ils abandonnent le sens littéral et naturel des paroles, pour leur donner un sens qu'ils appellent mystique et spirituel, et qu'ils nomment allégorique et tropologique; disant, par exemple, que par le peuple d'Israël et de Juda, à qui ces promesses ont été faites, il faut entendre non les israélites selon la chair, mais les israélites selon l'esprit, c'est-à-dire les chrétiens, qui sont l'Israël de Dieu, le vrai peuple choisi; que, par la promesse faite à ce peuple esclave de le délivrer de la captivité, il faut entendre non une délivrance corporelle d'un seul peuple captif, mais la délivrance spirituelle

de tous les hommes de la servitude du démon, qui se devait faire par leur divin sauveur; que, par l'abondance des richesses et toutes les félicités temporelles promises à ce peuple, il faut entendre l'abondance des grâces spirituelles; et qu'enfin, par la ville de Jérusalem, il faut entendre non la Jérusalem terrestre, mais la Jérusalem spirituelle, qui est l'église chrétienne.

Mais il est facile de voir que ces sens spirituels et allégoriques n'étant qu'un sens étranger, imaginaire, un subterfuge des interprètes, il ne peut nullement servir à faire voir la vérité ni la fausseté d'une proposition, ni d'une promesse quelconque. Il est ridicule de forger ainsi des sens allégoriques, puisque ce n'est que par rapport au sens naturel et véritable que l'on peut juger de la vérité ou de la fausseté. Une proposition, par exemple, une promesse qui se trouve véritable dans le sens propre et naturel des termes dans lesquels elle est conçue, ne deviendra pas fausse en elle-même, sous prétexte qu'on voudrait lui donner un sens étranger qu'elle n'aurait pas : de même que celles qui se trouvent manifestement fausses dans leur sens propre et naturel, ne deviendront pas véritables en elles-mêmes, sous prétexte qu'on voudrait leur donner un sens étranger qu'elles n'auraient pas.

On peut dire que les prophéties de l'ancien Testament, ajustées au nouveau, sont des choses bien absurdes et bien puériles. Par exemple, Abra-

ham avait deux femmes, dont l'une qui n'était que servante, figurait la synagogue, et l'autre qui était épouse, figurait l'église chrétienne; et, sous prétexte encore que cet Abraham avait eu deux fils, dont l'un qui était de la servante, figurait le vieux Testament, et l'autre qui était de son épouse, figurait le nouveau Testament. Qui ne rirait d'une si ridicule doctrine (1)?

N'est-il pas encore plaisant qu'un morceau de drap rouge exposé par une putain, pour servir de signal à des espions, dans l'ancien Testament, soit la figure du sang de Jésus-Christ répandu dans le nouveau?

Si, suivant cette manière d'interpréter allégoriquement tout ce qui est dit, fait et pratiqué dans cette ancienne loi des juifs, on voulait interpréter de même allégoriquement tous les discours, toutes les actions et toutes les aventures du fameux Don Quichotte de la Manche, on y trouverait certainement autant de mystères et de figures.

C'est néanmoins sur ce ridicule fondement que toute la religion chrétienne subsiste. C'est pourquoi il n'est presque rien dans cette ancienne loi, que les docteurs christicoles ne tâchent d'expliquer mystiquement.

La prophétie la plus fausse et la plus ridicule

---

(1) *Spectatum admissi risum teneatis amici!* (HORAT.)

qu'on ait jamais faite est celle de Jésus dans Luc(1); il est prédit qu'il y aura des signes dans le soleil et dans la lune, et que le *fils* de l'homme viendra dans une nuée juger les hommes; et il prédit cela pour la génération présente. Cela est-il arrivé? Le *fils* de l'homme est-il venu dans une nuée?

CHAP. VI. — Des erreurs de la doctrine et de la morale.

La religion chrétienne, apostolique et romaine enseigne et oblige de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et en même temps qu'il y a trois personnes divines, chacune desquelles est véritablement Dieu. Ce qui est manifestement absurde; car, s'il y en a trois qui soient véritablement Dieu, ce sont véritablement trois Dieux. Il est faux de dire qu'il n'y ait qu'un seul Dieu; ou, s'il est vrai de le dire, il est faux de dire qu'il y en ait véritablement trois qui soient Dieu, puisqu'un et trois ne se peut véritablement dire d'une seule et même chose.

Il est aussi dit que la première de ces prétendues personnes divines, qu'on appelle le *père*, a engendré la seconde personne qu'on appelle le *fils*, et que ces deux premières personnes ensemble ont produit la troisième que l'on appelle *saint-esprit*, et néanmoins que ces trois prétendues divines personnes ne dépendent point l'une de l'autre, et ne sont pas même plus anciennes l'une que l'autre. Cela est encore manifestement

(1) Voyez, ch. XXI

absurde, puisqu'une chose ne peut recevoir son être d'une autre sans quelque dépendance de cette autre, et qu'il faut nécessairement qu'une chose soit, pour qu'elle puisse donner l'être à une autre. Si donc la seconde et la troisième personnes divines ont reçu leur être de la première, il faut nécessairement qu'elles dépendent, dans leur être, de cette première personne qui leur aurait donné l'être, ou qui les aurait engendrées; et il faut nécessairement aussi que cette première, qui aurait donné l'être aux deux autres, ait été avant, puisque ce qui n'est point ne peut donner l'être à rien. D'ailleurs, il répugne et est absurde de dire qu'une chose qui aurait été engendrée ou produite n'aurait point eu de commencement. Or, selon nos christicoles, la seconde et la troisième personnes ont été engendrées ou produites; donc elles ont eu un commencement; et si elles ont eu un commencement, et que la première personne n'en ait point eu, comme n'ayant point été engendrée ni produite d'aucune autre, il s'ensuit de nécessité que l'une ait été avant l'autre.

Nos christicoles qui sentent ces absurdités et qui ne peuvent s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieusement fermer les yeux de la raison humaine, et humblement adorer de si hauts mystères, sans vouloir les comprendre; mais comme ce qu'ils appellent *foi* est ci-devant solidement réfuté, lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre,

c'est comme s'ils disaient qu'il faut aveuglément croire ce qu'on ne croit pas.

Nos déichristicoles condamnent ouvertement l'aveuglement des anciens païens qui adoraient plusieurs dieux; ils se raillent de la généalogie de leurs dieux, de leur naissance, de leurs mariages et de la génération de leurs enfans; et ils ne prennent pas garde qu'ils disent des choses beaucoup plus ridicules et plus absurdes.

Si les païens ont cru qu'il y avait des déesses aussi-bien que des dieux, que ces dieux et ces déesses se mariaient et qu'ils engendraient des enfans, ils ne pensaient en cela rien que de naturel; car ils ne s'imaginaient pas encore que les dieux fussent sans corps ni sentimens; ils croyaient qu'ils en avaient aussi-bien que les hommes. Pourquoi n'y en aurait-il point eu de mâle et de femelle? On ne voit point qu'il y ait plus de raison de nier ou de reconnaître plutôt l'un que l'autre; et, en supposant des dieux et des déesses, pourquoi n'engendreraient-ils pas en la manière ordinaire? Il n'y aurait certainement rien de ridicule ni d'absurde dans cette doctrine, s'il était vrai que leurs dieux existassent.

Mais, dans la doctrine de nos christicoles, il y a quelque chose de bien plus ridicule et de plus absurde; car, outre ce qu'ils disent d'un Dieu qui en fait trois, et de trois qui n'en font qu'un, ils disent que ce dieu triple et unique n'a ni corps, ni forme, ni figure; que la première personne de

ce dieu triple et unique, qu'ils appellent le *père*, a engendré toute seule une seconde personne qu'ils appellent le *fils*, et qui est tout semblable à son *père*, étant comme lui sans corps, sans forme et sans figure. Si cela est, qu'est-ce qui fait que la première s'appelle le père plutôt que la mère, et que la seconde se nomme plutôt le fils que la fille? Car si la première est véritablement plutôt père que mère, et si la seconde est plutôt fils que fille, il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose dans l'une et dans l'autre de ces deux personnes qui fasse que l'un soit père plutôt que mère, et l'autre plutôt fils que fille. Or, qui pourrait faire cela, si ce n'est qu'elles seraient toutes deux mâles et non femelles? Mais comment seront-elles plutôt mâles que femelles, puisqu'elles n'ont ni corps, ni forme, ni figure? Cela n'est pas imaginable, et se détruit de soi-même. N'importe; ils disent toujours que ces deux personnes sans corps, forme, ni figure, et par conséquent sans différence de sexe, sont néanmoins père et fils, et qu'ils ont produit par leur mutuel amour une troisième personne qu'ils appellent le *saint-esprit*, laquelle personne n'a, non plus que les deux autres, ni corps, ni forme, ni figure. Quel abominable galimatias!

Puisque nos christicoles bornent la puissance de Dieu le père à n'engendrer qu'un fils, pourquoi ne veulent-ils pas que cette seconde personne, aussi bien que la troisième, ait, comme

la première, la puissance d'engendrer un fils qui soit semblable à elles? Si cette puissance d'engendrer un fils est une perfection dans la première personne, c'est donc une perfection et une puissance qui n'est point dans la seconde ni dans la troisième personne. Ainsi, ces deux personnes manquant d'une perfection et d'une puissance qui se trouvent dans la première, elles ne seraient certainement pas égales entre elles. Si au contraire ils disent que cette puissance d'engendrer un fils n'est pas une perfection, ils ne devraient donc pas l'attribuer à la première personne non plus qu'aux deux autres, parce qu'il ne faut attribuer que des perfections à un être qui serait souverainement parfait.

D'ailleurs, ils n'oseraient dire que la puissance d'engendrer une divine personne ne soit pas une perfection; et s'ils disent que cette première personne aurait bien pu engendrer plusieurs fils et plusieurs filles, mais qu'elle n'aurait voulu engendrer que ce seul fils, et que les deux autres personnes pareillement n'en auraient point voulu engendrer d'autres, on pourrait 1°. leur demander d'où ils savent que cela est ainsi; car on ne voit point dans leurs prétendues écritures saintes, qu'aucune de ces divines personnes se soit positivement déclarée là-dessus. Comment donc nos christicoles peuvent-ils savoir ce qui en est? Ils n'en parlent donc que suivant leurs idées et leurs imaginations creuses.

2°. On ne pourrait dire que si ces prétendues divines personnes avaient la puissance d'engendrer plusieurs enfans, et qu'elles n'en voulussent cependant rien faire, il s'ensuivrait que cette divine puissance demeurerait en elles sans effet. Elle serait tout-à-fait sans effet dans la troisième personne qui n'en engendrerait et n'en produirait aucune, et elle serait presque sans effet dans les deux autres, puisqu'elles voudraient la borner à si peu. Ainsi, cette puissance qu'elles auraient d'engendrer et de produire quantité d'enfans, demeurerait en elles comme oisive et inutile, ce qu'il ne serait nullement convenable de dire de divines personnes.

Nos christicoles blâment et condamnent les païens de ce qu'ils attribuaient la divinité à des hommes mortels, et de ce qu'ils les adoraient comme dieux après leur mort; ils ont raison en cela: mais ces païens ne fesaient que ce que font encore nos christicoles, qui attribuent la divinité à leur Christ: en sorte qu'ils devraient eux-mêmes se condamner aussi, puisqu'ils sont dans la même erreur que ces païens, qu'ils adorent un homme qui était mortel, et si bien mortel qu'il mourut honteusement sur une croix.

Il ne servirait de rien à nos christicoles de dire qu'il y aurait une grande différence entre leur Jésus-Christ et les dieux des païens, sous prétexte que leur Christ serait (comme ils disent) vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, attendu que la di-

vinité se serait véritablement incarnée en lui; au moyen de quoi la nature divine se trouvant jointe et unie hypostatiquement (comme ils disent) avec la nature humaine, ces deux natures auraient fait dans Jésus-Christ un vrai Dieu et un vrai homme; ce qui ne s'etait jamais fait (à ce qu'ils prétendent) dans les dieux des païens.

Mais il est facile de faire voir la faiblesse de cette réponse; car, d'un côté, n'aurait-il pas été aussi facile aux païens qu'aux chrétiens de dire que la divinité se serait incarnée dans les hommes qu'ils adoraient comme dieux? D'un autre côté, si la divinité avait voulu s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans leur Jésus-Christ, que savent-ils si cette même divinité n'aurait pas bien voulu aussi s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans ces grands hommes et dans ces admirables femmes qui, par leur vertu, par leurs belles qualités, ou par leurs belles actions, ont excellé sur le commun des hommes, et se sont fait ainsi adorer comme dieux et déesses? Et si nos christicoles ne veulent pas croire que la divinité se soit jamais incarnée dans ces grands personnages, pourquoi veulent-ils nous persuader qu'elle se soit incarnée dans leur Jésus? Où en est la preuve? Leur foi et leur créance, qui étaient dans les païens comme dans eux : ce qui fait voir qu'ils sont également dans l'erreur, les uns comme les autres.

Mais ce qu'il y a en cela de plus ridicule dans

le christianisme que dans le paganisme, c'est que les païens n'ont ordinairement attribué la divinité qu'à de grands hommes, auteurs des arts et des sciences, et qui avaient excellé dans des vertus utiles à leur patrie. Mais nos déichristicoles, à qui attribuent-ils la divinité? A un homme de néant, vil et méprisable, qui n'avait ni talent, ni science, ni adresse, né de pauvres parens, et qui, depuis qu'il a voulu paraître dans le monde et faire parler de lui, n'a passé que pour un insensé et pour un séducteur, qui a été méprisé, moqué, persécuté, fouetté, et enfin qui a été pendu comme la plupart de ceux qui ont voulu jouer le même rôle, quand ils ont été sans courage et sans habileté.

De son temps, il y eut encore plusieurs autres semblables imposteurs qui se disaient être le vrai messie promis par la loi; entre autres, un certain Judas, galiléen, un Théodore, un Barcon et autres, qui, sous un vain prétexte, abusaient les peuples et tâchaient de les faire soulever pour les attirer à eux, mais qui sont tous péris.

Passons à ses discours et à quelques-unes de ses actions, qui sont des plus singulières dans leur espèce. « Faites pénitence, disait-il aux peuples, « car le royaume du ciel est proche; croyez cette « bonne nouvelle. » Et il allait courir toute la Galilée, prêchant ainsi la prétendue venue prochaine du royaume du ciel. Comme personne n'a encore vu aucune apparence de la venue de ce

royaume, c'est une preuve parlante qu'il n'était qu'imaginaire.

Mais voyons dans ses autres prédications l'éloge et la description de ce beau royaume.

Voici comme il parlait aux peuples : « Le « royaume des cieux est semblable à un homme « qui a semé du bon grain dans son champ; mais, « pendant que les hommes dormaient, son ennemi « est venu qui a semé la zizanie parmi le bon « grain. Il est semblable à un trésor caché dans « un champ : un homme ayant trouvé le trésor, « le cache de nouveau; et il a eu tant de joie de « l'avoir trouvé, qu'il a vendu tout son bien, et « il a acheté ce champ. Il est semblable à un mar- « chand qui cherche de belles perles, et qui, en « ayant trouvé une d'un grand prix, va vendre tout « ce qu'il a, et achète cette perle. Il est semblable « à un filet qui a été jeté dans la mer et qui ren- « ferme toutes sortes de poissons : étant plein, les « pêcheurs l'ont retiré, et ont mis les bons pois- « sons ensemble dans des vaisseaux, et jeté dehors « les mauvais. Il est semblable à un grain de mou- « tarde qu'un homme a semé dans son champ : il « n'y a point de grain si petit que celui-là, néan- « moins quand il est crû, il est plus grand que « tous les légumes, etc. » Ne voilà-t-il pas des discours dignes d'un Dieu?

On fera encore le même jugement de lui, si l'on examine de près ses actions. Car, 1°. courir toute une province, prêchant la venue prochaine d'un

prétendu royaume; 2°. avoir été transporté par le diable sur une haute montagne, d'où il aurait cru voir tous les royaumes du monde: cela ne peut convenir qu'à un visionnaire; car il est certain qu'il n'y a point de montagne sur la terre d'où l'on puisse voir seulement un royaume entier, si ce n'est le petit royaume d'Yvetot, qui est en France; ce ne fut donc que par imagination qu'il vit tous ces royaumes, et qu'il fut transporté sur cette montagne, aussi-bien que sur le pinacle du temple; 3°. lorsqu'il guérit le sourd et le muet, dont il est parlé dans saint Marc, il est dit qu'il lui mit ses doigts dans les oreilles, et qu'ayant craché, il lui tira la langue; puis jetant les yeux au ciel, il poussa un grand soupir et lui dit : *Epheta*. Enfin, qu'on lise tout ce qu'on rapporte de lui, et qu'on juge s'il y a rien au monde de si ridicule.

Ayant mis sous les yeux une partie des pauvretés attribuées à Dieu par les christicoles, continuons à dire quelques mots de leurs mystères. Ils adorent un Dieu en trois personnes, ou trois personnes en un seul Dieu, et ils s'attribuent la puissance de faire des dieux de pâte et de farine, et même d'en faire tant qu'ils veulent. Car, suivant leurs principes, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité de verres de vin, ou de ces petites images de pâte, ils en feront autant de dieux, y en eût-il des millions. Quelle folie! avec toute la prétendue puissance de leur Christ, ils ne sauraient faire la moindre mouche,

et ils croient pouvoir faire des dieux à milliers. Il faut être frappé d'un étrange aveuglement pour soutenir des choses si pitoyables, et cela sur un si vain fondement que celui des paroles équivoques d'un fanatique.

Ne voient-ils pas, ces docteurs aveuglés, que c'est ouvrir une porte spacieuse à toutes sortes d'idolâtries, que de vouloir faire adorer ainsi des images de pâte, sous prétexte que des prêtres auraient le pouvoir de les consacrer et de les faire changer en dieux? Tous les prêtres des idoles n'auraient-ils pu et ne pourraient-ils pas maintenant se vanter d'avoir un pareil caractère?

Ne voient-ils pas aussi que les mêmes raisons qui démontrent la vanité des dieux ou des idoles de bois, de pierre, etc., que les païens adoraient, démontrent pareillement la vanité des dieux et des idoles de pâte et de farine que nos déichristicoles adorent? Par quel endroit se moquent-ils de la fausseté des dieux des païens? N'est-ce point parce que ce ne sont que des ouvrages de la main des hommes, des images muettes et insensibles? Et que sont donc nos dieux que nous tenons enfermés dans des boîtes, de peur des souris?

Quelles seront donc les vaines ressources des christicoles? Leur morale! elle est la même au fond que dans toutes les religions; mais des dogmes cruels en sont nés et ont enseigné la persécution et le trouble. Leurs miracles! mais quel peuple n'a pas les siens, et quels sages ne méprisent

pas ces fables ? Leurs prophéties ! n'en a-t-on pas démontré la fausseté ? Leurs mœurs ! ne sont-elles pas souvent infâmes ? L'établissement de leur religion ! mais le fanatisme n'a-t-il pas commencé, l'intrigue n'a-t-elle pas soutenu visiblement cet édifice ? La doctrine ! mais n'est-elle pas le comble de l'absurdité ?

Je crois, mes chers amis, vous avoir donné un préservatif suffisant contre tant de folies. Votre raison fera encore plus que mes discours ; et plût à Dieu que nous n'eussions à nous plaindre que d'être trompés ! Mais le sang humain coule depuis le temps de Constantin, pour l'établissement de ces horribles impostures. L'église romaine, la grecque, la protestante, tant de disputes vaines, et tant d'ambitieux hypocrites ont ravagé l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Joignez, mes amis, aux hommes que ces querelles ont fait égorger, ces multitudes de moines et de nones devenues stériles par leur état. Voyez combien de créatures sont perdues, et vous verrez que la religion chrétienne a fait périr la moitié du genre humain.

Je finirai par supplier Dieu, si outragé par cette secte, de daigner nous rappeler à la religion naturelle, dont le christianisme est l'ennemi déclaré : à cette religion sainte que Dieu a mise dans le cœur de tous les hommes, qui nous apprend à ne rien faire à autrui que ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes. Alors l'univers serait composé de bons citoyens, de pères justes, d'enfans soumis,

d'amis tendres. Dieu nous a donné cette religion en nous donnant la raison. Puisse le fanatisme ne la plus pervertir! Je vais mourir plus rempli de ces désirs que d'espérance.

J. MESLIER.

Etrépigny, 15 mars 1732.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie de A. Hiard. à Meulan.



